

**OLIVIER
NOREK**

**ENTRE
DEUX
MONDES**

The logo for Michel Lafon, featuring the name "Michel LAFON" in a stylized font with a small graphic element above the "L".
Michel
LAFON

Olivier Norek

ENTRE
DEUX MONDES

Michel
LAFON

*À mon grand-père Herbert Norek,
migrant silésien devenu citoyen français.*

L'enfant

Quelque part en mer Méditerranée.

La main sur la poignée d'accélération, il profita du bruit du vieux moteur pour y cacher sa phrase sans créer d'incident ou de panique.

– Jette-la par-dessus bord.

– Maintenant ?

– On s'en débarrassera plus facilement au milieu de la mer que sur une aire de parking. Elle tousse depuis le départ. Pas question de se faire repérer une fois qu'on les aura collés dans les camions en Italie.

Dans l'embarcation, deux cent soixante-treize migrants. Âges, sexes, provenances, couleurs confondus. Ballottés, trempés, frigorifiés, terrorisés.

– Je crois pas que je peux y arriver. Fais-le, toi.

Un soupir d'agacement. Pas plus. L'autre abandonna la barre pour se diriger, résolu, vers la femme qui se cachait au fond. Il bouscula les passagers sans considération. À son approche, la femme resserra son étreinte sur le corps qu'elle protégeait entre ses bras, posa fermement la main sur la petite bouche froide, pria pour qu'elle cesse de tousser. Apeurée, l'enfant laissa échapper son lapin violet en peluche élimée que l'homme écrasa sous le poids de son pied sans même le remarquer. Il s'adressa à la mère.

– Ta petite. Tu dois la jeter.

Le fou

*Camp de migrants de Calais. Octobre 2016.
Dernier jour du démantèlement de la « Jungle ».*

Insatiables, les pelleteuses dévoraient les cabanes et les tentes, les réduisant à l'état de débris pour en faire, un peu plus loin, des montagnes de plastiques, de tissus et de vêtements qui seraient anéantis par le feu lorsque le vent se serait calmé.

Il ne restait plus rien sur cette lande de ce que l'espoir y avait construit.

La pelle mécanique releva sa mâchoire et s'apprêta à traverser ce no man's land de destructions. Le moteur s'emballa, l'engin cahota sur le sol irrégulier durci par le froid puis fit ligne droite vers sa prochaine cible, une vieille cabane en palettes de bois et au toit de carton. Une des dernières.

Quelques années auparavant, une déchetterie et un cimetière se partageaient l'endroit. Puis l'État y parqua les migrants aux rêves d'Angleterre. Ce matin, la déchetterie avait repris forme. Mais lorsque les dents puissantes de la pelle mécanique s'enfoncèrent dans la terre, c'est le cimetière qui ressuscita.

Comme il y avait trois bras visibles, à moitié déterrés par la pelleteuse, les ouvriers en déduisirent qu'il y avait au moins deux corps, là, dans ce trou, à la périphérie immédiate du camp. Dont celui d'un enfant, assurément, vu la taille d'un des bras. D'un coup de talkie, le chef d'équipe fut averti.

Dissimulée à une vingtaine de mètres de là, une ombre longea l'orée des premiers arbres qui entouraient la Jungle, sans jamais perdre de vue le manège des engins. De leur côté, les ouvriers se placèrent en couronne autour de la scène, bêtement hypnotisés par l'horreur.

L'un d'eux leva les yeux et vit une silhouette sortir des bois. Guenilles, cheveux longs et poisseux, peau noire, marron ou tout simplement sale. Et une machette, tachetée de rouille, tenue par la poignée le long de la jambe. L'homme s'approcha doucement, fixant chacun comme une menace, faisant taper la lame contre sa cuisse alors qu'il avançait. Il n'y eut personne d'assez valeureux pour se mettre en travers de son chemin et ils firent tous plusieurs pas en arrière.

Face au trou, l'inquiétant inconnu s'agenouilla et se mit à gratter avec les mains cette terre qui recouvrait encore les cadavres. D'abord frénétiquement, accompagnant ses gestes de grognements animaux, puis de plus en plus calmement. Il toucha une jambe, caressa une main comme si elle était vivante. Il se saisit du bras d'enfant pour le porter juste sous ses yeux, puis il le renifla avant de le laisser retomber. Rigidifié par la mort, le bras demeura levé et droit quelques secondes puis, sous son propre poids, se reposa au ralenti sur le sol.

Même en plein jour, l'homme restait une silhouette. Un amas de fringues répugnantes et de crasse, les bras plongés dans un charnier qu'il arrêta de fouiller comme s'il avait subitement perdu tout espoir. Il se releva, hagard, et repartit à reculons, machette toujours en main, pour disparaître à nouveau dans la forêt.

Le premier flic à avoir des infos concrètes les transmit par téléphone au procureur de la République qui hésitait encore à se rendre sur place.

- L'identité judiciaire parle de sept corps.
- Adultes ?
- Pas tous.
- Complets ?

– Pas tous.

Le flic au téléphone termina son compte rendu et son coéquipier se permit une remarque.

– Pourquoi tu lui as pas dit pour le type bizarre avec sa machette ?

– Je garde ça pour le lieutenant. C'est le seul à s'intéresser à ce merdier. Si je parle au magistrat d'un type bizarre avec une machette, il va falloir trouver un type bizarre avec une machette. Et une balade dans les bois, avec le soir qui tombe, ça me botte moyen.

– Remarque, ça fait près de deux ans qu'on ferme les yeux, c'est pas pour les ouvrir aujourd'hui.

PREMIÈRE PARTIE

Fuir

Damas – Syrie. Juin 2016.

Section 215 – Military Intelligence (service de renseignement militaire).

Salle d’interrogatoire du centre de détention.

Le dernier coup avait fait éclater l’arcade sourcilière sans que les cris de l’homme, nu et ligoté à la chaise, traversent l’épaisseur des murs du sous-sol. Le sang coula sur le carrelage ocre poussiéreux de cette pièce sans fenêtre. Adam attrapa le prisonnier par la nuque et colla son front contre son front, sueurs mélangées de celui qui cogne et de celui qui reçoit.

– Tu parleras. Aucune cause n’est assez juste pour te faire supporter la douleur qui t’attend. Tu le sais ?

Au fond de la salle, Salim reposa sur une table en bois la bouteille d’eau déformée par la chaleur et s’essuya la bouche d’un revers de manche. Tout en se levant, il se saisit d’un câble en plastique noir épais, à l’intérieur duquel étaient tressés des fils électriques. Lourd et solide, plus efficace qu’une matraque. Il se mit à tourner autour de l’homme attaché et lança à Adam :

– Tu fais des phrases trop longues et sans aucune question. T’es un gars des bureaux, ça se voit. Il sait très bien ce qu’on veut entendre. C’est même pas la peine de lui parler.

Le coup de trique s'abattit sur le genou gauche, déjà bien enflé, ouvert et saignant. L'autre était toujours intact. Le câble se leva encore deux fois et frappa exactement au même endroit, les nerfs maintenant à vif. Le prisonnier, électrisé par la douleur, ne réussit même pas à crier. Il se replia sur lui-même et marmonna, en boucle, la même phrase d'une prière à l'attention de Dieu. Et comme ils avaient le même, cela énerva Salim.

– De toute façon, on n'avance pas avec les coups. Ça fait une heure que je te dis qu'on doit passer à l'acide...

– Tu veux des réponses ou tu veux juste l'abîmer ? demanda Adam. Avec l'acide ils tombent dans les vapes. La torture c'est aussi du répit, sinon ça ne fonctionne pas. L'acide grignote la peau même après. Ils ne font plus la différence quand tu les tortures ou quand tu fais une pause.

Salim parut surpris.

– Alors c'est pas ta première fois ? Je croyais que vous n'aimiez pas faire le sale boulot à la Direction ?

– Celui-ci, il est spécial. Il est à moi. Je veux être là à chaque moment, rétorqua Adam en se dirigeant vers le prisonnier.

Il posa la main sur son épaule et lui murmura à l'oreille :

– Tu m'entends ? Je te lâcherai pas.

Salim regarda sa montre et décida qu'il était temps de s'octroyer une pause cigarette, mais à son retour, il était accompagné de son supérieur. Ce dernier se plaignit de la lenteur de leur interrogatoire et congédia Adam sans même le regarder.

– Vous direz au ministère que nous n'avons pas besoin de chaperon. Celui-ci parlera, comme les autres, que vous soyez là ou pas, et ce n'est sûrement pas avec nos poings qu'on le brisera.

Sur ordre, Adam fut raccompagné à la porte, mais avant qu'elle ne se referme sur lui, il osa demander à Salim :

– Acide ?

– Non. *Basat al-reeh.*

Le prisonnier serait attaché sur une planche, les pieds en l'air et la tête dans le vide. Dans l'heure qui suivrait, le sang s'accumulerait dans son crâne, compresserait son cerveau et il sentirait ses yeux sortir de ses orbites, comme prêts à exploser. C'est à ce moment qu'ils commenceraient à lui donner des coups de pied dans la tête.

Et s'il ne parlait pas, l'acide ferait le reste. Personne ne supporte l'acide.

Adam remonta à la surface par l'ascenseur privé qui seul desservait les parties souterraines du bâtiment. Dans la rue et à l'air libre, il inspira autant qu'il put pour chasser l'air vicié qui polluait encore ses poumons. Quels que soient ses efforts, l'odeur du sang et de la sueur aigre avait de toute façon imprégné le tissu de son uniforme.

Devant lui, à quelques dizaines de mètres, la superbe faculté de médecine et de lettres, dans ce quartier de Damas presque intact et sous protection du régime.

Il pensa à Alep, à seulement trois cent cinquante kilomètres plus au nord. Ses demeures écroulées, laissant apparaître l'intérieur des pièces comme dans les maisons de poupées. Ses immeubles en ruines à perte de vue, aucun ne dépassant plus deux étages. Ses avenues bordées de voitures brûlées ou explosées et dans ce chaos, parmi la police, les militaires, dans le bruit des véhicules tout-terrain de l'armée et des chars, une population terrifiée et résignée qui continuait de vivre comme on joue à la roulette russe.

Damas. Adam était du bon côté du pays et du bon côté de l'ordre. Flic pendant plus de quinze ans et maintenant, agent dévoué de la police militaire du régime de Bachar el-Assad. Personne ne se serait méfié de lui. Peut-être même réussirait-il à sauver sa femme et sa fille avant de se faire abattre. Il ne restait que très peu de temps.

Il héla un taxi et s'y engouffra.

– Muhajirin, rue principale.

– C'est long comme rue, rétorqua le chauffeur.

– Au bas de la colline, ce sera très bien.

Adam n'avait plus confiance en personne et aucune envie de donner son adresse précise à un inconnu.

En achetant, six ans plus tôt, un appartement dans ce quartier des classes moyennes de Damas, Adam n'avait pas spécialement fait attention au nom qu'il portait. *Muhajirin*. Ceux qui voyagent. Les migrants.

Deux tours de clé et il s'engouffra comme un violent courant d'air dans l'entrée. De la cuisine, Nora l'entendit et son cœur accéléra. Avant même de voir son visage, elle sut que le moment était arrivé. Ce moment pour lequel ils s'étaient préparés. Leur vie en dépendait.

– Alors ? demanda-t-elle, inquiète de le voir rentrer en plein milieu d'après-midi.

– Il a été transféré à la section 215. Il ne tiendra pas le coup. Où est Maya ?

– Dans sa chambre.

– Tu sais ce que tu as à faire. Deux valises. Une pour chacune. Je te laisse, j'ai un coup de fil à passer.

Nora déposa un baiser sur la bouche d'Adam. Ses lèvres à elles, encore humides de thé. Ses lèvres à lui, sèches d'angoisse. Il fit demi-tour et se rendit dans le couloir de l'entrée. Il ôta la plaque de bois qui cachait le ballon d'eau chaude, glissa son bras loin sous la cuve et décrocha un téléphone portable retenu par deux bandes de Scotch épais. Numéro composé, il fit l'économie d'une introduction.

– Ce soir. Pour Nora et Maya. C'est toujours possible ?

– Tu ne les accompagnes pas ?

- Je risquerais de les mettre en danger. Tarek s’est fait attraper.
- Je sais. Tu crois qu’il va parler ?
- Bien sûr qu’il va parler. Qui lui en voudrait ? Pour une fois qu’ils ont un type de l’ASL,¹ ils vont prendre leur temps.
- Ils savent que l’opération « Pavel » vient de nous ?
- J’espère que non. J’étais en face de Tarek aujourd’hui, en salle de torture, et il a résisté. Il m’a sauvé la vie. Mais quand ils le casseront, parce que je te promets qu’ils le casseront, il donnera mon nom et je deviendrai une cible. Ma femme et ma fille aussi. Elles doivent partir sans moi. Je les rejoindrai. Je ferai tout pour.
- *Inch’Allah.*
- Ouais, Il a plutôt intérêt.

*
* *

Sa valise bouclée en moins d’une minute, Nora s’apprêtait à la déposer devant la porte. Arrivée au croisement des deux couloirs exigus de leur appartement, elle buta sur le bureau de l’entrée. Un cadre photo, posé dessus, tomba au sol et sa glace se brisa. Les souvenirs s’en échappèrent, comme s’ils avaient été simplement retenus par cette paroi de verre.

2015. Les six ans de Maya.

Nora et ses longs cheveux noirs parfaitement lissés, comme une rivière d’encre sur ses épaules. Maya et ses yeux curieux, passionnés de tout. Une gamine impossible à canaliser, même le temps d’une simple photo. Et Adam, grand et large, qui les enlace. Une corpulence athlétique qui avait été particulièrement appréciée à l’époque où il était élève à l’école de police. Cette même école de police qu’un homme de l’État islamique, déguisé en flic, avait fait sauter quelques années plus tard, faisant une vingtaine de victimes. Adam avait ramassé des bouts de ses collègues, de ses anciens instructeurs et de quelques civils.

Il avait été jusqu'ici un policier exemplaire, formaté, confiant en son pays et en son dirigeant. Et plein d'espoir quand, avec les révolutions arabes, un vent de démocratie avait soufflé sur la Syrie. Comme en Tunisie ou en Égypte, le peuple réalisait soudain que le combat pour ses libertés était possible.

Mais ce mouvement, aussi noble qu'en soient les causes, fut rapidement réprimé dans le sang de milliers de manifestants, menant le pays dans une guerre civile. Et profitant de cette faiblesse, comme un virus dans un corps exténué, l'État islamique enfonça encore un peu plus profondément les griffes de sa violence et de son obscurantisme. Il y eut dès lors, pour deux bourreaux, une seule et même victime. La dictature de Bachar el-Assad et la folie de Daesh, contre le peuple syrien désarmé. C'est à la suite de cette révolte pacifique, assassinée par l'armée, qu'Adam avait décidé de s'impliquer. Refusant de n'être qu'un simple témoin de l'agonie de son pays, il fit allégeance à une cellule rebelle de l'Armée syrienne libre et devint un opposant du gouvernement de la manière la plus risquée. En l'infiltrant, via la police militaire.

Était-ce chimique, comme les animaux sentent l'angoisse et la peur, ou était-ce intuitif, comme lorsqu'on arrive à comprendre les siens sans rien dire, mais Maya, pour une fois, ne s'éparpillait pas. Elle suivait le rythme, consciente malgré son jeune âge que quelque chose de grave se passait et qu'il fallait garder caprices et questions pour un autre jour. De sa chambre, elle entendit la voix de son père.

– Vous passerez l'après-midi chez Elyas. Dans la soirée, il vous conduira à Beyrouth par la route militaire et de là, un vol de nuit vous emmènera à Tripoli, en Libye. Ce sera la partie la plus simple du voyage. Va chercher Maya, j'appelle un taxi.

– On va chez tonton Elyas ?

Nora se retourna vers leur fille qui traînait laborieusement sa valise hors de sa chambre, et la voyant si petite et innocente, elle se dit que le périple à

venir serait bien incertain.

Adam se rendit au salon et, malgré sa taille respectable, poussa sur ses pieds pour atteindre, rangés sur la dernière étagère de leur bibliothèque, les trois tomes de l'intégrale de *Fantômas*, dans sa langue originale. Paris, ses mystères et ses intrigues sous la plume de Souvestre et Allain, un passeport planqué dans chaque tome. Il en remit deux à Nora et garda le sien dans sa poche arrière. À partir de maintenant, la nécessité de fuir pouvait surgir à chaque instant.

En bas de la colline sur laquelle avait poussé le quartier Muhajirin, leurs bagages collés à la jambe comme des chiens dressés, Adam répéta les consignes à sa femme. Plus rassurant qu'utile en fait, car Nora les connaissait par cœur. Ils attendirent de cette manière l'arrivée du taxi. Maya restait inhabituellement silencieuse et les deux parents ne purent s'empêcher de constater que leur fille avait grandi d'un coup. Sage. Déterminée. Chacun des deux se demandait ce qu'elle comprenait de la situation et ce qui lui en échappait. Jusqu'à ce que ses yeux s'agrandissent d'un coup et se remplissent de peine résignée.

– Maya ? s'inquiéta Nora.

La gamine hésita un instant. Son père allait sûrement dire que c'était de l'enfantillage, mais elle ne résista pas longtemps.

– Monsieur Bou !

Adam, n'apercevant toujours pas le taxi au loin, succomba au regard désespéré de sa fille. Un sprint essoufflant, trois étages enjambés et il se retrouva dans la petite chambre aux couleurs pastel. Il fouilla sous les draps, sous le lit et enfin, entre deux oreillers, retrouva monsieur Bou, un vieux lapin violet en peluche élimée.

Dès sa naissance, il avait surnommé sa fille Arnouba. Mon petit lapin. Elle en avait ensuite voulu un vrai mais comme Nora était allergique aux poils de bestioles, Arnouba la peluche était arrivée en consolation et n'avait

plus jamais quitté ses bras. Et à force de voir déformer son nom comme les enfants le font, Arnouba le petit lapin fut rebaptisé monsieur Bou.

Naïvement, Adam se dit que monsieur Bou protégerait Maya pendant la traversée des pays les plus dangereux de la planète.

Lorsque Nora et Adam s'embrassèrent dans la rue, Maya à l'arrière du taxi et les bagages dans le coffre, aucun des deux ne voulut conférer à ce baiser une intensité particulière. Ce devait être un baiser normal, comme s'il était impensable qu'il n'y en ait pas d'autres. Mais les larmes involontaires de Nora mirent à mal leurs efforts. Ils étaient morts de trouille l'un pour l'autre.

– Je te rejoindrai, promit Adam en lui ouvrant la porte. Appelle-moi de ton hôtel dès que tu es à Tripoli.

Maya souffla de la buée sur sa vitre et y dessina un cœur. Quand le taxi démarra, elle lut un « je t'aime » sur les lèvres de son père.



1. ASL : Armée syrienne libre.

Tripoli – Libye.

Hôtel Awal – Centre-ville.

3 heures du matin.

– Comment est l’hôtel ? demanda Adam.

À peine arrivée, Nora s’était débarrassée de Maya en la plantant devant la télé écran plat, mais il n’avait pas fallu plus de dix minutes pour que la gamine se lasse des clips survitaminés de la chaîne musicale. Ses petits pieds avaient foulé la moquette épaisse et elle s’était mise à visiter sa chambre tout confort de l’hôtel quatre étoiles. Les draps soyeux, la baignoire spacieuse et les grandes fenêtres par lesquelles, à la faveur de la nuit, elle observa les lumières du musée national Saraya à sa droite, et celles de l’horloge ottomane de trois étages à sa gauche. Une longue rafale de mitrailleuse claqua dans la ville et le bruit se répercuta contre la paroi des maisons et des immeubles. N’importe quel enfant européen aurait pris cela pour des pétards ou un feu d’artifice, mais Maya s’écarta rapidement de la fenêtre, parfaitement consciente de l’origine de ces détonations.

Elle poursuivit son exploration jusqu’à la chambre à lit double où sa mère avait déballé les affaires nécessaires au temps d’une courte nuit. Alors qu’elle allait y entrer, Nora, téléphone coincé entre l’épaule et l’oreille, lui ferma la porte au nez en la poussant du pied et poursuivit sa conversation.

– L’hôtel ? Il est parfait. Mais ça fait juste bizarre, tout ce luxe. Quand on sait ce qui nous attend.

– Maya va bien ? s’inquiéta Adam.

– Oui. À peu près. Mais je crois qu’elle a pris froid dans la salle d’attente de l’aéroport, à l’escale d’Amman. Probablement parce qu’on y a attendu plus de deux heures en pleine climatisation. Elle n’a pas arrêté de tousser du moment où on a décollé jusqu’à notre arrivée à Tripoli.

– Vous n’auriez jamais dû faire ce voyage seules. Mais vous éloigner de Damas et de moi, c’était la seule manière de vous protéger. Je suis désolé.

– Je t’interdis d’être désolé, *houbbi*. Tu fais tout ce qu’il faut pour nous.

Adam se remémora l’organisation de ce voyage, trois mois plus tôt, quand l’opération « Pavel » avait été mise sur pied et qu’il avait fallu objectivement en prévoir aussi l’échec. Donc, l’extraction de sa famille.

– Pourquoi pas par la Turquie ? avait avancé Nora, le doigt posé sur une carte de l’Orient. De Damas à Alep, puis de la Turquie vers les Balkans. On ne pose même pas un orteil dans l’eau et c’est bien plus court pour rejoindre l’Europe.

– Tu sais combien il y a de check-points du nord au sud de la Syrie, entre Damas et Alep ? avait rétorqué Adam. Entre ceux du gouvernement et ceux de Daesh, ils se comptent par dizaines, sans parler des contrôles aléatoires. Que l’on parte tous les trois ou que, pour n’importe quelle raison, vous deviez partir seules toi et Maya, les choses seront les mêmes : je suis officier du gouvernement syrien et au premier check-point de Daesh, je serai abattu. Et Maya et toi...

Il avait eu du mal à formuler cette option. Option où la mort aurait été la solution la plus douce.

– Donc ce sera avion civil jusqu’à Tripoli en Libye, ensuite, traversée de la Méditerranée, puis on sera en Italie. À partir de là, on traverse l’Europe et on rejoint ton cousin en Angleterre. Un demi-million de migrants y arrive tous les ans, il n’y a aucune raison que nous n’en soyons

pas capables. Le vrai problème, c'est que je fais partie du gouvernement de Bachar et que pour cette raison, la France ne nous délivrera jamais de visa de réfugié.

– Mais tu te bats justement contre ce gouvernement !

– De l'intérieur, oui, et assez discrètement pour qu'il n'y en ait aucune preuve. Donc pour atteindre l'Angleterre, il faudra le faire illégalement, par Calais. Ça prendra du temps, mais nous serons patients. Tu as vu sur Internet, il y a un endroit où l'on pourra rester. Ils l'appellent « la Jungle ».

– Ça ressemble plus à un camp de réfugiés qu'autre chose.

– Peut-être, mais il y a des baraquements surveillés pour les femmes et les enfants, c'est tout ce qui compte. Je me chargerai de chercher un passeur qui nous trouvera une place dans une voiture ou un camion et on prendra le ferry ou l'Eurotunnel. Ton cousin nous attendra de l'autre côté de la Manche. Il a promis de nous aider.

– Je sais que tu aurais préféré rester en France.

– Nous n'y avons aucune famille. Et je ne crois plus que la France soit le pays que j'ai connu. L'Angleterre sera parfaite pour nous.

Là, au-dessus de la carte de l'Orient, dans la chaleur de leur salon, avec la musique de la berceuse de Maya diffusée en fond sonore, cela paraissait faisable.

Maintenant, à Tripoli, seule avec la petite, Nora était terrorisée et bien moins convaincue.

– Tu as pu revoir Tarek ?

– Demain en fin d'après-midi. J'ai fait une nouvelle requête pour participer à son interrogatoire. J'espère juste que je ne me suis pas fait remarquer. J'ai l'impression que tout le monde me regarde, que tout le monde sait.

– C'est normal d'être parano, *houbbi*, tu es une poule déguisée en renard parmi les loups.

– Je n'aurais jamais dû me décrire comme ça, maintenant tu en fais une blague, s'amusa Adam.

Ville portuaire de Garabulli – Libye.

5 heures du matin.

Après quelques heures de sommeil agité de mauvais rêves, Nora secoua doucement l'épaule de sa fille et, lorsqu'elle ouvrit les yeux, la couvrit de baisers chauds.

– Debout mon amour. Aujourd'hui, nous traversons la Méditerranée.

Maya se leva enfin et traîna des pieds comme un petit zombie jusqu'à la salle de bains, tenant monsieur Bou par une patte, tête en bas.

Elles refirent ensuite les valises qu'elles avaient à peine dérangées.

En moins d'une demi-heure, le taxi les récupéra dans le hall de l'hôtel et traversa les quarante kilomètres qui séparaient Tripoli de Garabulli où elles avaient rendez-vous à l'heure exacte où il les déposa.

Elles se retrouvèrent seules aux premières lueurs de l'aube, à quelques mètres d'une plage qui semblait n'avoir ni début ni fin. Ici, des dunes de sable blanc, là, un relief plus rocailleux sur lequel les vagues se cassaient. L'endroit, si l'on ne connaissait pas son histoire, était sublime. Mais six mois plus tôt, à la suite d'une rébellion entre passeurs et migrants, un bateau venant d'Égypte avait chaviré à quelques kilomètres des côtes libyennes et les vagues avaient déposé deux cent quarante-cinq corps sur la plage de Garabulli, comme si elles les rendaient à la stupidité des hommes.

Ferouz, le contact trouvé par Adam, accusa une première heure de retard qu'elles passèrent en scrutant, inquiètes, les allées et venues, très rares à cette heure matinale, espérant à chaque passage que l'on vienne à leur rencontre et que l'on prononce leurs prénoms, comme il avait été prévu. En vain.

Au loin, sur la route accidentée, un nuage de poussière annonça l'arrivée d'un pick-up juché d'une mitrailleuse imposante qu'entouraient une poignée de soldats. Au passage du véhicule militaire, Nora avait déjà placé Maya derrière elle et réajusté son voile afin que ses cheveux soient correctement dissimulés. Un geste qu'elle n'avait plus fait depuis qu'elle avait épousé Adam. Le pick-up les croisa et même en baissant les yeux, elle sut qu'elle était détaillée, scrutée, jugée.

À 6 h 15, la main-d'œuvre émigrée – des Nigériens pour la plupart – inaugura officiellement la journée en se rendant vers les chantiers harassants et les petits boulots mal payés. À cette même heure, le premier café ouvrit ses portes et elles s'y installèrent. Contacter Adam maintenant ne ferait que l'inquiéter et, les options n'étant pas nombreuses, Nora se résolut à patienter encore.

À 7 heures, un homme passa une première fois devant le café, semblant chercher quelqu'un. Il avait l'air fatigué de sa soixantaine et de son poids qui, avec la chaleur naissante de la journée, s'apprêtaient à être de plus en plus handicapants. Alors qu'il passait une seconde fois, les yeux toujours à l'affût, Nora se leva de table et, après avoir fait jurer à Maya de ne pas bouger, quitta le café. À travers la devanture, la gamine observa sa mère. D'abord une distance respectueuse avec l'inconnu, puis les poings sur les hanches et par deux fois, sa main dans les cheveux. Connaissant ces gestes et ces attitudes, Maya comprit que leur voyage venait de rencontrer un obstacle.

De retour dans le café, Nora se laissa tomber sur la chaise et fouilla dans sa poche pour trouver son portable.

- On part plus ? questionna Maya.
- Laisse-moi appeler ton père.

Le téléphone d'Adam résonna alors qu'il était sous la douche. Ils s'étaient entendus pour que Nora appelle dès la prise de contact effectuée à Garabulli. Il sortit trempé d'un nuage de vapeur et, de peur de rater le coup de fil, ne prit pas la peine d'enfiler un peignoir. Assis nu sur le canapé, il décrocha et colla son portable contre ses cheveux mouillés.

– Leur navette a été confisquée hier soir par les gardes-côtes italiens, l'informa Nora.

- Fais chier, merde ! cracha Adam en français.

Il avait choisi cette langue quand il lui arrivait de jurer, pour ne pas heurter les oreilles de Maya. Et l'habitude était restée.

– Ferouz me propose un autre bateau, un zodiac, pour ce soir. Des types qu'il connaît. Tu lui fais assez confiance, Adam ?

– Ferouz ? J'ai juste assez confiance en celui qui me l'a présenté et maintenant, voilà que c'est lui à son tour qui va te présenter d'autres gens. Ce n'est pas un bateau comme un autre que nous avons choisi. Tu devais voyager en cale, à l'abri des intempéries, sous protection pendant toute la traversée jusqu'en Italie. J'ai du mal à croire qu'il ait pu trouver deux places, comme ça, du jour au lendemain, sur une embarcation potable.

– Il dit que les types du zodiac ont mal fait leur calcul, qu'ils ont trop d'Afghans.

- Et c'est un souci ?

– Oui, visiblement. Ils essaient de mélanger les origines. S'il y a trop de voyageurs d'un même pays et que la traversée rencontre des problèmes, ils peuvent former des groupes, se rebeller et prendre le contrôle du bateau. Donc ils vont virer une vingtaine d'Afghans et ils cherchent des Soudanais ou des Syriens pour les remplacer. L'avantage, c'est que depuis l'Italie, ils assurent aussi la traversée de l'Europe jusqu'à Calais. Je pourrais peut-être t'attendre dans cette fameuse Jungle, là où les femmes et les enfants sont

protégés ? Ce serait plus sûr que de rester en Italie avec le risque de me faire contrôler et d'être renvoyée en Syrie. Il paraît qu'il n'y a pas de police dans la Jungle. Enfin, selon Ferouz.

Elle entendait Adam respirer fort à l'autre bout du combiné. Perplexe et contrarié. Elle l'imaginait parfaitement.

– Non, finit-il par trancher. C'est trop de changements, trop d'imprévus. Retourne à l'hôtel et attends mon appel. Je vais trouver autre chose.

– Je sais que ce sera bien. Ne t'inquiète pas pour nous.

– Tu me demandes l'impossible, Nora.

Alors qu'il s'apprêtait à prendre des nouvelles de Maya, la sonnerie de l'entrée résonna et le cœur d'Adam fit une pause.

– Je dois te laisser. Ne fais aucun détour, rentre immédiatement à l'hôtel, n'accepte rien de personne, méfie-toi de tout le monde, je t'en supplie. Je te contacte dans une heure.

Au deuxième coup de sonnette, Adam passa une serviette autour de ses hanches et au troisième, il ouvrit la porte sur un soldat en uniforme, d'un grade inférieur au sien.

– Capitaine Sarkis ?

Adam acquiesça en le regardant de haut, pour rester dans son rôle.

– Vous êtes attendu à la section 215.

Adam pensa à Tarek. Avait-il craqué ? Personne ne supporte la torture. Elle fait même avouer les innocents. Malgré son cerveau en surchauffe, il ne laissa rien transparaître.

– Deux minutes. Je passe mon uniforme.

Il referma la porte et le plus précautionneusement possible, évitant de faire le moindre bruit, décrocha la plaque de bois protégeant le ballon d'eau chaude pour récupérer son portable secret. De l'autre côté de la porte, à quelques centimètres de lui, le soldat patientait. Avec des gestes prudents, respiration retenue, Adam reposa la plaque, fila dans la cuisine et, tout en marchant, retira la carte SIM du téléphone. Dans la cuisine, il ouvrit le

micro-ondes, déposa la puce sur le plateau, remonta d'un coup le minuteur et lança à puissance maximale. En quatre secondes, la carte se mit à gondoler, faire des étincelles, et toutes les informations qu'elle contenait disparurent sous 800 watts. Il s'en débarrassa dans la poubelle et enfila son uniforme. Si la journée devait mal se terminer, personne ne pourrait remonter cette ligne téléphonique qui lui permettait de garder le contact avec sa cellule de l'Armée syrienne libre.

Il récupéra son portable de tous les jours, vérifia son apparence dans la glace avant de rouvrir la porte.

– Je suis prêt.

Section 215 – Military Intelligence (service de renseignement militaire).

Office de commandement.

Il n'avait pas été convoqué, il avait été escorté. Nuance. De plus, l'audition de Tarek ne commençait pas avant 17 heures selon l'emploi du temps prévu, et il était à peine 10 heures lorsqu'ils passèrent les premières barrières de contrôle du bâtiment gouvernemental de la rue du 6-Mai à Damas.

Autour d'eux, des hôtels, des boutiques et des centres commerciaux animés, comme si tout le reste n'existait pas ou qu'il ne s'agissait que de légendes urbaines. Un centre de torture ? En pleine ville ? Il faudrait être fou pour y croire.

Salut militaire de rigueur. Contrôle des identités. Un soldat passa une tige miroir sous le véhicule pour vérifier l'absence d'engin explosif pendant qu'un autre inspectait l'intérieur de l'habitacle et la berline officielle put redémarrer. Adam garda même son sang-froid lorsque leur voiture n'emprunta pas le chemin vers la salle d'interrogatoire, mais celui qui menait à la section des bureaux des officiers et gradés.

Escorte, mauvais horaire et mauvaise destination. Cette accumulation d'incohérences dessinait un scénario alarmant. Un instant, Adam se vit sortir son arme, exploser d'une balle la tête de son chauffeur, prendre le

volant et foncer vers l'extérieur en espérant éviter les rafales. Puis, dans ce plan de la dernière chance, il constata qu'il avait toujours son arme. Lui faisait-on assez confiance pour qu'il la garde ? Au moindre doute, n'aurait-il pas été neutralisé dès l'entrée ? Il tenta de maîtriser sa respiration et de se concentrer sur cet exercice.

Une fois à destination, le soldat l'invita à le suivre et, de couloirs en bureaux, Adam se retrouva dans la salle d'attente du général qui dirigeait la section 215 – l'un des centres de torture les plus efficaces du pays – et qui, vingt-quatre heures plus tôt, l'avait sommé de quitter la salle d'interrogatoire au vu de ses maigres résultats.

Sous le tableau officiel du président de la Syrie, mal à l'aise sur sa chaise en métal, Adam compta les secondes comme autant de petites éternités avant que la porte du bureau ne s'ouvre.

– Capitaine Sarkis !

Adam se leva sur ressort, rectifia sa position avant de s'adresser à son supérieur.

– Mes respects, général Khadour.

Alors que le haut gradé lui tendait la main en réponse à son salut, Adam lui trouva un visage bonhomme et enjoué, les joues rosies d'une santé heureuse, le ventre rebondi d'un quotidien aisé.

– Prenez place dans mon bureau, capitaine, nous avons beaucoup à nous dire, non ?

Stores baissés, cigarette mourante dans un cendrier en pierre, et sur le mur du fond, une immense photo en noir et blanc d'un Damas des années 1960. Adam n'eut pas le temps de détailler plus avant la pièce.

– Si j'en crois le rapport que j'ai reçu, vous souhaitiez être présent pour l'audition d'un prisonnier ? demanda Khadour.

– Affirmatif, mon général. Tarek Jebara.

L'officier plissa les narines avec un air indisposé comme si, d'un coup, la pièce avait été inondée de purin.

– C’est lui donner beaucoup d’importance que de prononcer son nom. Prisonnier 465, c’est mieux, non ?

Que toutes ses phrases soient vouées à se terminer par une interrogation rappela à Adam qu’il s’agissait exactement du travail de l’homme sympathique et accueillant assis devant lui. À longueur de mois et d’années, prisonnier après prisonnier, poser des questions, extirper des réponses, par la peur, la menace et la violence, encore et encore. Et aujourd’hui, c’est lui qui y faisait face.

– 465, effectivement, mon général. Dans l’après-midi si mes informations sont correctes.

– Elles le sont. Elles sont mêmes solides, s’amusa-t-il. C’est votre prisonnier qui l’a été beaucoup moins. Nous avons avancé son interrogatoire pour des raisons d’organisation interne. Il n’y a pas survécu. Fâcheux, non ?

Devant Adam se dessinèrent les deux seules options de son avenir. Soit Tarek avait parlé, soit il avait tenu bon. Soit Adam vivrait, soit il passerait les prochains jours à répondre aux questions du général Khadour. Pouls accéléré, ventre noué, il garda les mains sur les accoudoirs du fauteuil de peur de les voir trembler et resta dans son personnage. Il n’y avait rien d’autre à faire.

– A-t-on au moins les informations que nous cherchions ? demanda Adam.

– Malheureusement, pas vraiment. Son courage et sa ténacité m’ont impressionné. Il a même eu droit à un traitement de faveur. Celui que je réserve aux prisonniers d’honneur. 465 est le genre d’homme que j’aurais aimé avoir de notre côté. Malgré tous nos efforts, il ne nous a révélé qu’une seule chose.

Sa phrase s’arrêta là, et pour la première fois, elle ne se termina pas par une question. Comme s’il savait.

Il savait. Adam en était sûr.

– 465 étant mort, votre emploi du temps est plutôt dégagé et j’aimerais justement en profiter. Vous n’y voyez pas d’inconvénient ?

Avant qu’Adam puisse répondre, le général écarta tout souci hiérarchique.

– N’ayez aucune crainte, j’ai prévenu votre supérieur. Vous êtes... Comment a-t-il dit ?

Il fit mine de chercher un instant puis s’exclama :

– À ma disposition ! Voilà ! Il a dit : « Le capitaine Sarkis est à votre entière disposition. »

Puis il laissa planer un silence insoutenable. Il rapprocha un dossier devant lui, en feuilleta les pages d’avant en arrière et s’arrêta sur un document qui portait, agrafé à un coin du haut, une photo d’Adam.

– Un père diplomate, attaché aux relations franco-syriennes, lut-il comme s’il découvrait son CV. Seize années de police, dont dix en tant qu’officier. Puis en 2012 vous demandez à intégrer la police militaire à laquelle vous faites honneur depuis quatre ans. De nombreuses félicitations, une médaille pour bravoure et une blessure en service. Vous devez être fier de votre parcours ?

Involontairement, Adam passa la main sur son visage, là où, juste sur la pommette gauche, une cicatrice profonde formait une virgule. Un éclat de grenade, disait le dossier. La réalité ne s’en éloignait pas vraiment. Une voiture piégée alors qu’Adam commandait un café à emporter, le blast de l’explosion, la vitrine soufflée, du verre projeté comme autant de petits harpons. Six morts. Il était flic. Il fallait un héros pour la presse du lendemain. Et Adam fut propulsé capitaine. Il n’était fier ni de sa médaille, ni de son grade, ni de sa blessure.

– Vous savez ce qui m’inquiète encore plus qu’un dossier militaire rempli de mises à pied, de blâmes ou d’avertissements ? poursuivit le général. C’est un dossier qui n’en contient aucun. Je n’aime pas les bons

élèves, les premiers, les favoris. Ils cachent souvent des manipulateurs. Et en plus vous êtes chrétien.

– Vous avez au moins l’assurance que je ne suis pas un soldat de Daesh.

Le général Khadour leva un sourcil étonné, puis éclata de rire. Son regard se posa sur Adam et ne le quitta pas, comme s’il le jugeait.

– Que savez-vous de l’opération « Pavel », capitaine Sarkis ?

Adam se surprit d’autant de contrôle quand, à la simple évocation de l’opération dont il avait été l’instigateur, sa voix ne le trahit pas.

– Le commandant Pavel Oljenko est un conseiller militaire prêté par nos alliés russes. Une des cellules actives de l’Armée syrienne libre a tenté de l’enlever il y a quinze jours mais la seule personne que nous avons réussi à identifier et à interpellier est Tarek... Pardon. Le prisonnier 465. Votre section a tout fait pour le faire parler. Jusqu’à ce matin.

Adam éluda avec soin la partie qu’il était censé ignorer. Celle qui précisait que Pavel Oljenko, ancien chef des opérations russes en Tchétchénie et expert militaire en armes chimiques, apportait ses connaissances au gouvernement syrien. L’enlever et lui soutirer des aveux filmés aurait porté un coup retentissant, prouvant à l’opinion internationale que Bachar el-Assad avait recours aux armes « sales » à l’encontre des rebelles et des populations civiles. Tout soutien à son régime aurait alors été difficilement justifiable. Isolé comme un lépreux, le tyran aurait vu son règne vaciller. Là était l’idée, un brin utopique, de l’opération « Pavel ».

– Vous avez été affecté à cette enquête d’enlèvement dès le début, poursuivit Khadour. À votre demande, si j’en crois mes sources. Ce que je ne m’explique pas, ce sont vos requêtes pour assister aux interrogatoires. Il est rare qu’un officier de la Direction souhaite aller jusque dans le sous-sol de la section 215.

Depuis le début, Adam jonglait avec des tronçonneuses. Il soupesa chacun de ses mots.

– Vos hommes sont connus pour avoir la main lourde. Mon but n'est pas de torturer mais d'avoir des informations. J'ai parfois le sentiment que la phase « information » est reléguée au second plan. Sans vouloir manquer de respect, ni à vous, ni à vos soldats, mon général.

– C'est donc la seule raison ?

Sur la photo en noir et blanc de Damas affichée derrière son supérieur, Adam aperçut, parmi la foule des badauds immortalisés ce jour-là, un couple se tenant par la main. L'image était loin du *Baiser* de Doisneau que son père affectionnait tant, mais elle suffit à lui rappeler Nora qui, si elle l'avait écouté, était en sécurité dans son hôtel de Tripoli.

– Capitaine Sarkis ?

Adam s'était égaré une seconde de trop.

– Oui. Je n'en vois pas d'autre.

En silence, le général se leva et Adam l'imita. Lorsqu'ils sortirent du bureau, deux gardes armés les attendaient. Adam toucha la poche intérieure de sa veste et sentit le renflement de son portable. Il ne faudrait pas longtemps pour que le général abandonne sa bonhomie et redevienne l'homme qu'il avait rencontré la veille. À l'heure qu'il était, l'appartement d'Adam était sûrement sens dessus dessous, perquisitionné par des soldats, et le nom de Sarkis sur toutes les fiches de recherche, mettant en péril Nora et Maya. Elles ne pouvaient plus se permettre de l'attendre. Un appel. Il lui fallait juste passer un appel pour que, quoi qu'il en coûte, elles quittent au plus vite le nord de l'Afrique.

Au pied du bâtiment de l'office de commandement, la même berline les attendait, moteur tournant. Les soldats se placèrent à l'avant après avoir ouvert la porte à leurs deux officiers. Adam et le général, installés à l'arrière, n'avaient toujours pas repris leur conversation, si jamais il y en avait eu une.

– Aéroport militaire, ordonna Khadour.

Un véhicule tout-terrain ouvrit la marche et un autre la ferma. Le général ne se déplaçait jamais sans moins de protection. C'est ainsi, en convoi et toutes sirènes hurlantes, qu'ils parcoururent les vingt-deux kilomètres les séparant de leur destination.

Sur le tarmac aux pistes sans fin piquées d'herbes folles, le chauffeur freina au niveau d'un hangar fermé, long d'une trentaine de mètres et large de dix. L'horizon, déformé par la chaleur comme des effluves d'essence prêts à s'embraser, donnait à l'ensemble un avant-goût d'enfer.

Le général descendit de voiture et lorsque Adam voulut le suivre, il constata que sa porte était verrouillée. Les deux soldats emboîtèrent le pas de leur supérieur et Adam se retrouva seul, enfermé. Il estima quasiment nulles les chances qu'il avait de terminer cette journée et se focalisa sur Nora et Maya. Le plus discrètement possible, il glissa sa main dans sa veste, en sortit son téléphone et pianota un sms.

« Écoute Ferouz. Pars. Le plus vite possible. Va à Calais. Contacte ton cousin. Il saura quoi faire. Je t'aime. »

Puis en quelques pressions, il effaça par sécurité la totalité de son répertoire et de ses sms. Alors qu'il rangeait son portable, sa portière s'ouvrit, la fournaise de l'extérieur envahit l'habitacle et un soldat l'invita à le suivre.

Le militaire s'arrêta devant une armoire métallique de quatre rangées de casiers numérotés qui jouxtait le hangar. Du regard, Adam chercha en vain le général pendant que le soldat ouvrait le casier le plus proche de lui.

– Arme et téléphone portable, capitaine.

Adam s'exécuta et, dans un bruit de métal grinçant, les deux portes du hangar s'écartèrent avec une lenteur qui lui convint tout particulièrement. Il regarda sa montre. 11 h 35. L'heure à laquelle Maya était née. Il remercia le ciel de lui avoir offert cette vie, quelle qu'en dût être la fin.

Ville portuaire de Garabulli – Libye.

14 heures.

Nora avait simplement dit à Maya que son papa les retrouverait plus tard et la petite, face au visage blême de sa mère, avait fait semblant d’y croire.

Cette fois-ci, Ferouz les attendait au café qu’elles avaient quitté le matin même. Transpirant, il but d’un trait le verre d’eau fraîche qui accompagnait son thé brûlant, manqua de s’étouffer et retrouva sa respiration en deux petits renvois disgracieux. À ses pieds, un sac plastique rebondi, plein à ras bord. Nora brancha une paire d’écouteurs sur son Smartphone, les inséra dans les petites oreilles de Maya et lança en boucle *A vava inouva*, la chanson qui avait bercé son enfance.

– Vous avez une sale tête, s’inquiéta Ferouz.

Nora ne releva pas.

– J’ai eu la confirmation, poursuivit-il. Départ en début de soirée avec le coucher du soleil. Un Zodiac militaire, surplus de l’armée libyenne d’une capacité de deux cents places.

– Tant que ça ? s’inquiéta Nora.

– C’est le minimum. Ils le chargeront à bloc. Comme pour toutes les traversées. Comptez plutôt sur trois cents personnes. Les places valent plus que de l’or, elles valent du sang.

À ces mots, Nora vérifia que sa fille ne leur prêtait pas attention.

– Justement. Deux places en moins de vingt-quatre heures, ça va nous coûter combien ? demanda-t-elle, méfiante.

D'un geste lourd, Ferouz commanda un autre verre d'eau.

– Comme je vous l'ai dit, vous remplacez une famille afghane, donc ça ne coûtera pas plus cher que prévu. Deux mille pour vous, mille pour la petite. S'ajoute la traversée par les routes de l'Europe jusqu'à Calais. Il faut compter deux mille en plus par personne. Sept mille dollars en tout. Tout est payable à l'avance, même si je n'aime pas l'idée.

Nora avait sur elle un peu moins de neuf mille dollars. Adam avait vidé les comptes, vendu tout ce qui pouvait l'être, au quart de son prix, bien sûr, puisqu'il n'y a pas de plus mauvaises affaires que celles faites dans l'urgence et la contrainte. Nora sembla hésiter.

– Vous êtes sûr de cette Jungle ? Elle existe encore au moins ? Et les femmes et les enfants, ils les protègent vraiment ?

– Si la France n'accueille plus les réfugiés de guerre, alors je crois qu'on peut abandonner tout espoir. Vous aussi vous l'avez vu, ce camp, sur Internet, pourquoi en douter ? Soyez rassurée. Et j'ai aussi ça pour vous...

Du pied, il poussa le sac plastique qui attendait sous la table. Il en sortit deux gilets de sauvetage, deux gourdes plates, une dizaine de barres énergétiques au chocolat, une pochette en plastique pour les passeports et l'argent à mettre autour de la taille, et une autre pochette waterproof à enfiler autour du cou, pour protéger leur portable.

– Nos valises sont déjà pleines, objecta Nora.

– Vous en avez de toute façon une de trop et il faudra vider l'autre de moitié.

– Impossible ! Il y a tout ce qui reste de nos vies dedans.

Surpris, Ferouz passa au tutoiement sans même le remarquer.

– Ne sois pas stupide. Ta vie, elle écoute de la musique à côté de toi. Plus tu seras légère, mieux ce sera, crois-moi. Maintenant va aux toilettes et

fais le tri. Je garderai ce que tu laisses, ça me remboursera des gilets et du chocolat. Fais vite, je surveille la petite.

Face au miroir des toilettes, Nora s'autorisa à fondre en larmes. Dans le verre à moitié plein, Adam lui avait écrit un sms. Il était donc en vie et libre de ses mouvements. Dans le verre à moitié vide, il lui demandait de ne pas l'attendre et de retrouver son cousin en Angleterre, comme s'il ne pouvait plus les rejoindre. Elle brisa le verre et ne pensa plus qu'à Maya.

Lorsqu'elle remonta, allégée de souvenirs et de vêtements, elle reprit place à la table où l'attendait Ferouz.

– Elle est malade, ta petite ? Elle tousse et elle est pâle.

– Ça ira.

– Tu sais que c'est pas une bonne idée de faire cette traversée quand on est malade.

– Elle tiendra le coup.

– C'est pas moi qu'il faut convaincre. Imagine qu'elle refile sa crève aux autres. C'est moins facile de traverser l'Europe avec un groupe de migrants à quarante de fièvre. C'est un coup à se faire refuser l'accès à bord.

– Je te dis qu'elle tiendra le coup. Et on sera discrètes.

– C'est toi qui vois. Si tu es prête, je n'ai plus qu'à te présenter les passeurs pour ce soir.

Nora préféra prendre les devants.

– Et pour tout ça, je te dois combien ?

Ferouz s'épongea le front, rangea son mouchoir en tissu qui n'avait plus dû être sec depuis longtemps, puis il caressa les cheveux de Maya en souriant.

– C'est un long voyage que vous vous apprêtez à faire jusqu'en Angleterre. Et si tu pars seule avec ta fille, c'est encore plus de danger. Garde ton argent. Et fais attention à toi.

Elle qui s'était tant méfiée de lui s'empêchait maintenant de l'embrasser. En sortant du café, Maya eut moins de retenue et colla un gros bisou d'enfant sur la joue humide de Ferouz.

Damas – Syrie.

Aéroport militaire.

D'une hauteur de près de dix mètres, les portes métalliques latérales étaient maintenant grandes ouvertes. Vu la situation, Adam avait évidemment pensé à la mort. Il n'avait pas imaginé la rencontrer en personne, flottant dans ce hangar, comme cette odeur pestilentielle de sang, de chair, de putréfaction et de vêtements souillés d'excréments. Devant lui, sur une immense bâche en plastique, s'étaient en rangées ordonnées près de trois cents cadavres à la peau grise, au visage déformé et aux postures contrariées.

À cette heure ensoleillée de la journée, la partie supérieure vitrée du hangar laissait darder les rayons sur le sol qui emmagasinait la chaleur. Il faisait dix degrés de plus qu'à l'extérieur. L'odeur n'en était que plus insupportable.

– Ils sont normalement entreposés à l'hôpital militaire de Mezzeh, mais il déborde, précisa le soldat qui avançait Adam, se frayant un chemin entre les corps.

– Ce sont des combattants syriens ?

– Non, capitaine. Des civils. Uniquement des civils. Des traîtres.

Un photographe passa devant eux, s'agenouilla au niveau d'une des dépouilles et prit une série de clichés. Le soldat le désigna d'un coup de

menton.

– C’est lui votre mission. Le photographe. Il faut le surveiller et récupérer chacune des pellicules quand elles sont terminées. Le général Khadour passera en fin de journée. Il dit que vous êtes son nouvel homme de confiance.

Adam évita de demander ce qui avait bien pu arriver à son prédécesseur.

– Et mes affaires personnelles ? s’inquiéta-t-il.

– Ordres du général. Vous n’avez pas besoin de votre arme. Et les portables sont interdits. Rien ne doit sortir d’ici que les pellicules. Venez, je vais vous présenter.

À leur vue, le photographe se leva et adressa un salut réglementaire au capitaine Sarkis. Protocole dont le soldat profita pour les abandonner.

– Mes respects, capitaine.

L’air était difficilement respirable et la nausée qui s’empara d’Adam ne passa pas inaperçue.

– J’aimerais vous dire que vous vous habituerez, capitaine. Mais non, même chez vous, l’odeur vous suivra.

Adam lui tendit la main sans réfléchir. Le geste surprit le photographe qui mit un instant à tendre la sienne.

– Adam. Tu m’appelleras capitaine seulement devant les autorités.

– À vos ordres. Moi, c’est Samir.

Un avion biplace et un hélicoptère avaient été collés à la paroi métallique pour laisser toute la place à l’abattoir humain qui prenait chaque centimètre du hangar.

– Je n’arrive pas à comprendre ce que je vois, Samir.

– Ça me rassure.

Il se dirigea vers un nouveau cadavre avant de commencer ses explications.

– Tous les matins on apporte ici les corps de prisonniers civils. Au début, c’était une dizaine par jour, mais il y a eu une certaine accélération

ces dernières semaines. Aujourd'hui, on a reçu le reliquat de l'hôpital de Mezzeh qui est censé les garder, mais il n'y a plus de place, c'est pour ça qu'il y en a des centaines. Ça va nous prendre la journée, et une bonne partie de la nuit.

Il se décala ensuite pour montrer à Adam un endroit en particulier sur le cadavre qu'ils observaient.

– Regardez, là, au niveau de la clavicule. Ils portent le numéro de la branche où ils étaient retenus, suivi de leur numéro de détenu, et j'y ajoute un numéro de cliché. Je prends une photo et je passe au suivant. Quand la pellicule est terminée, je la donne à mon officier.

Adam regarda une rangée de corps et constata la même inscription. 215. Tous ces corps venaient de la branche du général Khadour.

– Justement, ton officier, tu sais pourquoi je le remplace ?

– Je crois qu'il a pas bien supporté. Khadour l'a viré. Je ne serais pas surpris de le prendre en photo un de ces jours.

– Et toi ? Comment tu supportes ?

Samir sembla désarçonné par la question de son supérieur.

– Parce que ce sont des traîtres. Parce que c'est juste.

Adam ne répondit pas. Le photographe répéta, comme s'il avait besoin de cette réponse pour ne pas devenir fou.

– C'est juste, hein ?

– Oui, Samir, c'est juste, le rassura Adam en serrant les mâchoires.

Il avait devant lui la preuve absolue d'une extermination secrète, globale, et méticuleusement organisée des opposants au gouvernement.

– Le prochain corps, c'est mon six millième, souffla Samir.

Il s'agenouilla et sortit son stylo-feutre indélébile pour inscrire le numéro de cliché sur la clavicule. Mais du menton au torse, la peau était si violacée et maltraitée qu'on n'y lirait rien. Il opta pour le front, sur lequel il marqua 9/24. Pellicule 9, photo 24. Adam observa le cadavre. Dents cassées. Ongles arrachés. Arête nasale déviée.

– À côté de l'hélico, il y a une table avec un registre. Il faut noter l'heure et valider le changement de pellicule et son numéro de série. J'ai terminé celle-là, tenez.

Adam reçut, si légères au creux de sa paume, vingt-quatre morts qu'il imaginait aussi lentes que violentes. Il longea le côté du hangar pour ne pas avoir à enjamber les corps, signa le registre et récupéra une nouvelle pellicule dont il inscrivit les références. En face des numéros des prisonniers, il lut les causes de décès.

Accident.

Suicide.

Arrêt cardiaque.

Il n'y avait pas d'autre choix. Nulle part le mot torture n'était mentionné. Il quitta la liste des yeux, se retourna et embrassa le charnier d'un regard. À ses pieds, un cadavre. Son crâne était ouvert en plusieurs endroits et à la place de ses yeux, il n'y avait plus que deux trous noirs bordés de sang séché. Adam frissonna de dégoût. Arracher les yeux n'avait jamais permis d'avoir des informations. Ce n'était plus de la torture. Il y avait là de la folie meurtrière. Il y avait là le seul souhait de tuer en faisant souffrir. Avec assez de raffinement et d'imagination pour que la notion de plaisir ne puisse en être totalement absente.

Adam s'approcha du cadavre, et ce qu'il vit manqua de le faire hurler d'effroi. Sur la clavicule, le numéro de la branche 215 était inscrit ainsi que le numéro du détenu. 465. Il se souvint alors de la phrase du général Khadour : « Son courage et sa ténacité m'ont impressionné. Il a même eu droit à un traitement de faveur. Celui que je réserve aux prisonniers d'honneur. 465 est le genre d'homme que j'aurais aimé avoir de notre côté. »

Tarek.

Du fond du hangar, Samir l'interpella.

– Capitaine ? La pellicule ?

Adam le rejoignit avec un calme forcé, à la recherche de son souffle, maîtrisant chacun de ses mouvements tant il sentait sa raison vaciller. Il pensa à Nora et Maya. Tarek n'avait pas parlé et contre toute attente, Adam était en vie. Elles devaient absolument l'attendre.

– On téléphone comment, ici ?

– Il n'y a pas de ligne fixe. On ne téléphone pas. On est fouillés à l'entrée, à la sortie, et à l'intérieur tous nos gestes sont surveillés. C'est très paranoïaque comme ambiance.

Adam suivit le regard du photographe alors qu'il prononçait ces derniers mots. Au-dessus de lui, courant tout le long du hangar, il remarqua une série de caméras, espacées de cinq mètres et dont le champ semblait couvrir la totalité de l'endroit.

– C'est une sorte de travail d'archiviste. On classe et on enregistre pour garder une trace administrative, comme un recensement. Pour l'Histoire. Mais aucune information ne doit filtrer. C'est la raison de votre présence.

– Et vous faites ça depuis combien de temps ?

– Un peu plus de deux ans. Tous les jours.

Se barrer au plus vite ! Adam devait se barrer au plus vite !

Il ne pourrait pas sauver son pays. Seules sa femme et sa fille comptaient à présent. Il allait quitter la Syrie par tous les moyens possibles. Et que ceux qui diraient qu'il aurait pu se battre pour aider son peuple aillent se faire foutre. Ou viennent à sa place, dans ce hangar surchauffé, recenser des suicidés aux pieds brûlés et aux dents arrachées.

Ville portuaire de Garabulli – Libye.

18 heures.

Ferouz s'était occupé de payer et en avait profité pour s'assurer des conditions de traversée. Le Zodiac modèle militaire de plus de quinze mètres faisait bonne figure et semblait presque neuf. Pour le rassurer, les deux passeurs libyens lui parlèrent d'une dépression s'éloignant, d'une traîne de tempête qui s'essoufflerait bientôt. La fenêtre était restreinte mais ils en avaient l'habitude. On lui montra ensuite sur un téléphone portable une carte marine où une dépression rencontrait un anticyclone. Pour Ferouz qui n'y entendait rien, de vagues taches colorées entre la Libye et l'Italie.

Ils parlaient la même langue et pourtant, « *no danger* » revenait à chaque phrase dans la bouche du passeur, comme un réflexe linguistique compréhensible par tous.

– Vous serez peut-être un peu secouées, résuma Ferouz pour Nora. Il faudra s'attendre à des vagues mais ce seront des retardataires. Si tout se déroule bien, l'orage sera passé quand vous serez en haute mer.

Nora écoutait tout en habillant Maya de son gilet de sauvetage. Des gestes mécaniques et posés, quand tout son corps ne demandait qu'à trembler.

– Surtout, mets bien ton voile. Cache ton visage. Tu es jolie, ta fille aussi. Personne ne doit le voir. Tu n'enlèves jamais ton gilet et tu te mets au

fond du bateau, Maya entre tes jambes.

La fillette quitta les bras de sa mère pour disparaître dans ceux de Ferouz, ému de cette attention. Bien plus qu'il ne l'aurait voulu.

– Tu viens pas ? demanda-t-elle.

*

* *

Quelques passagers des plus charpentés avaient été réquisitionnés et, avec l'arrivée de la nuit, répartis des deux côtés des pneumatiques, ils poussèrent le Zodiac sur quelques mètres de plage jusqu'à l'eau. Sur le haut de la dune qui les dissimulait, un pick-up de l'armée apparut. Il freina dans un nuage de sable et braqua un spot puissant dont la lumière les inonda comme en plein jour. Sur le bateau, tout le monde retint son souffle, refusant d'imaginer une fin de voyage aussi précoce. L'un des passeurs leva le bras à l'attention des militaires qu'ils avaient grassement payés au matin. La lumière s'éteignit alors et les rendit à la nuit, aveuglés. Les quelques secondes qui suivirent se passèrent dans le noir absolu et la menace disparut peu à peu tandis que le bruit du moteur du pick-up s'estompait.

Alors qu'il restait encore de nombreux passagers à imbriquer dans la masse déjà compacte de migrants, une vague frappa plein flanc et jeta en pluie dense plusieurs centaines de litres d'eau salée au-dessus d'eux. Ils voyaient encore la plage qu'ils étaient déjà transis de froid. Dans près de cinq cents kilomètres, ils auraient rejoint le port de Pozzalo, en Italie. Cela pouvait prendre une nuit. Comme trois.

Au fond du bateau, Nora était écrasée et jouait des bras pour que Maya n'en sente rien. Puis ce fut un peu plus anarchique. Une femme et sa fille s'assirent carrément sur ses jambes, mais Nora n'osa leur faire aucune remontrance. Elles étaient leur reflet, à Maya et elle. Une autre histoire, un autre pays, une autre guerre. Pour finir, deux petits Blacks la compressèrent à sa gauche quand un autre tenta de se glisser sous elle. N'y parvenant pas et voyant Maya apeurée, prête à pleurer, le gamin devint grand frère et se

mit devant elles, comme un bouclier, la tête entre les genoux. Certains se mirent à crier que la place manquait, qu'ils allaient tomber à l'eau, et les passeurs décrétèrent qu'il fallait enlever les gilets pour les coincer entre les jambes. De mauvaise grâce, tout le monde s'exécuta et l'embarcation fila en silence. Divers dialectes, diverses langues pour un même espoir contenu dans quelques prières murmurées accompagnèrent le début de leur voyage. Maya se retint autant qu'elle put, mais une quinte de toux métallique s'empara d'elle. L'un des passeurs balaya du pinceau de sa torche les visages des passagers à la recherche de l'origine du bruit alors que Nora, la main sur la bouche de sa fille, l'empêchait presque de respirer.

*
* *

Traversée Libye-Italie.

23 heures.

Quatrième heure de voyage.

Il n'était pas besoin d'avoir la moindre notion de navigation pour comprendre le problème. Les vagues leur faisaient face depuis le début et ils avançaient difficilement, mètre par mètre. S'ils étaient dans la traîne d'une tempête, elle avait dû être phénoménale.

Le froid semblait s'être installé à l'intérieur même de leur corps, dans la chair et les os, et à la moindre bourrasque, l'eau sur leur peau devenait glacée.

Un passeur à la barre, l'autre assis à quelques mètres d'elles. Il avait entendu, encore et encore, ce passager malade, sans réussir à le localiser. Il attendait, aux aguets, de l'entendre encore. Maya manqua de s'étouffer et à force de la retenir, la toux éclata comme du verre que l'on casse, aiguë et douloureuse. Le regard du passeur tomba exactement sur celui de l'enfant.

*
* *

La main sur la poignée d'accélération, il profita du bruit du vieux moteur pour y cacher sa phrase sans créer d'incident ou de panique.

– Jette-la par-dessus bord.

– Maintenant ?

– On s'en débarrassera plus facilement au milieu de la mer que sur une aire de parking. Elle tousse depuis le départ. Pas question de se faire repérer une fois qu'on les aura collés dans les camions en Italie.

Dans l'embarcation, deux cent soixante-treize migrants. Âges, sexes, provenances, couleurs confondus. Ballottés, trempés, frigorifiés, terrorisés.

– Je crois pas que je peux y arriver. Fais-le, toi.

Un soupir d'agacement. Pas plus. L'autre abandonna la barre pour se diriger, résolu, vers la femme qui se cachait au fond. Il bouscula les passagers sans considération. À son approche, la femme resserra son étreinte sur le corps qu'elle protégeait entre ses bras, posa fermement la main sur la petite bouche froide, pria pour qu'elle cesse de tousser. Apeurée, l'enfant laissa échapper son lapin violet en peluche élimée que l'homme écrasa sous le poids de son pied sans même le remarquer. Il s'adressa à la mère.

– Ta petite. Tu dois la jeter.

Nora se refusa à réagir. Le petit Black qui s'était mis en protection devant elles semblait comprendre leur langue puisqu'il se leva, prêt à les défendre. Mais d'un violent coup de pied au visage, le passeur le dégagea en l'assommant presque. Subitement, l'autre mère et sa fille qui s'étaient installées comme elles avaient pu, écrasant les jambes de Nora, s'écartèrent autant que possible, loin du danger. L'homme s'approcha de Maya, bras tendu.

Le passeur remonta jusqu'à l'arrière du bateau, la main collée à sa joue griffée, du sang entre les doigts. Celui qui était à la barre le regarda, dépité.

– C'est elle qui t'a fait ça ?

– Je recommencerai quand elle sera endormie.

– Une femme... se moqua-t-il.

– Ta gueule.

*

* *

2 heures du matin.

Septième heure de voyage.

Sept heures de crampes et de froid.

Toutes les cinq minutes, le corps de Nora s'affaissait, son esprit s'embrumait doucement, les paupières lourdes, et d'un coup d'électricité, son subconscient la réveillait en sursaut. Elle regardait alors autour d'elle l'absence de tout, dans une nuit d'encre, n'entendant que les souffles grelottants, les vêtements se frottant les uns aux autres au rythme des tremblements et les vagues, toujours plus grandes, monstres invisibles rôdant autour d'eux, mordant parfois la coque, crachant leur écume.

Cinq minutes venaient de passer et à nouveau, elle se laissa entraîner dans un tourbillon apaisant de sommeil. Mais cette fois-ci, c'est la toux de Maya qui la sortit de sa torpeur. Et immédiatement, une lampe se braqua dans leur direction. Mouvements de corps, grognements. Aveuglée, Nora ne pouvait qu'écouter avec angoisse le bruit qui se rapprochait. Deux bras fondirent sur elle, saisirent l'enfant, d'abord par un bras, hurlement de peur, puis par une jambe, cœur en suspens, avant de l'envoyer frapper l'eau de plein fouet, bazardée comme un sac de lest.

Entre les jambes de Nora, Maya fut prise d'une nouvelle quinte de toux et le passeur comprit qu'il n'avait pas jeté la bonne. L'autre mère se leva, se précipita sur le côté, le haut du corps en équilibre sur le pneumatique du

bateau, plongea les mains à tâtons dans l'eau, hurlant le prénom de son enfant que la mer agitée avait déjà engloutie. Elle ne sauta pas. Peut-être ne savait-elle pas nager. Elle ne se retourna pas non plus vers le passeur. Peut-être n'en eut-elle pas le courage. Mais elle se rua sur Nora, dont la fille malade lui avait fait perdre la sienne. Elle l'empoigna violemment par les cheveux et l'insulta de toute sa détresse. Deux hommes séparèrent ces femmes qui pouvaient à tout moment provoquer un mouvement de foule et faire chavirer le bateau, et le passeur ne se trompa pas une seconde fois. Maya fut arrachée du sol et ses mains n'agrippèrent que le vide. Un moment de flottement en l'air, un instant en apesanteur, puis elle heurta violemment la surface de l'eau.

Nora ne sut émettre aucun son en voyant sa fille passer par-dessus bord. Elle se précipita à son tour vers le flanc du bateau, tendit les mains devant elle, cherchant un corps, un vêtement, une mèche de cheveux à attraper, en vain. Elle reconnut la voix de l'autre femme, toujours hystérique, qui rugissait et l'insultait, et sentit deux mains la pousser dans le dos. Elle perdit l'équilibre et tomba à son tour. Une vague immense souleva le bateau et le redéposa à plus de dix mètres devant elle. Là, dans l'eau glacée, elle vit le faisceau de la lampe torche, de plus en plus fin, s'éloigner, et enfin s'éteindre. À bord, tout était redevenu normal, le problème écarté et l'ordre revenu pour de bon.

Elle hurla le prénom de Maya cent fois avant d'abandonner. Elle n'avait pas bougé d'un centimètre, compressée pendant sept heures de traversée. Ses membres engourdis, elle se maintenait difficilement à la surface, et lorsqu'une crampe mordit son mollet, elle coula, doucement. Elle retint son souffle autant qu'elle le put, puis, cédant, inspira et remplit ses poumons d'eau salée.

*

* *

Sa main toucha doucement le fond de la Méditerranée, puis le bras, le reste du corps, et la tête en dernier, posée comme sur un oreiller de sable, ses cheveux en couronne de fleurs noires.

Damas – Syrie.
Aéroport militaire.
2 heures du matin.

Pour la trois cent seizième fois, le flash éclaira le hangar. Adam comprit un peu mieux comment Samir avait pu supporter cela pendant si longtemps, car à la fin de cette première journée, les cadavres n'étaient déjà plus pour lui que des œuvres abstraites, travail d'un peintre à la palette monochrome rouge d'une perversité remarquable. Probablement la seule manière de ne pas perdre les pédales.

Fin de pellicule. La quatorzième. Adam ne sentait plus le sang, il le goûtait, métallique, collé à son palais, dans ses narines, sur sa langue. Derrière lui, les grandes portes latérales s'ouvrirent assez pour laisser passer un 4 × 4 aux vitres fumées dont le général Khadour descendit une fois qu'on lui en eut ouvert la porte.

Samir et Adam se redressèrent et rectifièrent leur position, comme tout bon soldat devant l'autorité. L'écho du hangar donna à la voix du général, déjà grave à l'origine, un côté légèrement théâtral.

– Capitaine Sarkis ! Je savais que je pouvais compter sur vous !

Il poursuivit son entrée en scène tout en se dirigeant vers Adam.

– Un homme qui ne craint pas d'assister à la torture de son prisonnier est capable de tout. Et il faut être capable de tout dans cette guerre, n'est-ce

pas ?

– Mes respects, mon général, se contenta de répondre Adam.

– Demain, dès 6 heures, il faudra se remettre à la tâche. La morgue de la prison de Saidnaya nous demande un coup de main elle aussi.

– Ça laisse à peine quatre heures de sommeil pour notre photographe, ajouta Adam, comme s’il s’était impliqué sérieusement dans cette nouvelle tâche.

Le général tiqua, peu habitué à la repartie de ses hommes. Adam se justifia.

– Les plus grands chefs militaires savent faire attention à leurs troupes pour gagner des guerres. Napoléon comme César.

– César... répéta Khadour pour lui-même, flatté de la comparaison. Alors présentez-vous à 9 heures, puisque c’est la volonté de César, concédait-il au photographe.

Puis il remonta à bord de son 4 × 4 dans une volée de portières claquées.

À l’extérieur du hangar, Adam se rendit à l’armoire à casiers où ses effets personnels avaient été consignés lorsqu’il était arrivé. Le soldat lui tendit son arme et se repositionna mécaniquement en faction.

– Et mon portable ? s’étonna Adam.

– Il part demain pour le service technique. Restitution sous quarante-huit heures. Ordres du général.

Adam eut envie de le coller au mur et de faire valoir son grade. Ses poings se serrèrent inutilement puisqu’il n’y avait rien d’autre à faire que de plier l’échine. Samir le croisa et constata son état d’énervement.

– C’est pas personnel capitaine, lui assura le photographe. Vous êtes juste en cours de validation. Tous ceux qui travaillent ici ont été soumis aux mêmes vérifications. Je vous ai dit que l’ambiance était à la paranoïa.

Ils s’éloignèrent sur le tarmac et Adam attendit quelques mètres pour lui demander un service.

– Vous me prêteriez votre portable un instant ? Je veux juste appeler ma femme. Je ne pensais pas terminer au beau milieu de la nuit et elle doit être morte d'inquiétude.

Samir le regarda et pour la première fois, Adam lut dans ses yeux une crainte mêlée de gêne.

– Je suis désolé capitaine. Je préfère pas. Vous n'êtes pas encore validé. J'espère que vous me comprenez ?

Adam se força à sourire. D'un autre côté, en demandant ce service, il ressemblait pas mal à ces types qui vous supplient de passer un bagage à la douane ou à l'aéroport. La méfiance du photographe était justifiée.

– Avec le général Khadour sur le dos, j'ai l'impression qu'il vaut mieux suivre les instructions. Ne vous tracassez pas, ma femme peut attendre, dit-il sur un ton léger.

Il fut ramené dans son quartier par un chauffeur de l'armée. Sur tout le trajet, les deux hommes n'échangèrent pas un mot, traversant la ville endormie. Arrivé au bas de la colline de Muhajirin, Adam descendit et fit mine de prendre le chemin de son domicile. Lorsque le véhicule militaire disparut au coin de la rue, il opéra un demi-tour et attrapa un taxi. Un regard à sa montre : 2 heures et demie du matin. Trois kilomètres plus loin, il se fit déposer devant un cybercafé dont il poussa la porte. Le gérant, la trentaine en tee-shirt et casque audio autour du cou, observa cet homme en tenue militaire. D'un geste, il l'invita dans l'arrière-salle, même si à cette heure seuls deux internautes insomniaques surfaient encore sur le Net sans leur prêter la moindre attention. Passant devant la sono qui diffusait une électro calme et lancinante, il en augmenta le volume.

Adam n'avait pas une seconde à perdre et son débit de paroles trahit son état de stress.

– Tarek est mort, j'ai rien pu faire, j'ai essayé jusqu'au bout de le sortir de là. Mais il n'a pas parlé, ça j'en suis sûr, puisque je suis devant toi. Nora

et Maya sont parties cette nuit, je dois les rejoindre. J'ai plus de portable, il m'en faut un tout de suite avec une puce débloquée pour l'international.

– Tu veux un portable d'appel simple ?

– Non, un Smartphone avec Internet.

– Elyas est au courant que tu quittes le pays ?

– Pas encore, mais j'espère qu'il va pouvoir m'y aider.

Le gérant disparut un instant et revint avec un téléphone et un objet entouré d'un linge graisseux.

– Tu veux une arme ?

– Je pars en tant que civil, elle m'attirerait plus d'ennuis qu'autre chose. Je dois repasser à l'appartement. Ma valise est prête et j'ai de l'argent pour le voyage. Par contre, il faut que tu me notes le numéro de Ferouz, je ne l'ai plus en tête.

Adam sortit à l'air frais de la nuit. Sa montre indiquait maintenant 3 heures du matin.

Le premier coup de fil fut pour Nora mais il tomba sur sa messagerie. Il imagina qu'elle avait tenté de l'appeler plusieurs fois alors qu'il était bloqué dans ce hangar mortuaire et qu'après ses tentatives infructueuses, elle avait fini par éteindre son portable pour garder un maximum de batterie. Il appela alors Ferouz.

L'homme sortit sa carcasse imposante de son lit pour ne pas réveiller sa femme et s'assit dans le couloir, à même le sol. Pour rassurer Adam, Ferouz lui promit qu'il avait attendu jusqu'au départ du bateau et qu'à l'heure qu'il était, Nora devait probablement apercevoir les côtes italiennes. Il lui parla aussi de Maya, cette enfant qui l'avait charmé. Adam en eut les larmes aux yeux.

– Si elles ont quitté l'Afrique du Nord, alors elles sont en sécurité. Je dois appeler Elyas pour rejoindre la Libye et toi, Ferouz, il faut que tu me trouves un bateau.

– Fais-moi confiance, lui assura Ferouz avec sincérité.

Après cette conversation, Adam ne put s'empêcher d'appeler une seconde fois sa femme pour lui laisser un message.

À trois mille kilomètres de là et à cinq cents mètres de profondeur, la sonnerie du portable de Nora brisa le silence de sa tombe. La pochette hermétique qui contenait le téléphone avait enfermé de l'oxygène et cet oxygène tentait maintenant de remonter à la surface. Retenue par la cordelette passée autour du cou de Nora, la pochette dansait dans l'eau. Avec la sonnerie, l'écran s'illumina en une aura bleutée au-dessus d'elle, comme s'il éclairait une scène de crime.

– Nora, c'est moi. Je suis tellement désolé de t'avoir fait peur, mais je te promets que j'ai vraiment cru que... Écoute, c'est rien, on s'en fout, je suis là dans quelques jours, une semaine au maximum. J'ai dû changer de ligne, apprends ce nouveau numéro par cœur. Attends-moi, comme on avait dit, à l'endroit le plus sûr, les baraquements pour femmes de la jungle de Calais. Je te retrouverai, je te promets que je vous retrouverai ! C'est notre nouvelle vie, Nora. Notre nouvelle vie !

DEUXIÈME PARTIE

Espérer

Calais. Juillet 2016.

En se penchant par la fenêtre de leur nouvel appartement au troisième étage, et même en y mettant la meilleure volonté du monde au risque de basculer, Bastien n'arrivait pas à voir le début d'une vague ou le moindre horizon bleuté. Se perdre à Calais pour ne même pas avoir de vue sur mer. « Trop la lose », avait sanctionné sa fille, du haut de ses quatorze ans.

Ils étaient installés depuis trois jours et il restait encore, au milieu du salon, une pile de cartons d'affaires dont le contenu devait être réparti au gré des pièces.

Un verre brisé sortit Bastien de ses pensées et il se dirigea vers le bruit. Adossé contre le chambranle de la porte de la cuisine, il regarda sa femme.

– Tout va bien, Manon ?

– Oui. Je l'ai fait exprès, avoua-t-elle, un sourire aux lèvres.

Pelle et balayette à la main, un foulard rouge dans ses cheveux courts, sa chemise ouverte d'un bouton en trop si elle avait dû sortir, elle s'expliqua sur son geste.

– Ça porte bonheur quand on emménage.

Bastien regarda au sol les morceaux de verre coloré.

– Il ne faut pas qu'il soit blanc, normalement ?

La remarque la déstabilisa une seconde.

– Bon, alors j’ai juste pété un verre, admit-elle, déçue, avant de tout jeter à la poubelle et de disparaître de moitié derrière la porte du frigo ouverte.

– Faudrait que tu partes à la chasse, on n’a plus rien pour ce soir.

Bastien défia le panneau sens interdit accroché à la poignée de la porte. Sa fille, allongée sur son lit, les yeux rivés sur sa tablette tactile, ne fit même pas attention à lui. Un amoncellement de cartons prenait une bonne partie de sa chambre, tous marqués de son prénom, qu’elle détestait comme elle détestait son adolescence : Jade.

– Tu ne veux pas déballer tes affaires ?

– Je préfère attendre un peu. Au cas où vous changeriez d’avis.

Bastien se rembrunit pour la forme.

– Ne fais pas ce genre de blagues devant ta mère, d’accord ? Et viens, on va faire des courses.

– Cinq minutes, j’envoie un tweet de désespoir au monde.

– Sauf que dans dix secondes, je prends le premier truc dans le premier carton que je trouve et je tire dedans. Mets ton blouson.

– Sale flic.

– Sale gosse.

*

* *

Ils quittèrent la rue Royale et se dirigèrent vers la place d’Armes, immense dalle uniforme grise sur laquelle trônait une statue du couple de Gaulle. Quelques cafés presque vides, un magasin sur trois aux stores baissés en plein milieu de journée et un groupe de touristes anglais pour toute activité humaine. Soudain, Bastien eut besoin de plus, de quelque chose de beau pour le rassurer sur leur vie future ici.

– On pousse un brin plus loin, vers la plage ?

– On n’est pas censés remplir le frigo ? Pourquoi tu nous imposes ça ?

– Parce que je suis ton père, parce que j’ai envie de marcher avec toi et que même si tu n’as rien d’intéressant à dire, je m’en contenterai. Tu vois le niveau d’amour que je te porte ?

Dans un geste qui donnait son accord, Jade attrapa la main de Bastien. Ils quittèrent la place, et, à peine vingt mètres plus tard, juste à la sortie du centre-ville, ils se retrouvèrent à longer les docks en pierres maculées d’algues vertes et les quais de déchargement accueillant les cargos, patauds comme des baleines métalliques échouées. Calais, ville portuaire. Bastien avait beau le savoir, le décor sordide lui fila un coup de blues que Jade remarqua suffisamment pour ne pas surenchérir. Il aurait fallu un miracle pour sauver cette première balade. Et il arriva, sur un petit cheval en bois avec de la barbe à papa rose.

– Euh... Papa ? J’hallucine ou...

De nulle part, entre les docks et un parking, avait poussé la plus absurde et inattendue des fêtes foraines. Un stand de confiseries, une dizaine de manèges en marche, toute musique dehors, couleurs flashy et lumières vives. Mais les allées totalement vides et l’absence de cris de joie d’enfants lui donnaient un aspect inquiétant, comme une petite ville fantôme qui organiserait tous les jours une bringue de tous les diables à laquelle personne ne viendrait jamais.

De la cabine de contrôle d’un manège à sensation surmonté d’une tête de tigre en carton-pâte sortit une voix de DJ au bord du suicide, mise à mal par une sono fatiguée.

– Allez, allez. On tourne, on tourne. C’est la fête.

Bastien jeta un regard dépité à sa fille.

– Plage ?

– Plage.

Ils traversèrent le parking qui encerclait le Luna Park déserté, marchèrent quelques mètres encore et arrivèrent sur une des plages de Calais. L’air iodé, le cri des goélands si dépaysant pour le citadin qu’il était,

le vent piquant, le sable à perte de vue et la chaleur du soleil sur sa peau, Bastien avait trouvé exactement l'endroit carte postale qu'il cherchait.

Jade fixa le bord de mer, puis la fête foraine et enfin son père.

– Y a rien qui te gêne ?

– Je commence à avoir une petite liste.

– Non mais tout de suite, là, ton flair de flic, il te dit rien ? T'as pas l'impression qu'on est dans un décor de cinéma ? Il y a tout. Absolument tout. Sauf les gens. Le parking vide qui devrait accueillir un bon millier de visiteurs, le Luna Park et la plage sans personne... en plein mois de juillet ! Imagine les hivers qu'on va passer. Putain mais c'est quoi le souci, ici ?

Bastien ne sut trop quoi répondre.

– Ne dis pas « putain ».

Puis il décréta intérieurement que cette balade était un fiasco et revint à sa mission première : chasser de la nourriture sous vide au supermarché. Retour rue Royale, passage devant la place d'Armes et direction le beffroi historique de Calais, sa tour immense et ses quatre horloges protégées par une girouette dragon. Sur le chemin, ils poursuivirent leur conversation.

– T'as l'air inquiet depuis qu'on est arrivés. C'est à cause de ton nouveau job ? demanda Jade.

– Nouveau service, pas nouveau job. Et je m'en sortirai très bien.

– Et maman ?

– Ça ira mieux ici, j'espère. Faut juste faire attention à elle. Rester positif.

Au loin, Bastien distingua un léger mais persistant son d'alarme.

– Genre, quand elle essaie de bénir la maison avec du verre cassé, ne pas lui balancer que c'est pas la bonne couleur ?

– Ouais, je l'ai senti en le disant.

Inconsciemment, il attrapa la main de sa fille lorsqu'il réalisa, passant devant le parc Richelieu, qu'au contraire d'une alarme, le son était continu, mais surtout de plus en plus fort. Et qu'il arrivait droit vers eux, menace

encore invisible. Bastien s'arrêta net et scruta les alentours. Réflexe de protection, il fit glisser sa fille derrière lui.

– Papa ?

La voiture rouge sale, pare-brise éclaté et déjà bien défoncée sur ses deux ailes, apparut en haut de la rue, en pleine accélération à en juger l'emballement du moteur. Les pneus décollèrent un peu puis elle se stabilisa à nouveau, reprit de la vitesse, beaucoup trop pour négocier le rond-point qu'elle traversa en son centre. Cette fois-ci, tapant le trottoir, elle s'envola littéralement pour atterrir dans un Abribus qui explosa de toutes parts, comme une pastèque punie au fusil à pompes. Le klaxon, probablement en court-circuit, continua de hurler puis finit par agoniser, passant de l'aigu au grave jusqu'au silence total. Un dernier morceau de vitre encore accroché à la structure métallique de l'Abribus finit par tomber au sol et, comme un tir de starter, le bruit du verre brisé relança Bastien en mode flic.

– Toi, tu bouges pas d'ici et t'appelles les pompiers, dit-il à Jade.

Aux fenêtres, les curieux observaient déjà et, dans la rue, les premiers téléphones filmaient la scène. Bastien, en s'y reprenant à trois fois, réussit à ouvrir la porte avant gauche et découvrit, derrière le volant, un jeune homme inanimé, effondré sur sa ceinture de sécurité, le visage tuméfié et le bas de sa chemise couvert de sang. Il le libéra, passa ses bras sous les siens et le sortit de la voiture pour l'allonger au sol. Les paupières du garçon s'ouvraient mais ses yeux n'arrivaient pas à trouver de point d'attache et roulaient de gauche à droite.

Bastien souleva un coin de la chemise et constata une estafilade latérale d'une bonne dizaine de centimètres assez profonde. Il avait déjà vu des blessures au couteau et celle-ci y ressemblait en tout point. Il ôta sa veste, la roula en boule, la posa sur la plaie et appuya avec son genou de manière à garder les mains libres. Dans l'éventualité d'autres plaies, il perdit moins de temps et tira d'un coup sec sur les deux pans de chemise dans une envolée de boutons, révélant le torse imberbe du jeune homme. Et face à ce qu'il vit,

deux sentiments opposés se percutèrent. L'absence d'autres plaies le rassura sur le pronostic vital de la victime. Mais la croix gammée tatouée sur toute la partie droite du torse lui sauta au visage, grossière comme une insulte, noire comme un mauvais cauchemar.

Les sirènes des pompiers approchant, il leva les jambes du blessé pour que l'afflux de sang diminue et continua d'endiguer l'hémorragie en maintenant sa pression sur la plaie.

– Tu vas t'en sortir. Je sais pas si c'est bien, mais tu vas t'en sortir.

Bastien leva les yeux et tomba sur ceux de Jade qui, rétive aux ordres, l'avait rejoint. La mère regarda son père, les avant-bras recouverts de sang, maintenant un gamin entre la vie et la mort.

Putain de première balade.

L'officier des pompiers qui avait relevé l'identité complète de Bastien sur sa carte de police le désigna d'un geste, assis sur la pelouse du rond-point. Un flic s'approcha alors de lui et le salua, presque amusé de la situation.

– Lieutenant Miller ? Ludovic Passaro, chef de la BAC¹ Calais. Vous êtes impatient de prendre votre service ?

– Je ne commence que demain.

– D'après ce que je vois, vous avez un jour d'avance. Vous savez qui vous avez sauvé ?

– Un connard avec une croix gammée.

– C'est plus compliqué que ça.

Bastien prit congé, Jade lui emboîta le pas, plus curieuse que choquée par ce qu'elle venait de voir.

– Si ça ne vous dérange pas, vous me raconterez tout ça demain au bureau. Je voudrais ramener ma fille à la maison.

– Bien sûr, ça peut attendre.

Passaro s'écarta et les deux hommes se serrèrent la main avant de se quitter.

1. BAC : Brigade anti-criminalité. Unité de police de commissariat spécialisée dans les interventions sensibles et dans le soutien opérationnel aux services d'enquête. Ses effectifs sont en tenue civile et voiture banalisée.

Commissariat de Calais.

Le commissaire Dorsay avait une enjambée plus courte que la sienne et Bastien adaptait son pas pour ne pas le dépasser dans le couloir principal du commissariat de Calais. Le patron plantait régulièrement son regard dans celui du nouvel arrivant, comme pour vérifier qu'on ne lui jouait pas un tour. Un officier de plus, ici, c'était inespéré. Limite louche.

– Pour être parfaitement honnête, je ne sais pas à quoi m'attendre avec vous, lieutenant Miller.

Il bifurqua d'un coup, forçant Bastien à revenir sur ses pas pour le suivre. Tout était exigu dans ce bâtiment de trois étages en briques rouges, les couloirs comme les bureaux, dont Miller apercevait l'intérieur à travers les portes entrouvertes.

– Personne ne choisit Calais, poursuivit-il. À tel point que nous avons été obligés de bloquer les demandes de mutation. Une fois dans ce commissariat, on ne peut plus le quitter. Vous le saviez ?

– Pas vraiment.

– Normal, c'est à peine légal. Si on ouvrait à la mutation, nous perdriions quarante pour cent de nos effectifs dans le premier mois. Donc, vous voir, ici, volontairement, je me pose des questions. J'espère juste que vous n'êtes pas une bonne nouvelle déguisée.

Le commissaire s'arrêta net face à une porte fermée et posa la main sur la poignée.

– Vos états de service à Bordeaux sont bons, votre ancien chef de groupe vous a noté au-dessus de la moyenne et vous n'avez aucune casserole au cul. Alors dites-moi, il est où le loup ?

– Rassurez-vous, il n'y en a pas. Raisons familiales, tout simplement.

Le commissaire détailla sa nouvelle recrue. Trente-cinq ans, disait son dossier. Il lui en aurait donné trente, à peine. Rasé de près dans son petit costume spécial premier jour, cheveux bruns en bataille ordonnée : Dorsay se demanda dans quel état il serait d'ici un mois ou deux.

– Prêt à rencontrer votre équipe ?

Là était tout le problème. Miller, depuis qu'il avait franchi les portes du commissariat, était agréable comme un chauffeur de taxi parisien et se contentait de phrases laconiques. Même lui le sentait. Même lui ne se serait pas apprécié. Mais il préférait passer pour taciturne ou mal élevé que pour ce qu'il était vraiment : un petit lieutenant déboussolé avec ses trois ans de boîte, et qui s'appêtait à rencontrer sa toute première équipe en tant que chef de groupe.

La porte s'ouvrit sur une pièce d'à peine quinze mètres carrés, pour trois bureaux. Avantage : un seul poster de cinéma suffisait à décorer l'endroit, et vu sa couleur délavée, il semblait être là depuis le début. Tim Robins était livide et Morgan Freeman presque blanc sur l'affiche des *Évadés*. Les deux occupants levèrent le nez et se dirigèrent vers Bastien pour se présenter.

– Gardien de la paix Loris, mes respects, lieutenant.

– Brigadier Corval, mes respects, lieutenant.

Bastien leur serra la main. Poignée franche pour Loris. Moite et molle pour Corval. Le commissaire eut la mine satisfaite de celui qui a rempli sa mission avec succès et les abandonna sous le prétexte d'une réunion avec le

préfet. Une fois seul, Bastien reprit tout à zéro et s'adressa à ce qu'on lui avait présenté comme une équipe « complète ».

– Si ça ne vous dérange pas, on recommence, avec les prénoms cette fois-ci. Moi, c'est Bastien. Pas lieutenant, pas monsieur, pas Miller. Juste Bastien.

Loris s'approcha de nouveau. Pull léger noir et jean moulant, la vingtaine à la peau ambrée, probablement un mélange d'origines, flingue sur les hanches dans un holster au cuir brillant.

– Erika Loris, je suis ravie de votre arrivée.

Puis ce fut au tour de Corval. Sweat distendu, pantalon large, l'accoutrement d'un grassouillet qui se cache. La quarantaine prononcée avec les cheveux noirs plaqués en arrière.

– Ruben Corval, bienvenue.

– Et les autres ? s'étonna Miller.

– Il manque Martin, en dépression, et Chabert, en arrêt maladie depuis neuf mois pour une blessure au genou.

– En service ?

– Non, au foot.

– Et votre ancien officier ? Je croyais qu'on ne pouvait pas quitter le commissariat de Calais, il s'est débrouillé comment ?

– Comme je vous l'ai dit, en se pétant le genou au foot il y a neuf mois. Personne n'y croit, mais il reçoit des prolongations d'arrêt maladie tous les trimestres.

Miller prit deux secondes pour se recentrer.

– Attendez... Vous faites comment ? Une BSU¹ à deux, ça ne tient pas.

– Trois, avec vous, tenta de le rassurer Erika. Mais on gère et on tient la baraque, la délinquance calaisienne est plutôt calme. Il n'y a que les patrouilles qui nous ramènent du boulot, parce que la BAC est monopolisée par la Jungle. Vous en avez entendu parler ?

– Ce serait difficile de passer à côté.

– Dix mille migrants qui foutent le bordel tous les soirs pour rejoindre l'Angleterre par tous les moyens, ça occupe, ajouta Corval.

Bastien déposa sa veste sur la chaise du bureau libre. Il ne comprendrait ni ses équipiers, ni son job réel en une seule journée et s'en remit à ce qu'il savait faire de mieux.

– J'imagine qu'on apprendra à se connaître au fur et à mesure, et le plus simple, c'est en bossant. Alors si vous voulez bien me briefer sur notre portefeuille de procédures en préliminaire et celles qu'on a en flag aujourd'hui...

– Aujourd'hui ? Absolument rien, annonça Corval, satisfait.

Bastien se remémora le bruit de l'Abribus volatilisé par une bagnole rouge.

– Même pas une belle plaie au ventre sur un pronazi ?

Corval attrapa un dossier fin comme un prospectus et le poussa du bout des doigts.

– Vous parlez du petit Kevin ? Avec un peu de chance le magistrat va requalifier ça en tentative d'homicide. Et les crimes, ça part à la PJ. Suffit d'attendre.

– Et avancer un peu l'enquête, ça ne vous dit pas ?

– Bosser comme des ânes pour se la faire chourer et laisser les lauriers à la PJ ? Pas vraiment, non.

Intérieurement, Bastien se mit toute une série de coups de pied au cul. Mais de l'extérieur, il n'y avait qu'un officier un peu vert, qui se demandait comment réagir, paralysé entre plusieurs choix. C'est Erika qui le tira de là. Pourtant, le mal était fait, et Corval avait senti la faille d'autorité dans laquelle il installerait sa fainéantise.

– Il s'appelle Perche. Kevin Perche. C'est l'un des fondateurs des Calaisiens en colère, dit-elle.

– En colère contre quoi ?

– Les migrants, principalement.

– Et on lui connaît des ennemis ?

– En fait, je me demande surtout si on lui connaît des amis. Il a passé une année compliquée.

– C'est-à-dire ?

– Le mieux c'est que je vous présente celui qui en sait le plus. C'est un journaliste, ça vous va ?

Erika enfila sa veste d'un seul geste, empocha les clés de voiture et, procédure sous le bras, ouvrit la porte à Miller, laissant Corval surfer sur un site de voyages, lui qui n'avait jamais quitté le Pas-de-Calais. Dans le couloir, Bastien restait perplexe devant sa calamiteuse première prestation de chef.

– Vos pare-balles, arme, menottes et brassard sont arrivés hier, l'informa Erika. Faudrait aller les chercher à l'armurerie quand on aura un moment...

Elle laissa sa phrase en suspens.

– Ou y envoyer quelqu'un qui n'aurait rien d'autre à faire, par exemple.

Miller hésita une fraction de seconde avant de saisir l'importance de rattraper le coup afin que son subalterne ne prenne pas le rôle du mâle alpha. Il fit demi-tour et ouvrit son bureau à la volée.

– Corval. Pendant qu'on est dehors, vous seriez aimable d'aller me chercher mon matériel à l'armurerie. Vous mettrez tout ça au coffre du service.

– Je devais partir plus tôt aujourd'hui, maugréa le gros feignant.

– Alors ne perdez pas de temps.

Miller, un grand sourire aux lèvres et persuadé d'avoir marqué son territoire, descendit les marches deux à deux vers le parking où l'attendait Erika, cigarette roulée aux lèvres, papotant avec un groupe de trois flics parmi lesquels il reconnut, même de dos, l'imposante corpulence du chef de la BAC.

– Respects, lieutenant.

– Bonjour, Passaro.

– La petite nous dit que vous gardez l'affaire Kevin Perche ?

– Tant qu'elle n'est pas requalifiée en tentative d'homicide, je ne vois pas de raisons de s'en faire un oreiller.

– Une BSU qui bosse, ça va nous changer, se moqua l'un des deux flics qui constituaient le reste du groupe de Passaro. Chaque fois qu'on a proposé une affaire à votre prédécesseur, on l'a vu s'enfuir en trotinant comme une petite fille qui a envie de faire pipi.

Le chef de la BAC regarda avec dépit son équipier, crâne rasé de près, et fit les présentations.

– Désolé, lieutenant. Je vous présente Cortex, le malin de l'équipe qui sait jamais quand fermer sa gueule. Et derrière, assis sur le capot de notre nouvelle voiture mais qui va vite rectifier sa position, c'est Sprinter.

L'intéressé, épais comme une corde, se leva et salua Bastien d'une poignée de main douloureuse.

– Je vous rassure, ils ont des vrais prénoms, mais je les ai oubliés depuis longtemps, conclut Passaro.

– Et vous ? demanda Miller, curieux.

– Lui, c'est l'Anesthésiste, s'amusa Erika. Dans son équipe de rugby, ils disent qu'il est gaillard à l'impact. C'est une brute, quoi.

Passaro éclata de rire sans pour autant contredire le compliment. Erika se dirigea vers leur voiture banalisée, chassa d'un geste assuré un goéland qui trônait sur le toit et Bastien monta à bord sous les cris de reproche de l'oiseau.

1. BSU : Brigade de sûreté urbaine. Unité d'enquête de commissariat en charge des affaires de petite et moyenne délinquance. Le travail, en civil, se partage entre le bureau et le terrain.

Bastien suivit Erika comme un guide au musée dans les locaux du journal local *Littoral Nord*. Arrivée au desk de l'accueil, elle sortit sa carte de police.

– Thomas Lizion, s'il vous plaît.

La standardiste composa un numéro et quelques minutes plus tard le journaliste les dirigea vers son bureau. À nouveau, Erika prit les rênes de la conversation.

– Tom, je te présente mon nouveau lieutenant, Bastien Miller.

– C'est vous qui avez sauvé Kevin ? Juste quand son karma s'était enfin décidé à se venger, s'amusa le journaliste en s'asseyant.

– J'ai l'impression qu'on m'en voudrait presque, ironisa Bastien.

– Et c'est justement pour ça qu'on est là, Tom, expliqua Erika. Tu ferais un point pour le lieutenant ?

– J'y gagne quoi ?

– Toujours la même rengaine. T'es prévisible comme un lever de soleil. Avoir des bonnes relations avec les flics, c'est dans ton intérêt, non ?

Lizion capitula d'un demi-sourire et réveilla son ordinateur d'un coup de souris.

– Je vous imprime les articles parus, ça vous évitera de prendre des notes. En résumé, Kevin Perche faisait partie des Calaisiens en colère avant de se faire virer. Mais si on commence par Kevin je vais vous perdre. Vous avez un peu de temps devant vous ?

– C’est notre seule affaire en flag, répondit Bastien.

Le journaliste lança deux cafés serrés qu’il déposa devant lui et ce nouveau lieutenant qui, bon point pour lui, venait prendre le pouls de la ville avant de penser pouvoir y faire régner un semblant d’ordre.

– Le flux des migrants ne s’est pas arrêté avec la fermeture du camp de Sangatte en 2003. Il s’est évidemment poursuivi, sans plus nulle part où les accueillir, et avec toujours la même volonté de passer en Angleterre. Et donc, de rester pas loin des ports pour traverser la Manche. Résultat, ils se sont mis à squatter chaque maison vide, chaque immeuble abandonné, les jardins, les parcs, les ponts et c’est vite devenu invivable. Alors il a fallu trouver un endroit pour les parquer. Le long de la côte, à l’écart du centre-ville, entre une forêt et les dunes, il y avait un ancien cimetière qui jouxtait une décharge. L’État a fait place nette à coups de bulldozer et on a invité les migrants à s’y installer il y a un an de ça. Au début, ils sont arrivés discrètement, une petite centaine de curieux tout au plus, puis l’info a traversé la planète et ils sont venus par milliers. La Jungle était née.

– C’est légèrement inapproprié. Qui a trouvé le nom ?

– N’y voyez pas de racisme, ce sont les migrants iraniens eux-mêmes. Quand ils sont arrivés sur place, ils ont vu un morceau de forêt, alors ils ont appelé l’endroit « la Forêt ». En langue perse, *jangal*. Ici, on a entendu « jungle », prononcé à l’anglaise. Un simple quiproquo. Ensuite, ils y ont été consciencieusement oubliés. Mais pas par tout le monde. Les médias se sont emparés du sujet et bientôt, Calais n’était plus une des villes trésors de la côte d’Opale, mais celle des migrants et du problème de leur accueil. Le tourisme s’est cassé la gueule en un temps record, même les Anglais hésitent à venir depuis que leurs tabloïds parlent de guerre civile. L’immobilier a perdu près de quarante pour cent et les magasins se sont mis à fermer. Notre plus grosse économie et notre vivier d’emplois ici, c’est notre port. Dix millions de passagers par an traversent la Manche via Calais et c’est aussi le premier port d’Europe pour le trafic roulier.

– Ce sont des bateaux cargos qui chargent les camions vers l'Angleterre, précisa Erika à l'attention de Bastien qui n'avait rien d'un marin.

– Mais les chauffeurs routiers sont morts de trouille et les sociétés de transport cherchent d'autres ports pour éviter Calais.

– Juste à cause des migrants ? s'étonna Bastien.

Lizion lui adressa un regard de biais, comme s'il avait mal évalué l'ampleur de ses lacunes. Sa voix se fit presque condescendante.

– Vous savez comment ils essaient de monter dans les camions tout de même ? Les assauts sur les poids lourds. Les agressions de chauffeurs. Les accidents provoqués comme des attaques de diligence. Les barrages et les incendies sur l'autoroute. Ça vous parle ?

– Ça me parle comme la télé m'en parle, mais je n'en sais pas vraiment plus, avoua Bastien.

– Alors je laisse cette partie pour plus tard, Erika s'en chargera. Et j'en reviens aux Calaisiens en colère. Leur premier but était de filmer et de poster le quotidien de Calais sur les réseaux sociaux. La vie difficile des habitants face à cette population sans attache et sans argent et les tentatives, parfois ultraviolentes, de passage vers l'Angleterre. Puis, des extrémistes s'y sont greffés. Des « casseurs de migrants » qui ont organisé des ratonnades et des « chasses au Noir ». Des safaris, disaient certains. C'est dans cette haine que Kevin Perche s'est développé, comme une larve de moustique dans un marais. Mais rapidement, et vu les mauvais retours sur les réseaux sociaux, le groupe des Calaisiens en colère s'est calmé et les électrons libres ont été écartés. Aujourd'hui, le site tente comme il peut de ne diffuser que des vidéos de témoignages sans commentaires. Je ne dis pas que ça ne vire pas xénophobe de temps en temps, mais ils se contrôlent. En plus, avec moi, ils savent ce qu'ils risquent.

– Un mauvais article ? ironisa Bastien.

Piqué au vif, le journaliste pivota sur sa chaise et laissa filer son doigt sur les anciennes éditions du quotidien à la recherche de celui qui clouerait le bec du jeune poulet. Il ôta de la pile un journal vieux de six mois et le déposa fièrement sur la table. Le titre « Les visages de la haine » surmontait une série de photos d'internautes et, en légende, leurs commentaires racistes et leurs appels à la violence contre les migrants, au mot près, tels qu'on les retrouvait sur leurs comptes personnels et publics. Au premier rang, Kevin Perche, avec ses petits yeux porcins et rapprochés et ses mots, choisis pour faire mal : « Pour ceux qui sont pas morts noyés, et ceux qui se sont pas fait rouler dessus par les camions, faudrait prévoir des camps de concentration #labonneépoque. » À la lumière de ses propos franchement décomplexés, la croix gammée qu'il arborait faisait figure de timide revendication.

– C'est après ces commentaires qu'il est devenu indésirable chez les Calaisiens en colère. Sans pour autant rester orphelin bien longtemps. J'ai entendu dire qu'il avait été adopté par Génération identitaire, un groupe d'extrême droite. Ils ont une branche à Lille.

– Et vous avez balancé ça en première page ? s'étonna Bastien, incrédule.

– Ça s'appelle un « mur de la honte ». Le quotidien allemand *Bild* avait fait pareil. Ça vous heurte, lieutenant ?

– Pas vraiment. Mais si tout le monde est au courant, c'est ma liste de suspects qui vient de s'agrandir. Anarchiste, extrême gauche, justicier, migrant en légitime défense, pour ce qu'on en sait... ça pourrait être n'importe qui.

– Je vous l'ai dit, Bastien. Kevin Perche, à Calais, il est en sursis depuis longtemps, conclut Erika. Au moins, maintenant, vous savez qui vous avez sauvé.

Bastien et Erika quittèrent les locaux de *Littoral Nord*, une pile de documents imprimés en main.

– Lizion est un bon journaliste, mais surtout, il est natif d’ici. Il est au courant de beaucoup de choses et il connaît tout autant de monde. Je me suis dit que vous deviez le rencontrer.

Bastien recolla quelques éléments épars en une question personnelle.

– Vous lui parlez sans filtre, vous le tutoyez et vous lui rentrez dedans sans hésitation. En plus, il sait que vous ne prenez pas de café, puisqu’il n’en a servi que deux. J’en déduis...

– Ouais, le coup a Erika qui n’avait aucune envie d’entendre la fin de cette phrase. Pas la meilleure idée de ma vie. C’est du passé.

*
* *

Commissariat de Calais.

18 h 30.

Bastien composa le code du coffre de service qu’il découvrit vide à l’exception d’une pile de scellés d’argent et de quelques grammes de shit qui embaumaient l’espace clos. Pas d’arme, pas de gilet pare-balles, aucun de ses effets personnels.

Le visage sombre, il traversa le couloir, jeta sa veste sur son écran d’ordinateur et, au moment où il allait fulminer, découvrit un petit mot signé sur son bureau : « Un flic, c’est mieux avec son flingue. »

Moins d’une minute plus tard, Bastien toqua à la porte de la BAC et fut accueilli par le grand sourire de Passaro. Cortex finissait de taper son rapport d’activité quotidienne pendant que Sprinter enfournait des bouteilles d’eau dans un congélateur sur la porte duquel un autocollant « Bébé à bord » résumait à lui seul l’humour policier. Passaro ouvrit le casier latéral de son bureau et en sortit tout ce qui aurait dû se trouver au coffre. Arme, menottes, brassard et pare-balles.

– C’est à Corval que je l’avais demandé, maugréa Bastien.

– Et il a quitté le service une minute après vous, en se vantant de ne pas le faire. Faudra tout de même signer le registre de sortie à l’armurerie demain, histoire de régulariser.

– Y a des chiens qui comprennent les ordres, et d’autres qui ne comprennent que la savate, ajouta Cortex sans lever le nez de son rapport. Faut agir en conséquence.

Conscient de la situation, Bastien se dit qu’il lui faudrait rapidement apprendre à serrer le collier de la laisse. Tout en récupérant son matériel, il en profita pour éclaircir un point.

– J’ai l’impression que le camp de réfugiés est au centre de beaucoup de tensions. Cette Jungle, vous y allez souvent ?

– Aux abords, tous les jours. À l’entrée, quand il le faut. Mais dedans, rarement. C’est à la fois une zone de non-droit et un bidonville.

– Et votre job consiste en quoi ?

Passaro perdit un instant sa bonhomie. Cortex et Sprinter se gardèrent de répondre ou de blaguer.

– J’aurais presque honte de le décrire. Faut le vivre. Mais personne ne veut le vivre. Nous, on y arrive à peine.

Levallois-Perret.

Direction générale des services intérieurs (DGSI) ¹.

Le même jour.

Le téléphone portable qui se mit à sonner avait vingt-quatre heures d'avance. Les prises de contact étaient le mercredi et il n'y avait aucune raison pour que cela change. Le commandant Paris prit le temps de fermer la porte de son bureau, de préparer un stylo, d'ouvrir son calepin noir écorné, puis décrocha enfin.

– Ce n'est pas le bon jour, dit-il calmement.

– Je sais, putain ! répondit une voix jeune, stress au niveau maximum.

– Un problème ?

– Évidemment un problème ! Je risque de me faire griller à chacun de mes appels, je vous téléphone pas pour connaître mon horoscope !

Bruit de briquet maltraité et grande inspiration. La voix avait fait une pause le temps de s'allumer une cigarette, puis elle poursuivit.

– Ça a dérapé hier soir. Une bagarre qui a mal tourné. Sal a reconnu un des fachos de Génération identitaire. Un type avec un tatouage de croix gammée. Ça l'a rendu dingue et il a vu rouge.

Comme il ne prêtait aucun intérêt à ces informations, le commandant reboucha son stylo et referma son calepin, légèrement irrité que le protocole

ait été rompu pour une vulgaire échauffourée. Malgré cela, il resta le plus courtois possible.

– Et très sérieusement, qu'est-ce que j'en ai à foutre ? Vous vous éloignez de votre mission.

– Justement, c'est à ce sujet. Si vous me donnez pas vite fait un coup de main, je vais avoir du mal à la poursuivre.

– Expliquez-vous.

– Au début, Sal voulait juste lui mettre une raclée et qu'on la filme pour l'humilier. Sauf que le facho c'était une planche de bois, il sentait pas les coups. Plus on le frappait et plus il devenait dingue. J'ai essayé de les séparer et je me suis fait exploser le nez. Je suis même pas sûr que ça ne vienne pas de Sal, il cognait presque les yeux fermés.

Paris sourit à l'image de son protégé le visage en sang.

– Ensuite, ça a dégénéré. L'autre a pris le dessus et Sal a sorti un couteau. Je sais pas s'il l'a planté volontairement mais on a tous vu la lame devenir rouge et le type se plier en deux, alors on s'est barrés.

Paris rouvrit son calepin, se sentant déjà un peu plus concerné.

– Vous voulez dire qu'il est mort ? demanda-t-il comme un banal complément d'information.

– Non, on en parle ce matin dans le journal. Il va s'en sortir. Mais je crois que dans tout ce bordel, il y a mon sang sur sa chemise, et vous savez que je suis connu des services de police. Je vous signale que c'est comme ça que vous m'avez recruté. Donc on va me remonter dans moins de soixante-douze heures. C'est pour cette raison que je vous appelle ! Si vous voulez que je continue à vous donner des infos sur l'intérieur de la Jungle, il faut me sortir de cette enquête.

Le silence qui suivit fit monter la tension d'un cran.

– Vous allez me lâcher, c'est ça ? s'inquiéta la voix.

– Ne soyez pas paranoïaque, je réfléchis.

Le commandant leva les yeux et son regard croisa celui de son supérieur, assis en face de lui et attentif depuis le début de la conversation. Ce dernier hocha la tête, comme s'il donnait une autorisation.

– Bien. Nous venons vous voir. Nouveau contact, demain 10 heures. Je vous donnerai notre lieu de rendez-vous. Répétez.

– C'est bon, j'ai compris, demain 10 heures.

Le commandant Paris se leva de sa chaise et se posta devant un mur recouvert de photos. Épais comme un père Noël, il passa la main dans sa barbe taillée, grisonnante de soixante années, dont quarante passées aux renseignements. Son supérieur, silencieux jusque-là, prit la parole.

– Refaites-moi un point sur votre infiltré, Paris.

– Bien sûr, monsieur le commissaire. Alexandre Merle, vingt-sept ans, recruté par la DGSI il y a moins d'un an.

– On le tient comment ?

– C'est un membre des No Border, un groupe d'extrême gauche anti-frontières qui squatte la jungle de Calais et qui facilite le passage de migrants vers l'Angleterre. C'est eux qui ont provoqué le blocage du tunnel sous la Manche. C'est aussi eux qui sont allés à l'abordage d'un ferry en janvier de cette année. Merle a été identifié sur ces deux opérations et pour s'éviter six mois de prison ferme, il a accepté notre marché. C'est un fils de bonne famille, un père chirurgien et une mère directrice d'agence bancaire. Six mois de placard, il n'aurait jamais supporté.

– Il nous met bien dans la merde en tout cas. L'enquête sur cette agression au couteau va certainement être filée à la PJ. D'ailleurs, y a une PJ à Calais ?

– Non, elle est dans la ville de Coquelles, à quelques kilomètres.

Le commissaire rejoignit son commandant face au mur qui résumait toute leur opération. Au centre, la photo d'un gamin rouquin en pull de laine et pantalon africain portait la légende « MERLE », celui dont la voix angoissée venait d'appeler au secours. Au-dessus, une autre photo avait

pour mention « SALVADOR, dit Sal, leader du groupe NO BORDER Calais » et représentait un trentenaire, type méditerranéen aux cheveux longs et bruns. Le commissaire recula de deux pas pour avoir une vue plus large, à la manière d'un zoom arrière. Ce faisant, Merle se retrouva au centre d'une galaxie d'autres photos qui occupaient la totalité du mur et révélaient une enquête complexe sur laquelle le groupe du commandant Paris travaillait depuis un an. Une mosquée. Une vue d'hélicoptère de la jungle de Calais. Des armes lors d'une saisie dans un camion. Une voiture explosée à côté d'un immeuble aux vitres soufflées. Une liste de noms. Une carte du continent africain punaisé de toute part. Et six clichés de visages d'hommes dont la faible résolution laissait entendre qu'ils avaient été pris au téléobjectif.

– Et parmi ces six photos, il y a votre cible ? se fit confirmer le commissaire.

– « Ombre » ? Oui. D'après notre équipe en Tunisie, il devient suspicieux. Il ne se déplace quasiment pas et ne parle plus au téléphone. Comme si tout était prêt et qu'il n'y avait plus qu'à agir.

– Ombre. Joli surnom pour un recruteur de Daesh.

Paris jeta un regard aux six portraits affichés sur le mur.

– Qu'il ne portera plus très longtemps quand on aura mis la main dessus. Sur notre dernière écoute avant qu'il passe sous les radars, on l'entend dire qu'il a renvoyé deux de ses plus proches lieutenants.

– Renvoyé ?

– Je doute qu'on entende parler à nouveau d'eux, si c'est ce que vous voulez savoir. Et ça, c'est plutôt bon pour nous. C'est peut-être notre seule fenêtre pour enfin l'identifier. Avec un peu de chance, il viendra lui-même recruter ses hommes et vu nos informations, il y a de fortes probabilités qu'il vienne le faire dans la jungle de Calais. Malheureusement, personne ne peut y mettre un pied sans se faire détroncher, d'où l'intérêt d'avoir un contact à l'intérieur : Merle et ses No Border.

– Bien, j’appelle la PJ de Coquelles et je leur dis que vous leur rendez une visite. Puisque Merle est votre source, évidemment, c’est vous qui vous y pointez.

Paris baissa les yeux sur son ventre rebondi sans parvenir à voir le bout de ses souliers.

– Ça fait dix ans que je ne fais plus de terrain, monsieur.

Le commissaire soupira.

– Vous traquez Ombre depuis que je suis arrivé dans ce service et je ne saurais trop vous féliciter d’en être si proche aujourd’hui, commença-t-il sur le ton du compliment. Alors vous filez à Calais, vous prenez une chambre d’hôtel comme un gentil touriste, vous convoquez Merle, vous lui montrez les six photos en votre possession, vous le lancez à la chasse et vous patientez. Glander dans une chambre d’hôtel, c’est encore dans vos cordes, non ? Sortez le gamin de cette merde de rixe au couteau et remettez-le au boulot.

1. DGSI : Service issu de la fusion des RG (Renseignements généraux) et de la DST (Direction de la surveillance du territoire). En charge du contre-espionnage, de la lutte contre le terrorisme et les extrémismes.

Le regard de Manon se posait sur chaque partie du bureau de son père, détaillant la pièce comme si elle la découvrait à nouveau. Ce n'est qu'ici, dans la maison de son enfance, qu'elle retrouvait un semblant d'apaisement. Derrière elle, le parquet grinça doucement. Manon se retourna, sourit à sa mère et poursuivit sa visite, comme elle l'avait fait tant de fois, gamine.

– Je crois que Jade ne va pas tarder à s'endormir.

– Tu nous as fait un dîner de fête, maman. N'importe qui s'écroulerait après ça.

Manon s'attarda sur un cadre photo qu'elle effleura du bout des doigts.

– C'était sa préférée, souffla sa mère.

– J'en doute. Papa détestait qu'on le prenne en photo.

Le poids du récent décès de son père la retenait de vivre, comme une ancre retient un navire. Mais ici, elle pouvait faire semblant que rien n'avait changé.

– Elle est là depuis si longtemps que tu as dû en oublier l'origine. C'est toi qui l'as prise avec le premier appareil qu'il t'a offert. Ce n'est pas la photo qu'il aimait, mais le regard que tu avais porté sur lui ce jour-là.

Manon sourit tristement, plantée là devant un souvenir en noir et blanc.

– Il y a quelque chose que j'ai mis de côté pour toi, au grenier. Si tu veux, je te montre ?

À l'étage, mère et fille empruntèrent un escalier si étroit qu'elles furent forcées de se suivre. Aux dernières marches, Manon poussa sur la trappe de

plafond qu'elle accrocha au clou d'attache et se retrouva en un pas sous les combles de la maison familiale. Elle appuya sur l'interrupteur fixé à l'une des poutres de soutien et, lumière venue, le grenier révéla tout son espace. Vieux vêtements, livres oubliés, sa bicyclette à laquelle une roue manquait et au fond, toutes les affaires de son père dont personne n'avait imaginé se débarrasser, même si elles encombraient la majeure partie de l'endroit. À quoi sert sinon d'avoir une grande maison, s'était justifiée sa mère lorsqu'un lointain cousin lui en avait fait la remarque.

– C'est dans le carton à chapeau. Au fond.

Manon souffla sur la boîte poussiéreuse et ôta le couvercle. Elle aperçut dedans, pêle-mêle, le pont Charles et ses musiciens, le musée Alfons-Mucha dont les peintures pouvaient l'hypnotiser des heures entières, les cafés Art nouveau, la maison biscornue de Kafka, l'horloge astronomique, le cimetière juif et ses tombes de guingois et, gothique autant que majestueuse, la cathédrale Saint-Venceslas de Prague. Un voyage entre fille et père dont ce dernier avait gardé tous les souvenirs comme pour emprisonner ce moment et cette enfance. Dans une petite boîte à chapeau.

Caché sous des planches de négatifs, diverses cartes postales et quelques rouleaux de pellicules vierges, elle retrouva le vieil appareil photo de son adolescence. Elle le prit dans ses mains. Son poids, sa forme et le monde comme elle le percevait à travers l'objectif, tout lui revint en mémoire.

– Tu devrais le prendre avec toi.

– Il s'ennuierait.

– Pas plus qu'au grenier. Ton père te voyait capturer la planète avec cet appareil.

Perdue dans le temps, Manon ne réagit pas à ces mots.

– Je te laisse un peu seule, souffla sa mère avant d'emprunter de nouveau l'escalier étroit.

Elle retrouva le salon où Bastien n'avait pas bougé du canapé, caressant les cheveux de Jade, assoupie sur ses genoux. Il n'avait pas dit grand-chose pendant le dîner et elle pensa qu'elle en était la cause.

– Bordeaux ne te manque pas trop ? demanda-t-elle en s'asseyant à son côté, doucement pour ne pas réveiller sa petite-fille.

– Je ne sais pas encore. C'est surtout Manon qui me manque. À Jade aussi, et en pleine adolescence, c'est compliqué.

– Manon et son père étaient très fusionnels. Elle était tout pour lui. Et ça ne fait que trois mois. Il lui faudra plus de temps pour remonter la pente.

– Je sais. Je ne lui en veux pas.

Jade se tortilla un peu, à la recherche d'une position plus confortable, sans pour autant se réveiller complètement.

– Tu sais que je n'ai besoin de personne et que je n'ai jamais demandé à Manon de revenir à Calais, ajouta la vieille dame. Je ne crois pas aux deuils partagés. C'est un coup à ne jamais sortir la tête de l'eau, ou alors à s'entraîner à tour de rôle vers le fond.

– Même si vous lui aviez demandé de revenir, je ne vous en aurais pas voulu, vous savez. Si elle se sent mieux ici, à votre côté, alors c'est là que nous devons être. Ce qui compte, c'est qu'elle sorte de cette dépression qui nous retient tous en otage.

La mère de Manon posa sa main sur celle du jeune flic, consciente de la chance qu'avait sa fille d'avoir croisé un jour son chemin.

– Tu es une bonne personne, Bastien.

– Ouais, je sais. Ça me joue des tours. Il va falloir que je bosse là-dessus. Faudrait que je m'endurcisse.

– Le commissariat ?

– J'ai pris un mauvais départ.

*

* *

Il était minuit passé et Jade n'avait rien vu du trajet entre la maison de sa grand-mère et sa chambre. Dès qu'elle arriva, Manon remisa la boîte à chapeau au fond d'une armoire, comme pour l'oublier, et s'enferma dans la salle de bains.

Quelques minutes plus tard, elle sortit de la douche vêtue d'un seul tee-shirt, un peu court et collant à sa peau humide, puis elle s'allongea dans le grand lit neuf, une jambe sous les draps, l'autre dessus. La main de Bastien caressa le début de sa cuisse et remonta doucement jusqu'au creux de l'aîne. Manon lui sourit tendrement, l'embrassa sur le front et se retourna en lui souhaitant une bonne nuit. Blessé, mais habitué, il garda les yeux ouverts quelques minutes avant de quitter le lit.

L'ordinateur du salon s'alluma et éclaira la pièce d'une lueur bleutée. Bastien pianota les mots « Calaisiens en colère vidéos » sur le moteur de recherche et n'eut qu'à choisir parmi les pages et les pages de résultats.

Un chauffeur routier, le visage en sang, le regard perdu, sur une autoroute, en pleine nuit. La vidéo tremble, des flics, des pompiers, le camion couché dans un fossé sous les lumières des gyrophares. La voix off parle d'attaque organisée. L'expression « comme des sauvages » revient à plusieurs reprises.

Une rixe de migrants entre eux, aux limites de la Jungle. Une masse impressionnante de silhouettes, bâtons, machettes et cailloux en main. Plusieurs centaines d'hommes de chaque côté de la dune qui les sépare, puis, comme deux voitures lancées l'une contre l'autre à tombeau ouvert, ces deux armées qui se percutent de plein fouet sous des cris guerriers.

Des CRS tirant de la lacrymo au hasard. Les grenades partent haut dans le ciel puis atterrissent dans les champs qui bordent les autoroutes, faisant reculer une horde de migrants pour qu'ils n'approchent pas les poids lourds.

Des flics faisant sortir des gamins effrayés de sous les bâches d'un camion, lampes torches aveuglantes en plein visage. « Pas d'Angleterre pour eux ce soir ! Retour dans la Jungle », dit la voix off, presque satisfaite.

Une femme en larmes, devant sa maison. Le grillage de son jardin défoncé, la baie vitrée de son pavillon explosée. Sa voix tressaille. « Ils étaient poursuivis par la police, ils sont arrivés chez moi, au moins une cinquantaine, ils ont traversé ma maison comme un ouragan. Tout est cassé. J'en peux plus, vous comprenez ? J'en peux plus de ces gens ! »

Bastien lança encore quelques vidéos sans en apprendre bien plus. Il lui manquait l'essentiel. Il fouilla la poche intérieure de sa veste laissée sur le dossier de la chaise et récupéra la liste des numéros de téléphone nécessaires à chaque officier qu'on lui avait remise au commissariat. Estimant que Passaro devait dormir à cette heure tardive, il préféra envoyer un sms.

« Je voudrais voir la Jungle. »

Contre toute attente et moins de dix secondes plus tard, la réponse s'afficha sur son écran.

« Je ne suis pas vraiment surpris. À demain lieutenant. »

Au matin, Bastien longea les gardes à vue pour y voir le menu de la journée. Dans la première cellule, un type en jogging déchiré et au bras bandé, et en cellule de dégrisement, un homme allongé, casque de moto sur la tête et ceinture de contention emprisonnant ses bras autour de son ventre, comme le fou le plus dangereux d'un asile.

– Il a un peu vrillé, précisa Erika. Complètement torché, il se tapait le crâne contre les murs. Il a fallu le protéger de lui-même.

– Et Kevin Perche ? Que dit l'hôpital ? On peut l'entendre ?

– Oui, on pourrait. Mais la PJ de Coquelles a récupéré le dossier dans la soirée, sur instructions du parquet. Fallait s'y attendre, on ne traite pas les tentatives d'homicide en commissariat.

En quelques grandes foulées, Bastien passa en revue les autres geôles et revint à son point de départ, face à Erika.

– Je ne comprends pas, s'étonna-t-il. Il n'y en avait pas hier et il n'y en a pas aujourd'hui.

– Tu parles de quoi ?

– Des migrants. Tout le monde me les décrit comme une nuée de sauterelles sur la ville. Je m'attendais à voir les cages pleines.

– On ne touche pas aux migrants, corrigea Erika.

– Et quand ils se font attraper en flag ?

– S'il y avait un cas de viol ou d'homicide, je dis pas, mais pour toutes les autres infractions, on les redépose juste devant leur camp et on passe à

autre chose.

– Sans procédure ?

– Le procureur et le commissaire ont réussi à créer une sorte de situation de blocage qui arrange tout le monde.

– J’adore les tours de magie. Expliquez-moi ça.

Erika récupéra les dossiers des deux gardés à vue de la journée et répondit à la question sur le chemin vers leur bureau, un étage plus haut.

– Bon, je crois qu’on est d’accord pour dire que tous ces types dans la Jungle fuient la guerre ou la famine. On n’est pas sur une simple migration économique mais sur un exil forcé. Ce serait un peu inhumain de leur coller une procédure d’infraction à la législation sur les étrangers et de les renvoyer chez eux. On passerait pour quoi ? Mais d’un autre côté, c’est plutôt évident que personne ne veut se soucier de leur accueil puisqu’on les laisse dans une décharge aux limites de la ville. Alors on leur a créé le statut de « réfugiés potentiels ».

– C’est la première fois que j’entends ça, concéda Bastien en enfournant un euro dans la machine à café du palier.

– Cherchez pas, ça n’existe nulle part ailleurs et dans aucun texte de loi. C’est du fait maison Calais, spécialité locale. En gros, avec ce statut bâtard, on ne peut pas les interpeller. Logique, si on refuse de les intégrer à la France ce n’est pas pour les faire rentrer dans le système judiciaire. Mais on ne leur donne pas non plus la qualité complète de réfugiés, sinon, il faudrait s’en occuper. Donc avec cette appellation de réfugiés potentiels, ni on ne les arrête, ni on ne les aide. On les laisse juste moisir tranquilles en espérant qu’ils partiront d’eux-mêmes.

– Je vois qu’on a beaucoup réfléchi à trouver comment ne rien faire.

– Pour ma santé mentale, j’ai arrêté d’y penser.

D’un coup de fesse, Erika ouvrit la porte du bureau et salua Ruben Corval, dont le visage était tout aussi fripé que les fringues.

– Mauvaise nuit ? se moqua-t-elle.

– J’en connais pas de bonnes, répondit l’insomniaque chronique.

D’un hochement de tête, Corval salua son nouvel officier qui lui répondit de la même manière, tout en appuyant volontairement son regard une seconde de plus, histoire de lui confirmer que l’affront de la veille n’était toujours pas passé.

– Deux procédures aujourd’hui, enchaîna Bastien. Que vous gérerez seuls. Une ivresse publique et manifeste qui a fini en dégradation de biens privés. Et un cambrioleur qui s’est ouvert le bras sur la fenêtre qu’il a brisée. C’est lui-même qui a appelé les pompiers. Nouvelle ville, mêmes crétins.

Et profitant de la transition toute trouvée, Bastien Miller se retourna vers son brigadier.

– Corval, je serai absent une bonne partie de la matinée, à mon retour je voudrais que les auditions soient faites, les victimes entendues et le préjudice établi. Je m’occuperai de l’avis au parquet, ça me donnera l’occasion de me présenter aux magistrats. Reçu ?

Corval se contenta d’un grognement que Bastien ne laissa pas passer.

– À moins que vous ne vous en sentiez pas capable et que vous préféreriez être sous le commandement d’Erika ?

La pique réveilla Corval d’un coup et une petite lumière haineuse éclaira son visage.

– Je suis brigadier, elle est gardien de la paix, je n’ai pas d’ordres à recevoir d’elle.

– Relisez les textes. Si je colle Erika en directrice d’enquête, la fonction primant sur le grade, vous devrez répondre à ses instructions. Personnellement ça me conviendrait très bien.

Erika cacha son sourire derrière son mug de thé siglé FBI. Corval accusa le coup et capitula.

– Ce ne sera pas nécessaire, lieutenant, dit-il froidement.

– C’est très sincèrement tout ce que je vous souhaite.

Et au sommet de cette chaleureuse ambiance, Passaro, massif comme un tronc de chêne, fit irruption dans leur bureau qui ne parut jamais plus petit qu'à ce moment.

- La Jungle au matin, c'est plus calme, lieutenant.
- Je vous suis.

*
* *

Le commissariat était si exigu que chaque centimètre carré en était optimisé. Ainsi, la minuscule courette intérieure faisait office de parking, et il fallait un niveau expert à Tétris pour s'y garer. Bastien se dirigea vers la voiture flambant neuve de la BAC avant d'être rappelé par Passaro.

– La bagnole officielle, on va éviter. Si on ne veut pas se faire repérer en trois secondes, ce sera mieux avec la mienne.

Cortex et Sprinter arrivèrent à ce moment, seau d'eau, savon liquide et éponges en main.

- Et puis j'en profite pour laisser les enfants de mission carwash.
- Désolée pour la corvée messieurs, s'excusa Bastien.
- Pas de soucis lieutenant, on vit dedans six heures par jour au minimum, alors on en prend soin.

Ce n'est qu'à ce moment, le nez sur la voiture de la BAC, que Bastien se fit la réflexion.

– Un Nissan Qashqai comme véhicule de police, déjà c'est pas commun. Mais avec un toit vitré ! C'est une blague ? Vous le collez où, le gyrophare aimanté, si vous n'avez pas de toit en métal ?

Cortex apprécia la remarque et y ajouta son opinion personnelle.

– On le tient à la main, ou on le met sur le tableau de bord, comme les flics dans les séries américaines. Tant que les décisions seront prises par des gens qui ne connaissent rien à notre boulot, c'est le genre de conneries qu'on devra supporter.

– C’est comme pour les lampes torches. Une seule fonctionne pour tout le groupe, donc on en a commandé deux nouvelles. Une semaine plus tard, on recevait des mini-loupiotes à accrocher au bras. Les mêmes que je colle à mon gosse pour qu’on le voie sur la route quand il est à vélo la nuit. Que les huiles se foutent de la situation, on a l’habitude, mais qu’on se foute de nous, c’est vexant à la longue.

– Je crois que ça suffira pour les lamentations, intervint Passaro. On est de retour dans une heure, deux au grand max.

La vieille voiture du chef de la BAC quitta le centre-ville puis longea les docks. Les immeubles de plusieurs étages disparurent au profit d’une zone pavillonnaire dense. Les rues devinrent avenues et les maisons de moins en moins nombreuses, pour arriver enfin vers une zone industrielle plantée sur un boulevard immense, prévu pour les manœuvres des camions de toutes tailles. Trois fourgons de CRS finissaient ce boulevard en même temps qu’ils signalaient le début du camp de réfugiés, encore invisible. Passaro se gara en parallèle et salua les effectifs en tenue spéciale maintien de l’ordre.

– Et vos rapports avec les CRS ? s’intéressa Bastien, tout en suivant Passaro, slalomant entre les flics et les fourgons.

– Plutôt bons. Ici, c’est comme un passage obligatoire. On réquisitionne plus de CRS qu’à Marseille et dans le 93 réunis. Mais au bout de quelques semaines, ils se font relever par une autre compagnie. Alors que nous, on reste là. Toujours. J’imagine qu’on force leur respect.

Après le dernier fourgon, le camp se révéla à eux.

– Ce qu’ils appellent un service de merde, nous, c’est notre quotidien.

Sous les yeux de Bastien, des dunes à perte de vue, sur près d’un millier de mètres carrés, entourées d’une forêt épaisse. De là où il se trouvait, personne n’aurait pu dire de quoi était fait le sol, chaque espace libre étant occupé par des tentes et des baraquements fragiles, faits de métal rouillé par la pluie, de morceaux de bois et de bâches en plastique. Toutes ces

habitations suivaient la courbe des dunes et donnaient l'impression d'un océan agité de vagues de détritrus.

– Bienvenue dans la Jungle, lieutenant. Le plus grand bidonville d'Europe.

Feux de camp. Caravanes sans roues rescapées des fourrières. Des visages par milliers, d'Afrique du Nord, d'Afrique noire, d'Asie et du Moyen-Orient. Des chiens errants, la queue entre les jambes. Des chants d'enfants. Une musique pop pakistanaise quelque part au loin. Des relents de poubelle se mélangeant aux odeurs de cuisine. Quelques humanitaires aux têtes blondes portant des tee-shirts de la Croix-Rouge, de Médecins sans Frontières ou d'autres associations dont Bastien n'avait jamais entendu parler. Des hommes en djellaba et à la barbe longue, d'autres en jean, cigarette et bière à la main, pas de femmes, quelques gamins seuls, sales, souriants, se courant après.

Rien ne correspondait aux références habituelles de Bastien. Nouveaux sons, nouvelles odeurs, nouveaux types de visages. Il fut saisi d'une légère sensation de déséquilibre interne.

Le vent créa un nuage de sable qui s'éleva au-dessus du camp, avant d'y retomber comme une masse et d'y pénétrer violemment, faisant claquer les tentures, s'engouffrant entre les cabanes pour finir par se fracasser contre l'immense grillage barbelé de plusieurs mètres de haut qui séparait la Jungle de la route nationale menant au port de Calais.

– Afghans et Soudanais, en majeure partie, commença Passaro, répondant aux interrogations que Bastien n'avait pas encore formulées. Érythréens, Iraniens, Syriens, Kurdes, Pakistanais, Yéménites pour le reste. En nombre plus restreint, des Irakiens, des Palestiniens et des Éthiopiens. Je ne saurais même pas placer la plupart de ces pays sur une carte. Selon la préfecture, ils sont 5 000. Selon les humanitaires, 7 500 hommes, 1 500 femmes et près de 900 enfants. Donc 10 000, le double du chiffre officiel.

– Des femmes ? reprit Bastien. Je n'en vois aucune.

– Normal. Avec plusieurs milliers de types qui n'ont pas baisé depuis des mois et qui ont parfois une culture où tu ne demandes pas spécialement l'autorisation quand t'as une petite envie, je vous jure qu'il ne fait pas bon porter une jupe dans le coin. Les femmes, comme la plupart des gosses, sont gardées plus loin, dans une partie réservée du camp, et à peu près protégée. Venez, on va prendre de la hauteur.

Bastien suivit à nouveau Passaro jusqu'à la première dune qu'ils grimperent. Déjà, tous les regards convergeaient vers eux. Intéressés, méfiants, craintifs, amicaux ou franchement antipathiques, Bastien reçut le panel complet des émotions humaines en quelques mètres.

– Ici, sur votre gauche, c'est la partie afghane. Au fond, la partie soudanaise. Le reste des nationalités satellisent en microvillages autour de ces deux ethnies principales. Et vous voyez, juste devant, cette sorte d'avenue ? Ce sont les Champs-Élysées. La rue commerciale, si vous préférez. Il paraît qu'on y trouve absolument tout, mais je ne m'y suis pas trop aventuré. Comme je vous disais, on ne rentre jamais réellement dans la Jungle.

Bastien ne parlait plus. Il enregistrait. Il tentait de s'imposer une réalité qu'il avait largement sous-estimée.

– Ça va lieutenant ?

– Moyen. J'ai du mal à croire qu'on est en France.

– Surtout qu'ils ne demandent qu'à la quitter. Leur but, c'est *Youké*, comme ils disent. United Kingdom. L'Angleterre. Ils restent persuadés que le travail au black y est intarissable et que les statuts de réfugié s'y distribuent comme des bons points.

– Et ce n'est pas le cas ?

– Il y a cinq ans peut-être, mais avec le Brexit, l'Angleterre s'est renfermée. Contractée même. Comme tous les pays riches qui n'ont qu'une seule trouille, c'est de voir l'autre partie du monde venir se décrotter les

pompes sur leur paillason. Quoi qu'il en soit, même si l'intégration là-bas est plus compliquée qu'avant, reste que pas mal de réfugiés ont réussi le passage. Donc les nouveaux aussi ont envie de retrouver leur famille.

– Mais s'ils la veulent, leur Angleterre, de quel droit on les retient ici ?

– Les accords du Touquet, lieutenant. Le texte place la frontière de l'Angleterre en France à Calais, et pas à Douvres. Et pour que ça reste comme ça, les British paient cher. Dernièrement, plus de vingt millions d'euros rien que pour mettre en place toute la ligne de barbelés qui protège la nationale et l'autoroute des attaques de migrants.

– C'est insensé, s'offusqua Bastien.

– Ouais. Les migrants fuient un pays en guerre vers lequel on ne peut décemment pas les renvoyer, mais de l'autre côté, on les empêche d'aller là où ils veulent. C'est une situation de blocage, on va dire.

Pour la deuxième fois de la journée, Bastien entendait cette expression et le sentiment diffus provoqué la première fois se précisa.

– Vous croyez aux fantômes, Passaro ?

– Je ne me suis jamais posé la question. Vous parlez des esprits qui hantent les maisons ?

– Exact. Coincés entre la vie terrestre et la vie céleste. Comme bloqués entre deux mondes. Ils me font penser à eux, oui. Des âmes, entre deux mondes.

Passaro s'était déjà fait une remarque voisine, sans vraiment trouver les bons mots. Ceux de Bastien le déstabilisèrent.

– Réfléchissez pas trop, lieutenant. C'est pas une bonne idée. Ce job, il se fait en apnée. Tentez pas de respirer sous l'eau.

– Justement. Vous ne m'avez toujours pas dit en quoi il consiste, ce job.

– La journée, c'est presque calme. Mais on est de roulement de nuit bientôt. Je vous montrerai.

L'attention de Bastien était restée focalisée sur cette ville poubelle anarchique, planquée comme la honte qu'elle était. L'arrivée d'un groupe

de jeunes hommes et femmes, tous de type européen, pantalons larges, dreadlocks et tee-shirts colorés, portables braqués vers eux, lui avait totalement échappé. Comme à chaque intrusion de la moindre autorité dans la jungle de Calais, les No Border venaient filmer. Sans agressivité, mais presque au contact, sans dire un mot, prêts à immortaliser une mauvaise parole ou un mauvais geste afin de faire sensation sur les réseaux sociaux.

– On ferait mieux de filer si vous ne voulez pas avoir votre tête sur Facebook dans le prochain quart d’heure.

Passaro descendit la dune en deux enjambées, suivi par Bastien, un peu plus maladroitement. Abandonnant la Jungle sous l’œil témoin et accusateur d’une dizaine de téléphones, ils croisèrent une jeune femme vêtue d’un gilet « Care for Calais », l’une des associations humanitaires locales les mieux intégrées du camp. Elle tenait en main une photo couleur remise par un homme qui, depuis, ne la quittait pas d’un centimètre. C’est un espoir douloureux, presque brûlant que Bastien aperçut dans les yeux de ce dernier. Comme s’il jouait sa vie à présenter une simple photo.

– *When ?* fit répéter la jeune femme.

– Je vous dis que je parle le français, s’agaça l’autre.

– Alors, quand ?

– Elles ont dû arriver il y a au moins une semaine.

– Si elles sont bien là, c’est au camp des femmes que nous les trouverons. Attendez, je vais noter leurs noms et on va vérifier ensemble.

Elle sortit un calepin et Adam lui épela, doucement :

– Sarkis. Nora et Maya Sarkis. Ma femme et ma fille.

En les regardant s’éloigner, Bastien pensa à Manon et à Jade. Tout cela n’avait aucun sens. Aucune morale.

« Ce job, il se fait en apnée », avait dit Passaro.

La veille.

Adam n'avait pas dormi depuis trois jours. Et seulement quelques heures par nuit depuis une semaine entière. Pour trois cents euros, le chauffeur routier qu'il avait réussi à convaincre sur une aire d'autoroute allemande à la sortie de Mannheim l'avait calé à l'arrière de son camion, entre des cartons de hi-fi et des palettes de boîtes de conserve, avant de filer droit vers Dunkerque. Toutefois, ce dernier refusa d'entrer en France avec cet excédent illégal à bord. Adam fut lâché dans un petit bled de Belgique du nom d'Abele et, suivant le GPS de son portable, termina à pied les soixante derniers kilomètres le séparant de Calais.

Arrivé en pleine nuit dans le centre-ville, sac sur le dos, il ne trouva personne à qui demander son chemin. D'un autre côté, de peur d'être dénoncé, il n'aurait probablement pas osé le faire, ignorant comment étaient perçus les étrangers à Calais et le niveau de complicité entre les habitants et leur police. Avec un mince espoir, il lança l'application Google Maps sur son téléphone et entra, comme une banale adresse : « la Jungle ». Google lui répondit alors : « Jungle de Calais, camp de migrants, à 4,2 km de votre position actuelle, noté 4,5/5 étoiles, 2123, rue des Garennes. » Il ne chercha pas à comprendre comment on pouvait noter un camp de migrants comme on le ferait pour un restaurant, et se mit à suivre, avec les dernières forces qui lui restaient, le chemin tracé en rouge sur la carte. Il laissa derrière lui la

ville, longea les résidences tranquilles et aperçut un groupe d'une dizaine de jeunes hommes africains sur une avenue déserte. Il accéléra le pas pour les rejoindre.

– *Jungle ?* leur lança-t-il en anglais.

– *Jungle*, répondit une voix fatiguée dans le groupe.

Adam se décida alors à abandonner les indications satellite pour les suivre, à quelques mètres de distance.

Lorsqu'il arriva sur place, aux environs de 4 heures du matin, le camp était encore endormi. Profitant d'une lune presque pleine, il distingua en ombres chinoises, se découpant sur la nuit claire, des milliers de tentes. Quelque part ici, Nora et Maya dormaient.

Il venait de parcourir une distance impossible. Près de six mille kilomètres. Il posa son lourd sac contre un arbre et s'y adossa, s'asseyant sur le sable confortable. Ses jambes se mirent à trembler, ses muscles raidis maintenant au repos tressaillirent dans tout son corps et, sans qu'il s'y attende réellement, il fondit en larmes. À cet instant précis, Adam était fou de joie. Et par-dessus les pleurs, voilà qu'il se mit à rire sans parvenir à s'arrêter.

Il s'autorisa quelques minutes à contempler le ciel, dans un tableau d'étoiles identique à celui qu'il montrait à Maya en Syrie. C'était un maigre repère mais il avait suffi à le rasséréner. Puis il se réveilla en sursaut, le soleil chauffant sa peau dans une jungle désormais en couleurs, animée et bruyante de vies.

*

* *

Adam avait déjà vu un camp de populations déplacées. De nombreux, même, vu l'état de son pays. Mais l'habitude ne fait pas le cuir plus épais. Il était aussi allé sur Internet pour se préparer à leur arrivée dans la Jungle et pourtant, il avait espéré, venant d'un pays comme la France, une logistique d'accueil plus humaine. Tous ces gens semblaient livrés à eux-mêmes,

abandonnés loin des regards, assis par terre face aux innombrables feux de camp qui, au matin, faisaient flotter une odeur de bois humide brûlé.

Il aurait pu hurler les prénoms de sa femme et de sa fille au gré des groupes, emprunter ces centaines de petites ruelles de sable qui serpentaient entre les tentes, mais il était en face d'une vraie ville, impénétrable pour qui n'en connaissait pas les codes, et il aurait pu y passer la semaine sans résultat. En homme de terrain, il resta à sa place, juché sur cette petite dune flanquée d'un arbre, à cent mètres de l'entrée principale, et chercha du regard celui qui pouvait ressembler à un semblant d'autorité.

Une vieille voiture blanche aux portières recouvertes d'un large autocollant « Care for Calais » entra dans le camp et emprunta une route cabossée mais goudronnée qui le longeait sur toute sa partie nord. Lorsqu'elle s'arrêta, une quinzaine d'hommes aux vêtements dépareillés, sales et élimés s'en approchèrent. La femme qui en sortit fut immédiatement encerclée et elle n'en parut ni impressionnée, ni inquiétée. Son large sourire montrait même une certaine habitude. Adam la vit, calme, répondre aux questions posées dans un anglais maltraité par toutes sortes d'accents. Petites lunettes cerclées, un léger embonpoint et un tee-shirt vert pomme sur lequel l'inscription « Care for Calais » était déformée par sa poitrine. Elle semblait dans son élément. C'est auprès d'elle qu'il saurait.

*

* *

Adam lui avait remis la photo, bien protégée dans son portefeuille, qui l'avait accompagnée tout le voyage. Le fait de s'en séparer pour la première fois le troubla et il ne la quitta pas du regard, comme si elle pouvait lui être volée.

– *When ?* fit répéter la jeune femme.

– Je vous dis que je parle le français, s'agaça Adam qui lui avait déjà donné l'information deux fois.

– Alors, quand ?

– Elles ont dû arriver il y a au moins une semaine.

– Si elles sont bien là, c’est au campement des femmes que nous les trouverons. Attendez, je vais noter leurs noms et on va vérifier ensemble.

Elle sortit un calepin et Adam lui épela, doucement :

– Sarkis. Nora et Maya Sarkis. Ma femme et ma fille.

Elle s’appliqua en lettres majuscules puis d’un geste lui désigna son tacot blanc.

– Ça vous dérange de monter dans une voiture conduite par une femme ?

Ils roulèrent au pas pendant un kilomètre, vitres ouvertes, sur cette route qui bordait le camp sur toute sa longueur. Régulièrement, la jeune femme se faisait saluer par les migrants, et sa simple présence réussissait à réveiller les sourires sur ces visages harassés. Certains portaient du bois, machette sur l’épaule, d’autres des jerricans d’eau, d’autres encore de grandes gamelles de riz. D’un coup de klaxon, elle dut interrompre les joueurs d’une partie de football qui squattaient la route, profitant d’un des seuls endroits à peu près plats du camp. Personne ne semblait plus faire attention à l’alignement de bennes à ordures remplies à ras bord, entourées de chiens, grouillantes de rats, ni à l’enfilade de toilettes de chantier dont une bouillie marron débordait de sous les portes fermées.

Des gamins, des jeunes, des adultes. Uniquement des hommes. De la pauvreté. De la misère. De la dignité pourtant. Pas de tristesse.

Venant des pays les plus éloignés et les plus violents, ils échouaient ici, comme l’écume des conflits de l’Afrique et du Moyen-Orient.

La voiture s’arrêta au bout de la route, face à une grille qui gardait un parc arboré dans lequel pourtant aucun abri de fortune n’avait été construit. Les baraquements pour femmes étaient clairement protégés du reste du camp, ce qui donna à Adam un élan de confiance. Son accompagnatrice extirpa un imposant sac en toile de son coffre et l’invita à la suivre. Arrivée

à la guérite de contrôle collée à la grille, elle posa son sac au sol et s'adressa au planton portant le même tee-shirt vert pomme qu'elle. Un vieux type à catogan, chauve sur le haut du crâne, que l'on aurait plutôt imaginé quelque part dans une communauté du Larzac.

– Salut Antoine !

– Paix sur le monde, Julie.

– Sous-vêtements. Culottes et soutiens-gorge, annonça-t-elle. Cadeau du Secours catholique. J'ai aussi tout un tas de serviettes hygiéniques en vrac sur les sièges arrière de la bagnole.

Puis elle arracha la page de son calepin qu'elle tendit à Adam avant de poursuivre.

– Et lui, c'est Hakim, il cherche sa femme et sa fille.

Adam ne corrigea pas et se dirigea vers le planton alors que la jeune femme faisait déjà demi-tour. La photo passa d'une main à l'autre et l'homme la détailla. Assez longtemps.

– *Do you have the name ?* demanda enfin Antoine.

– Je parle français, précisa Adam.

– Je te cache pas que ça m'arrange, j'ai un anglais de merde. Il me faut les noms. Ensuite on ira leur demander si elles veulent te voir ou pas.

– C'est ma famille.

– Justement. C'est parfois ce qu'elles fuient.

Adam lui tendit la feuille de papier de Julie.

– C'est pas informatisé, ça va prendre du temps.

– Informatisé ?

– Je croyais que tu parlais français, s'étonna le planton baba cool. C'est pas enregistré dans un ordinateur, je vais devoir me taper le classeur des inscriptions ligne après ligne, alors s'il te plaît reste pas dans mes pattes.

– Je peux lire avec vous ?

– Non, mais tu peux revenir dans une heure.

Aimanté à ce vieil homme qui représentait tout son espoir, Adam ne sut que s'asseoir à deux mètres, s'empêchant autant qu'il le pouvait de le fixer, cherchant malgré lui ce moment où son visage s'éclairerait un peu, lorsqu'il trouverait enfin les noms de Nora et Maya sur la liste. Mais au bout de quarante-cinq minutes, l'homme tourna la dernière page, puis referma le registre. Il fut impossible pour Adam de s'en contenter.

– Je vous en supplie, regardez une nouvelle fois.

Antoine se frotta le contour des yeux et comprit que quoi qu'il advienne, l'autre n'abandonnerait que s'il constatait par lui-même. Comme tout mari, comme tout père. Il poussa le registre devant lui.

– De toute façon, tu me feras lire une troisième fois si je ne les trouve pas.

Lorsqu'à son tour Adam arriva presque à la fin de la liste, les dernières pages lui donnèrent l'impression d'un compte à rebours. L'homme le regarda, empathie grandissante.

– Elle a essayé de t'appeler ?

– J'ai eu un problème. J'ai dû changer de ligne.

– Alors toi, tu l'as contactée ?

– La dernière fois que je lui ai parlé, elle était en Libye, répondit-il sans lever les yeux du registre. Juste avant la traversée de la Méditerranée. Depuis, rien.

Ce souvenir terrassa Adam et un vertige le força à s'asseoir. L'homme quitta sa guérite un instant pour le rejoindre tout en se roulant une cigarette.

– Tu sais Hakim, il n'y pas deux voyages qui se ressemblent. J'ai eu le temps de m'en rendre compte, ici, puisque tôt ou tard, ils me racontent tous leur histoire. Certains ont mis une semaine pour arriver, d'autres, quand ils viennent de la Corne de l'Afrique, plusieurs mois. Tu dois être patient. Et les portables... tout tourne autour de ces saloperies d'appareils. Ça se casse, ça prend l'eau ou le sable, ça se vend, ça se prête, ça se loue, ça se vole.

C'est une des richesses les plus convoitées. Il y a mille raisons pour lesquelles elle n'a pas pu te répondre.

Dans l'esprit d'Adam, une carte de l'Europe se dessina, constellée de ses cinq cents millions d'habitants. Il tourna la dernière page et referma le registre, une boule dans la gorge. Son cœur et son âme en morceaux, seul son corps tenait encore.

– Elles pourraient être en danger ou perdues en Allemagne, en Belgique ou en Italie et je n'en saurais rien. Je dois faire quoi ?

– Si c'est votre point de rendez-vous, tu ne peux rien faire d'autre que d'attendre ici. T'es bloqué dans la Jungle, Hakim.

– Je m'appelle Adam.

– Et t'es arrivé quand, Adam ?

– Cette nuit.

L'homme se brûla le bout des doigts sur sa dernière taffe et se leva.

– Suis-moi. On va te trouver une tente et un sac de couchage. Pour le reste, tu devras te débrouiller.

Lui emboîtant le pas, Adam se retourna plusieurs fois sur cette grille qui gardait le campement des femmes, comme si Nora ou Maya pouvait en sortir à tout moment. Il s'imagina courant vers elles. Sentir les cheveux de sa fille, embrasser sa femme comme s'ils étaient seuls au monde, les serrer dans ses bras, presque à leur en faire mal.

– T'inquiète, Adam. Je garde leurs noms. Je ferai attention. Faudra juste me dire où tu t'es installé. De toute façon, tu viendras tous les jours, je le sais.

« T'es pas le premier », faillit-il conclure.

Tous les hommes présents ici avaient connu le même enfer et la même traversée. Adam se dit alors qu'il y avait peut-être une chance, même infime, qu'ils aient pu croiser le chemin de Nora entre Tripoli et l'endroit où elle s'était arrêtée. Et une chance infime, à ce moment de sa vie, c'était toujours quelque chose.

Pas besoin d'être polyglotte, le seul fait de montrer la photo expliquait tout de sa démarche. Il rencontra des Afghans, plutôt froids de prime abord, des Pakistanais, qui lui proposèrent de fumer un joint autour du feu et des Soudanais qui lui offrirent un thé saturé de sucre. Il arpenta dix fois dans la journée le même chemin caillouteux et ses airs de rue commerçante qui divisait la Jungle en son centre. Avec le soleil plombant, les relents de poubelles et de latrines se réveillèrent, difficilement masqués par l'odeur du pain frais du boulanger indien. Devant un four de pierre abrité par une case de bois, une pancarte peinte posée au sol annonçait : « *Good bread – Good day – One euro* ». Il y avait aussi des vendeurs de cigarettes – deux euros le paquet de dix clopes roulées mais à moitié remplies – et une alimentation générale dans un container mangé par la rouille, ouvert et mal éclairé. Plus loin, installé sur deux tréteaux, un long étal de vrac tenu par deux Irakiens en turban proposait des baskets, des joggings, des piles et des chargeurs de portable. Un gamin avait même récupéré un vieux robot centrifugeur dont il se servait pour faire des smoothies avec les fruits donnés par les

associations humanitaires. Un marché ouvert en centre-ville, ou plutôt, un marché au black dans un bidonville.

Mais aucune information sur Nora et Maya.

À la tombée de la nuit, Adam monta sa tente. Derrière lui, la Jungle. Devant lui, le cordon des fourgons de CRS que la plupart des policiers ne quittaient jamais, climatisation poussée à fond. Il avala sans les goûter vraiment les deux pains indiens achetés plus tôt et s'imposa de prendre du repos. Mais en dépit de la fatigue, il lui fut presque impossible de fermer l'œil. Il entendit quelques chants, le moteur des camions sur la nationale proche, les tentures malmenées par le vent, puis un homme hurler de douleur. Le cri se répéta trois fois avant de disparaître.

Plus tard dans la nuit, c'est un bruit de bagarre qui attira son attention. Plusieurs voix, une langue inconnue, du bois qui craque, quelque chose qui s'écroule. Adam ouvrit sa tente pour apercevoir, au bas de sa dune, un groupe d'ombres détruisant une cabane bâchée de plastique et la dévalisant. Doucement, il remonta la fermeture Éclair de sa tente et se recoucha. Il ne serait un héros que pour sa femme et sa fille. D'ici là, il ferait profil bas et bâillonnerait sa morale.

Le lendemain ressembla exactement à cette journée et les jours suivants aussi, avec toujours la même technique. S'approcher d'un groupe et en comprendre la composition pour se diriger vers celui qui semblait être à sa tête.

– Military man !

Adam sursauta et chercha du regard l'origine de cette voix.

– *I see you, military man !*

Une grande tige africaine lui souriait, à quelques mètres de là, la main levée pour le saluer. Bonnet de laine sur la tête et sweat-shirt épais malgré la chaleur de l'été, le Black était assis sur un rondin de bois, jambes croisées. Pour ne pas poursuivre cette conversation gênante à voix trop

élevée, Adam se rapprocha de lui. De nombreux pays africains parlant l'arabe, il répondit dans cette langue.

– Tu me connais ?

– Oui. Tu es Adam. Tu cherches les tiens. Tu viens de Syrie. Tu as bu le thé avec nous il y a deux jours. Mais je suis soudanais, noir comme la nuit, tous nos visages se ressemblent, c'est vrai ?

– Et moi arabe, marron comme la terre, ça doit être la même chose.

– Je te reconnais à ta cicatrice sous l'œil. Et l'histoire que tu nous as racontée m'a étonné. Ici, les hommes arrivent généralement seuls. Ils tentent la traversée vers *Youké*, cherchent un travail, une maison, et ensuite, ils font venir leur famille. Toi, tu as fait le contraire.

– J'ai été forcé.

– Je ne te juge pas, military man. On fait comme on peut avec ce que Dieu veut bien nous donner.

Passé les différences de dialecte entre l'arabe soudanais et l'arabe syrien, les deux hommes se comprirent rapidement. Rester dans le littéral de leur langue donnait à leur échange un côté presque châtié.

– Pourquoi me crois-tu militaire ?

– Ton regard sur les choses. Tu analyses tout. Tes gestes et ton attitude. Tu es calme. Tu as connu la guerre, je peux le dire. Ce n'est pas la Jungle qui va t'intimider.

Puis il lui tendit la main.

– Je m'appelle Ousmane. En africain, cela signifie jeune serpent. Adam et son serpent, nous devons nous rencontrer, non ?

– La Jungle n'est pas le jardin d'Éden, Ousmane.

– C'est certain. Tu en aurais été renvoyé avant même de croquer dans un fruit. Tu es sale comme un chien de village et tu pues autant. Je suis sûr que tu n'as aucune affaire pour la toilette ?

Adam passa sa main dans sa barbe fournie, regarda ses ongles noirs et l'intérieur de ses paumes que les lignes de vie, de tête et de cœur striaient

de crasse. Il ne s'était effectivement pas lavé depuis un bon bout de temps.

– Viens. Je vais m'occuper de toi. Tu ne peux pas retrouver ta femme dans cet état.

Ils s'enfoncèrent dans le cœur du camp, jusqu'à la rue commerçante que les bénévoles humanitaires appelaient les Champs-Élysées. Ousmane endossa le rôle de guide.

– Ici, c'est le souk, mais puisque tu as traversé la Jungle dans tous les sens, tu dois le savoir. Tu peux tout acheter. Si tu as de l'argent, tu ne manqueras de rien. Tu as de l'argent ?

Instinctivement, Adam croisa les bras devant son ventre pour sentir, sous son tee-shirt, le renflement de la pochette accrochée autour de sa taille. Avec son argent et son passeport dedans, elle ne le quittait jamais.

– Pas grand-chose, répondit-il.

– Pas grand-chose pour qui ? Pas grand-chose c'est quelque chose. Je sais que tu as de l'argent, puisque tu viens d'arriver. Comme tout le monde tu as vendu tout ce que tu avais pour ce voyage, et tu gardes de quoi payer le passage vers *Youké*, si c'est ce que tu veux. Mais tu dois toujours répondre non. « Non, je n'ai pas d'argent. » Sinon, tu vas recevoir une visite de nuit. Tu comprends ? De toute façon, si tu te débrouilles bien, la nourriture est gratuite.

L'idée de changer d'alimentation ne déplut pas à Adam qui commençait à se lasser des pains indiens. Ousmane s'arrêta net au beau milieu du souk des Champs-Élysées.

– Le centre Djalfari est au bout de la Jungle, à côté du camp pour les femmes. Tu y trouveras le point de recharge. C'est une cabane avec une vingtaine de prises électriques alimentées par un générateur dans laquelle tu peux charger ton portable. Je te préviens, il faut être patient. Tout le monde ici à un portable, c'est notre seul lien avec le pays, alors vingt prises, tu verras que ça fait peu. C'est aussi au centre Djalfari que se fait la distribution officielle des repas, mais il ne faut pas y aller. On attend des

heures en ligne et on se fait frapper par les Afghans qui nous considèrent comme des ethnies inférieures et qui passent devant nous pour être servis en premier. Tu dois faire attention aux Afghans. Ils ne sont pas pires que les autres, mais comme ce sont les plus nombreux, ils essaient de faire la loi. C'est naturel. C'est la survie. Nous devenons tous des monstres quand l'Histoire nous le propose. Nous réussissons même à trouver des ennemis parmi nos propres frères. Tu as Alep, dans ta Syrie, j'ai Bentiu et le Darfour, dans mon Soudan.

Ousmane pointa du doigt deux files d'attente longues d'une centaine de personnes chacune.

– Pour en revenir à la nourriture, le mieux pour toi, c'est la Calais Kitchen, dans cette caravane bleue, et la Belgium Kitchen, juste derrière, dans le bus sans roues. Deux repas par jour et parfois, c'est presque bon. Mais nous, les Soudanais, on préfère aller à l'association Salaam pour récupérer des cartons de nourriture. Cuisiner, ça nous fait une activité dans la journée. C'est important d'être occupé.

Ils empruntèrent un sentier de sable, tournèrent de nombreuses fois dans diverses directions jusqu'à ce qu'Adam ne sache plus se repérer dans l'espace. Au détour d'une cabane en palettes de bois, ils se retrouvèrent dans un campement d'une dizaine de tentes en cercle, autour d'un grand feu bordé de pierres.

– Bienvenue chez les Soudanais, mon ami. Je vais te présenter à tout le monde et tu pourras revenir si tu le souhaites. Tu peux aussi t'installer avec nous. Ce n'est pas sûr de rester seul, et ça te force à garder ton sac sur le dos pour ne pas te le faire voler. Tu n'es pas une tortue, Adam.

– Je préfère me trouver près de l'entrée. Quand elles arriveront, elles passeront obligatoirement par là.

Une bouilloire chauffait sur les braises et Ousmane se rapprocha du feu à côté duquel un gamin déposait tabac et cannabis sur une longue feuille à rouler.

– Thé et haschisch ? proposa le Soudanais.

– Je n’y prendrais pas plaisir. Je ne dois pas m’arrêter de chercher.

– Alors tu es un des seuls à avoir une activité de jour. C’est bien, ça t’évitera de devenir fou. Il y en a beaucoup, ici, des fous. À cause de ce qu’ils ont vécu, de ce qu’ils ont vu, de ce qu’ils ont perdu. Leur seule activité, c’est la nuit, à chercher un camion pour le passage vers l’Angleterre. La journée, ils ruminent comme des vaches.

– J’ai l’impression que ça ne te concerne pas. Tu as abandonné l’idée de traverser la Manche ?

– J’ai essayé vingt-six fois et je me suis fait arrêter vingt-quatre fois par la police. La vingt-cinquième, je me suis fait repérer par les chiens des douaniers juste avant que le camion soit chargé sur le bateau. La vingt-sixième, j’ai vu mon cousin se faire traîner sur cinquante mètres sous les roues d’un poids lourd. Il est mort dans mes bras. C’est trop dangereux, tu vois. Alors j’ai fait ma demande d’asile en France. Il y a un « Legal Center » avec deux avocates parisiennes qui viennent une fois par semaine pour nous aider à monter nos dossiers. Je te les présenterai si tu veux.

Et comme s’il avait raconté une simple anecdote, Ousmane passa à autre chose. Il appela l’un de ses compatriotes et lui glissa quelques mots à l’oreille. Moins d’une minute plus tard, ce dernier rapportait un savon emballé, un tube de dentifrice et une brosse à dents, ainsi qu’un rasoir et une petite bouteille d’eau remplie à moitié de shampooing.

– Il te faudra une machette aussi. Tout le monde en a une, ou un couteau. Pour couper le bois, la corde et on ne sait jamais, pour te défendre.

– Je ne compte pas m’attirer d’ennuis.

Adam tendit une main qu’Ousmane regarda en souriant avant de le prendre dans ses bras et de le serrer bien fort comme on le ferait pour un ami. Le geste surprit Adam qui se raidit légèrement.

– Maintenant, tu sais où me trouver, j’ai un thé qui m’attend. Et si tu veux te joindre à nous, nous mangeons à 21 heures *Jungle time*.

– *Jungle time* ?

– Entre 21 heures et après.

Comme ils n'avaient rien à faire de leurs journées, la notion de ponctualité s'étendait comme un élastique. Adam quitta le camp avec un sentiment de reconnaissance envers Ousmane.

Mais chaque chose ayant un prix, il se dit aussi qu'il devrait s'en méfier.

TROISIÈME PARTIE

Résister

Rapidement, la nuit enveloppa la Jungle et seule la lueur mourante des feux de camp offrait un faible halo au-dessus des dunes. Adam rassembla ses affaires, les fourra dans sa tente et en tira la fermeture Éclair. Il tourna une centaine de fois la manivelle de sa lampe torche à LED, ce qui lui offrit une dizaine de minutes de lumière qu'il passa à se perdre dans les yeux de sa femme et de sa fille, sur cette photo de plus en plus froissée. Il avait été tenté de prier pour elles, mais il s'était souvenu de tous ces corps de civils innocents dans le hangar, des tortures, de la guerre, des charniers. Pour quelle raison Dieu ferait-il attention à lui, tout spécialement ?

Puis les cris s'entendirent. Comme tous les soirs, à la faveur de l'obscurité. Règlements de comptes et punitions, vols et agressions, sans que personne n'intervienne. Il avait même donné un nom à ces moments insoutenables.

La nuit des lâches.

Et il en faisait partie.

Adam serra les poings et attendit que le sommeil le libère de la honte. Mais alors que le silence était revenu, un long sanglot déchira la nuit et lui transperça le cœur. Une plainte presque animale. Aucun mot ne s'entendait, rien d'intelligible en tout cas, comme un langage inconnu, uniquement fait de voyelles... suivi d'un hurlement de douleur. Il n'y avait toutefois aucun doute : il s'agissait d'un enfant.

Se focaliser sur Nora et Maya. Ne pas s'attirer d'ennuis avant leur arrivée. Il se répéta ces phrases pour s'en convaincre.

Lorsque le hurlement reprit de plus belle, encore plus profond, encore plus animal, Adam était déjà dehors, incapable de n'être que témoin. Il empocha sa lampe et se laissa guider à l'oreille. Ses pas le menèrent devant un campement relativement organisé, dans la partie afghane de la Jungle. Deux hommes se tenaient au seuil d'une tente plus grande que les autres, une sorte de chapiteau de dix mètres carrés de surface.

Syriens et Afghans ne partageant pas la même langue, la suite se déroula sans paroles. Adam se dirigea vers l'entrée et fut repoussé d'un coup plein torse par l'un des hommes plantés là en faction. Il recula de deux pas sous le choc, puis, comme un bélier obstiné, repartit vers l'entrée. Le gardien porta le même coup, visant le même endroit, mais avant que son poing n'atteigne sa cible, Adam attrapa son poignet, le vrilla et tira un coup sec vers le bas. L'os cassa sans résister. La seconde sentinelle l'attaqua par derrière, l'encerclant de ses bras. Adam lança sa tête en arrière de toutes ses forces et son crâne explosa le nez de son assaillant qui tomba au sol, les mains sur son visage en sang. La lame de la machette qu'il portait à sa ceinture réfléchit la lueur du feu de bois. Une machette courte, un peu plus longue qu'un couteau de chasse, à lame courbe, à la manière des serpes. Adam s'en saisit et pénétra sous le chapiteau.

Un gamin black d'une dizaine d'années, allongé sur le ventre. Un homme au-dessus de lui, lui maintenant les deux mains dans le dos, un genou entre ses omoplates, l'immobilisant totalement. Un autre homme, pantalon baissé, agrippant fermement les petites hanches. Les regards surpris se posèrent sur Adam, et avant qu'ils comprennent la situation, la lame était posée sur la gorge du violeur. Son complice fit deux pas en arrière et courut vers la sortie, sans demander son reste. Adam n'avait que quelques secondes pour réagir. Il balaya l'homme d'un coup de pied latéral, bloqua sa tête bien entre ses deux mains, et la frappa au sol à plusieurs

reprises, jusqu'à ce que le corps se détende comme une poupée de chiffon. Il s'arrêta avant de le tuer.

Adam s'agenouilla et aida l'enfant à se redresser péniblement tout en lui remontant son jogging. Ce dernier aperçut son agresseur au sol, inconscient. Ses yeux noirs embués de larmes détaillèrent Adam et quelque chose se passa à cet instant précis. Comme un pacte. Une allégeance. Adam passa son bras sous les jambes du gamin qui passa ses mains autour de son cou. De sa main libre, le Syrien récupéra la machette. Tout cela avait duré bien trop longtemps et il n'y avait aucune raison pour qu'ils soient encore seuls sous cette tente. Adam comprit alors qu'ils l'attendaient, dehors, et nombreux. Il respira pleinement pour se donner un peu de courage. En vain, il restait tétanisé. Mais le petit Black serra ses bras plus forts, comme certain d'être protégé, et c'est de là qu'Adam puisa sa force.

Lorsqu'il mit un pied à l'extérieur, huit types furieux lui firent face. Dès que l'un d'eux approchait, il le repoussait de sa machette en faisant de larges moulinets, avec la sensation d'être un berger entouré par des loups. Mais il ne tiendrait pas bien longtemps à ne faire que se défendre. D'un coup de pied dans les braises, il envoya voler un tas de charbon rougeoyant sur le tissu de la tente qui commença à prendre feu immédiatement. La quasi-totalité de la Jungle étant construite de matières inflammables, le groupe d'Afghans se précipita pour éteindre ce qui risquait de réduire en cendres leur campement, et il n'y eut plus que deux hommes face à Adam.

La lame sifflait dans l'air tant les coups qu'il portait étaient violents et rapides. Il ne toucha personne, mais aucun n'eut la témérité de l'approcher. Tenu d'un seul bras, le corps du gamin pesait lourd et ses muscles commencèrent à tirailler. Utilisant ses dernières forces, Adam sauta par-dessus le feu, percuta dans son élan l'un des hommes, qui chuta au sol, et fonça à en perdre haleine, tournant au gré des campements et des cabanes jusqu'à s'égarer lui-même. Jusqu'à ne plus entendre, à ses trousses, la course de ceux qui le poursuivaient. Aveuglé par la nuit, il reconnut sous

ses pieds le goudron de la route qui longeait la Jungle, bordée par des arbres courts qui démarquaient la limite entre les dunes et la forêt. C'est à l'abri de ces arbres qu'il se cacha. Ses poumons crachaient de la lave qui remontait le long de sa gorge et il mit du temps à contrôler de nouveau sa respiration. Celle de l'enfant était encombrée, rocailleuse, irritée d'avoir hurlé si longtemps.

Soudain, Adam sentit un liquide visqueux couler sur la peau de son bras. Il fouilla sa poche arrière et alluma sa lampe. Rouge. Partout. Sur son bras mais surtout sur le gamin, au niveau des fesses. Son jogging en était imbibé. Il pissait le sang.

Les CRS de faction de nuit autour de la Jungle avaient baissé le son de la radio qui les reliait à leur centre de commandement. De toute façon, c'est ici que tout se passait et si quelque chose devait dérafer, ils seraient aux premières loges.

Les hommes somnolaient à l'arrière du fourgon, laissant, à l'avant, le chauffeur et le chef de compagnie refaire le monde pendant ces instants privilégiés de calme. Vitre entrouverte, ils fumaient une cigarette et poursuivaient une conversation qui semblait porter sur le cinéma.

– C'est comme dans les films d'horreur, tu sais, quand la nana court dans la forêt, qu'elle se casse la gueule tous les trois mètres et que l'assassin la suit, tranquille, en marchant.

– Je vois pas le rapport.

– Mais si, attends. Bon, elle réussit à sortir de la forêt et elle tombe sur une petite maison. Elle cogne à la porte, elle dit qu'elle va se faire égorger, qu'un fou la suit et tout et tout. Là, le proprio, s'il ouvre pas, les spectateurs le traitent d'enfoiré. Normal, non ?

– Ouais. Non-assistance à personne en danger. Mais je vois toujours pas le rapport.

– Le rapport c'est qu'on fait exactement la même chose. Tous ces migrants, là, c'est comme s'ils fuyaient un assassin en série, qu'ils frappaient à notre porte et que nous, on faisait semblant de pas entendre.

– D'accord, sauf qu'ils sont dix mille à toquer. Et avec le phénomène d'aspiration, si on ouvre pour ceux-là, dix mille autres se présenteront, puis dix mille autres.

– Je sais, mathématiquement, ça tient, mais humainement, ça bloque toujours...

À l'extérieur, un mouvement attira l'attention du chef de compagnie qui laissa tomber sa cigarette par la fenêtre.

– Allume.

– Quoi ?

– Les phares, putain ! Allume les phares !

Les deux pinceaux déchirèrent les ténèbres et, à un mètre devant le capot de leur fourgon, apparut un homme, les bras en sang, portant un enfant évanoui.

Centre hospitalier de Calais.

Dans les couloirs blancs du service de chirurgie, Bastien Miller patientait calmement, assis sur une chaise dont le rembourrage se faisait la belle, hésitant entre les différents magazines laissés sur la table basse de la salle d'attente, dont certains dataient du siècle dernier. Au-dessus de la pile, un journal annonçait avec une fierté toute patriotique la victoire des Bleus à la Coupe du monde 1998. Un brancard percuta la double porte battante et fit irruption, poussé par des infirmiers au pas de course. Il grinça des roues en tournant au bout du couloir, puis disparut, emportant un petit Black qui pleurait doucement.

À la suite du brancard apparut un homme avec un brassard police orange, escortant un Arabe de corpulence athlétique aux airs de clochard. Bastien reconnut immédiatement le capitaine Cotin, l'officier de nuit du commissariat de Calais. Les deux arrivants se dirigèrent vers la salle d'attente et le flic tenta de se faire comprendre.

– *You. Sit here. Wait. Ok ?*

Ce n'est qu'une fois débarrassé de son fardeau qu'il remarqua la présence de Bastien.

– Miller, qu'est-ce que tu fous ici à cette heure ?

– Salut, Cotin. Une affaire de violence conjugale. J'attends que les chirurgiens remettent la mâchoire de ma victime en place pour qu'elle

dépose plainte contre son mec.

– T’aurais dû laisser ça sur le bureau de la Nuit, je m’en serais chargé.

– L’affaire est tombée à 18 h 45. J’ai assisté la patrouille d’intervention pour interpellé le mari, j’ai calmé la femme et j’ai déposé leurs gosses chez la grand-mère. Je me suis dit que tant qu’à faire, j’allais poursuivre jusqu’au bout.

– Ouais, t’as pas envie de rentrer chez toi, c’est ça ?

Bastien éluda.

– Le brancard avec le gosse, c’est à toi ?

– Ouais, affirma Cotin. Un petit Black qui s’est fait violer dans la Jungle. Et l’Arabe, là, je sais pas comment il est impliqué, mais c’est lui qui l’a déposé devant les CRS. C’est peut-être son mac, c’est même peut-être son violeur, on sait jamais avec eux, mais vu la différence de couleur, c’est sûr que c’est pas son père. Quoi qu’il en soit, il me servira de civilement responsable. Dès que le gamin est recousu, il repart avec sous le bras.

Vu la somme de conneries débitées en une seule phrase, Bastien s’abstint de tout commentaire. Face à lui, l’Arabe avait baissé les yeux et fermé les poings.

– Et niveau enquête ?

– Viol ? C’est pour la PJ de Coquelles. Mais ils ne risquent pas de faire grand-chose.

– Je comprends, ce serait dommage, rétorqua Bastien, amer.

– Et tu ferais quoi, superflic ? Un test ADN général sur toute la Jungle ? Au prix des analyses, ça te fera une enquête à deux millions d’euros, ça va passer crème niveau budget. Sinon, tu peux faire une recherche de témoin dans le camp, je suis sûr que tout le monde voudra te parler. Ils font tellement confiance aux flics. Tu crois qu’on n’a pas essayé au début ? Tu sais combien d’histoires identiques je me cogne depuis un an ? Deux ou trois opérations de déchirure anale sur mineur par semaine. Parfois, ces gamins ont que leur cul comme monnaie d’échange pour traverser

l'Afrique. Et c'est la même pour traverser la Manche vers l'Angleterre. Maintenant, vis avec ça.

Sur ces mots, Cotin partit à la recherche d'un docteur auprès de qui faire le point sur la petite victime de son affaire, laissant le jeune lieutenant avec cet Arabe dont on ne savait toujours rien, excepté ses réactions aux phrases crues de Cotin. Bastien se leva, nourrit le distributeur de quelques pièces, revint à sa place et déposa deux gobelets sur la table basse.

– Café ?

L'homme leva les yeux, hésita un instant, puis accepta.

– Je m'appelle Bastien. Et je sais que tu nous comprends.

L'homme se contenta de souffler sur son café.

– Où as-tu appris le français ?

Silence. Toujours aucune réaction.

– Tu viens d'où ? Tu peux au moins me dire ton nom ? *Your name ?*

Bastien commença à douter de son intuition quand enfin, la voix grave de l'inconnu lui répondit.

– Je m'appelle Adam. Je suis syrien. J'ai appris ta langue grâce à mon père, donc oui, je te comprends. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les policiers n'ont pas voulu me suivre dans la Jungle pour que je leur montre les hommes qui ont agressé l'enfant.

Passé la surprise d'un français parfait, presque sans accent, Bastien Miller, tout aussi éccœuré de la situation, eut l'impression d'en récupérer la responsabilité.

– C'est compliqué, s'entendit-il dire, impuissant. On ne réussit pas à enquêter dans le camp de réfugiés.

– Alors je n'attends rien de vous. Je veux juste savoir si l'enfant va bien. Tu peux me dire ça ?

Bastien chercha du regard s'il apercevait Cotin. En vain.

– C'est l'autre flic qui s'occupe de toi. Il faudra lui demander.

– Flic ?

– Policier, corrigea Bastien. Je croyais que tu parlais français.

– Le français des livres, seulement. Je crois que l'autre ne m'apprécie pas, je préfère te demander à toi.

Comme l'espérait Adam, Bastien se leva et se dirigea vers la salle de garde, dont il revint après de longues minutes.

– Pour le gamin, c'est déchiré mais pas assez pour avoir besoin de recoudre. Vous pourrez repartir au matin. Deux jours au lit sans bouger, et ce sera cicatrisé. Tu vas t'en occuper ?

– Il n'est pas à moi. C'est un enfant de la Jungle. Je ne suis pas sûr qu'il ait une famille. Je ne connais même pas son nom.

– Les docteurs disent que ce n'est pas sa première fois. Qu'il a déjà vécu la même agression. C'est toi qui l'as aidé ?

– Soit je l'ai aidé, soit je lui ai créé de nouveaux problèmes, je ne sais pas encore, répondit Adam.

Une blouse blanche vint à la rencontre de Bastien pour l'informer que la mâchoire de sa victime avait été remise en place. Si bien qu'elle en profitait maintenant pour crier après les forces de police, son mari, les infirmiers et les médecins. Le jeune flic allait disparaître et Adam ne pouvait laisser passer cette chance. Alors que Bastien se levait, il lui attrapa le bras.

– J'ai entendu que personne ne veut vous parler dans la Jungle. Vous n'y avez aucun contact. Moi, je veux bien vous aider. Avoir des yeux et des oreilles à l'intérieur, un jour ou l'autre, cela peut vous être utile, non ?

Bastien se rassit, intrigué par ce que pourrait lui coûter ce nouvel indic.

– Et tu veux quoi, en contrepartie ?

Le flot de paroles d'Adam s'accéléra.

– Je devais retrouver ma femme et ma fille dans la Jungle. Elles n'y sont pas. Elles ont peut-être été arrêtées quelque part en France. Tu as un fichier des interpellations, un fichier des personnes recherchées ou un fichier des contrôles aux frontières ? Je voudrais que tu regardes pour moi.

Bastien s'étonna des connaissances de son interlocuteur.

- Comment tu sais tout ça ?
 - En Syrie, moi aussi j’ai été un flic.
 - On dit flic, Adam. On dit flic.
- L’infirmière, impatiente, appela Bastien pour la seconde fois.
- Tu as un téléphone portable ? demanda-t-il à son « collègue » syrien.
 - Oui.
 - Passe-le moi. Je vais enregistrer mon numéro et prendre le tien.

*
* *

Deux heures plus tard, entre vociférations et larmes, Bastien acheva de prendre la plainte de la jeune femme et sortit pour profiter du calme et de l’air du soir, une clope aux lèvres. Il retrouva sous le porche de l’hôpital le capitaine de la Nuit à qui il prêta son briquet.

– Tu voudras que je prévienne la brigade des mineurs ? demanda Bastien.

– Pour qui ? rétorqua Cotin, comme s’il n’avait pas compris.

Miller n’eut qu’à souffler de dépit pour que son collègue s’explique.

– La brigade des mineurs s’occupe des mineurs calaisiens, c’est tout. Ils n’ont aucun moyen, surtout aucune solution pour les minots de la Jungle. Pour moi, c’est un adulte et je le traite comme tel.

– Je veux bien comprendre que tu as du boulot cette nuit, mais il ne va pas pouvoir faire le chemin en sens inverse. Il y a pas loin de six kilomètres entre l’hôpital et la Jungle.

– Évidemment que je vais les déposer, Miller. Tu me prends pour qui ?

Vrai crétin ou flic épuisé, Bastien hésita.

– Excuse-moi. Tout le monde semble à bout ici. Je n’arrive plus à faire la différence entre l’exaspération et la connerie.

– Parie quand même sur l’exaspération, c’est le plus fréquent. C’est le moins vexant aussi.

Cotin écrasa sa cigarette sur le sol, à quelques centimètres d'un cendrier débordant, reflétant le stress de ceux qui patientaient habituellement sous le porche des urgences.

- Les infirmières, poursuivit-il, elles t'ont dit ?
- À quel sujet ? demanda Bastien.
- Ce qu'elles ont découvert sur le gosse. Ou plutôt, ce qui lui manque.

Hôtel Bleu Azur – Centre de Calais.

Chambre 309.

La même nuit.

Juste après avoir défait sa valise, Le commandant Paris s'était fait monter un plateau-repas dont il restait les reliefs sur le bureau d'appoint de sa chambre. Jusqu'au milieu de la nuit, il avait laissé passer les émissions télé les unes après les autres sans y prêter vraiment attention, feuilletant, comme il l'avait fait dans le train, son dossier sur son indic, sur la Jungle et sur la cible que son service visait depuis un an : Ombre.

Avec seulement six heures de retard, l'indic toqua à sa porte. Paris se leva difficilement d'un lit trop confortable et porta sa bedaine jusqu'à l'entrée de sa chambre.

– Merle ! Vous foutiez quoi ?

Le jeune homme rentra précipitamment dans la chambre sans attendre d'y être invité. Ses cheveux roux semblaient avoir explosé sur sa tête, comme s'il s'était coiffé avec un chat, et les taches de rousseur qui piquetaient son visage lui donnaient un air d'adolescent innocent. Jusqu'à ce qu'il parle.

– Commencez pas, putain ! J'ai mis une plombe à quitter les No Border sans me faire remarquer. Et je vous ai dit que c'était une mauvaise idée, l'hôtel Azur. C'est le lieu de rendez-vous des Albanais. Vous avez pas

remarqué tous les types à tête de corbeau qui zonent dans le hall ? Tous des passeurs de migrants. Un jour sur deux, ils sont dans la Jungle à chercher le client. L'un d'entre eux aurait très bien pu me reconnaître. Pour la discrétion vous repasserez.

– Si vous voulez vous cacher, restez dans la foule.

– Je me fous de votre petit manuel du flic parfait des Renseignements. Va falloir m'écouter aussi, c'est moi qui suis sur le terrain !

Paris éteignit la télévision, coupant la chique de Bruno Kremer dans une énième rediffusion de *Maigret*, et ouvrit la porte du minibar.

– D'abord, c'est vous qui allez m'écouter, Merle. Servez-vous un verre et calmez-vous.

L'indic ôta son gilet de laine distendu qui empestait le feu de bois et l'humidité, se pencha dans le frigo et rafla toutes les mignonnettes d'alcool qu'il fourra dans sa poche. Pendant qu'il dévalisait le minibar, Paris agença sur le lit une série de photos. Six portraits d'une qualité aléatoire.

– Nous l'avons appelé « Ombre ». C'est un de ces hommes. Enfin, je l'espère. Recruteur pour l'État islamique depuis près de huit ans et ce n'est que maintenant que l'on réussit à l'approcher. Autant vous dire qu'il est bon.

– Et vous comptez en faire quoi ? Le retourner pour qu'il bosse avec vous ?

– Impossible. Ce n'est pas qu'un jeune idéaliste comme vous. Ce genre d'homme est prêt à mourir pour sa cause. La collaboration est inenvisageable. Comme je vous l'ai dit, il est bon, peut-être un des meilleurs actuellement. C'est donc ceux qu'il va recruter qui nous intéressent, les nouveaux, ceux qui vont commettre des impairs. Ils seront affiliés à des groupes djihadistes et avec un peu de chance, ils nous permettront d'identifier des cellules actives sur le territoire français.

– Donc, Ombre, vous n'y touchez pas ?

– Non. Ombre, c’est comme l’encre explosive dans les sacs de billets de banque. Il tache un djihadiste, qui tache une cellule et nous, on n’a plus qu’à remonter la piste en cherchant les couleurs.

D’un geste, Paris désigna les portraits sur le lit.

– Prenez-les en photo avec votre portable, apprenez leur visage par cœur et si l’un d’entre eux débarque dans la Jungle, vous me contactez. C’est assez simple pour vous ?

– Je n’ai jamais dit que c’était compliqué, j’ai dit que c’était dangereux. Il y a deux mosquées dans la Jungle. Une modérée où tout le monde peut entrer et prier, l’autre salafiste, version intégriste et brutale, avec accès VIP et physionomiste à l’entrée.

– Sauf qu’il ne va pas rester toute la journée dans la mosquée. Rien ne vous oblige à vous convertir, suffit d’attendre qu’il ait faim ou soif.

– Ouais. Suffit d’attendre. Et à ce sujet, je dois m’attendre à quoi avec le nazillon que Salvador a planté ? Il a toujours mon sang sur sa chemise.

En toute honnêteté, Paris aimait bien ces moments où il faisait comme dans les films, avec des phrases d’agent secret.

– L’affaire a été étouffée. Plus de sang. Plus de facho. Plus de procédure. Classement sans suite, auteur inconnu. La PJ de Coquelles n’a pas été très difficile à convaincre. Vous êtes clean. Bon pour le service.

Rassuré, Merle photographia les six visages et posa un regard envieux sur le lit douillet. Il était 3 heures du matin et la Jungle se trouvait à plus de cinq kilomètres de l’hôtel.

– Ça vous dérange si je dors un peu pendant que vous regardez la télé ? Un vrai lit, ça fait longtemps.

Paris lui offrit son plus beau sourire.

– Ça m’étonne que vous ne les sentiez pas, les moments où vous dites des conneries.

– C’est non, alors ?

– Cassez-vous, Merle.

À l'aube, Adam et le gamin avaient été déposés à l'entrée de la Jungle par un fourgon de police bien impatient de repartir. Le petit Black marchait, lentement mais sans difficulté ni douleur visible. Peut-être était-il simplement résistant. Dieu seul savait, même s'il fermait les yeux, les horreurs que sa courte vie lui avait déjà fait subir.

Avant d'arriver à son emplacement, Adam vit de loin la dune et son arbre, sans sa tente, ni son sac à dos. Il avait pensé, au cours de la nuit, aux représailles éventuelles. Celle-ci était de bonne guerre mais le laissait sans abri ni vêtements.

– Hey ! Military man ! cria Ousmane derrière lui, avec une voix de stentor qui fit se retourner les premiers éveillés.

Adam le regarda d'un air contrarié. Ousmane n'en fut pas freiné un seul instant et le prit dans ses bras pour le saluer. Une familiarité à laquelle Adam ne se faisait toujours pas.

– Ousmane, je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça, tu vas m'attirer des ennuis.

– Tu t'en sors très bien tout seul. Et si tu cherches tes affaires, elles sont au camp soudanais, j'ai préféré les garder, après ce que tu as fait cette nuit.

– Comment es-tu au courant ?

Ousmane éclata de rire.

– C'est une petite ville ici, quand un type s'attaque aux Afghans, c'est assez rare pour se savoir vite. Surtout quand il les attaque seul. Personne ne

s'en prend à eux, et encore moins à leur maison de sexe.

– Carrément, c'est officiel ? Tout le monde le sait ?

– Oui, tout le monde sauf toi. Ils l'ont édifée avec les bénévoles du Secours catholique qui pensaient, eux, construire une école. Cinq euros pour un adulte, dix pour un enfant. Tu as perturbé un marché qui rapporte beaucoup. En période normale, je te laisserais un ou deux jours à vivre, mais là, j'ai bon espoir.

– Et j'imagine que je te le dois ?

– Non, tu le dois à ta bonne étoile, Adam. Depuis que tu es là, ils savent que tu parles français avec les humanitaires et tu es le seul dans la Jungle à connaître cette langue. Mais surtout cette nuit, pour l'enfant, tu es directement allé voir les policiers alors qu'ici, personne ne leur fait confiance.

– Donc ?

– Donc, ils sont méfiants. Ils se demandent qui tu es, et surtout si tu n'es pas un agent des Renseignements. Alors j'entretiens leur méfiance en t'appelant military man, même si tu n'aimes pas ça. Dans le doute, ils te laisseront tranquille. Ils fermeront leur maison de sexe et cacheront le violeur une semaine ou deux. Par contre, le bois léché par le feu est prompt à s'embraser. Reste aussi éloigné d'eux que possible.

– C'est tout ?

– Non, mon ami. Si tu cherches à passer en Angleterre, tu t'es cassé toi-même ton pied. Ce sont les Afghans qui tiennent le marché des passeurs. Eux et les Albanais. Ce sera plus difficile, mais je serai là.

– Justement, pourquoi fais-tu tout ça pour moi ?

– Il faut se trouver des occupations pour ne pas devenir fou. Je t'aide parce que je vois dans tes actes ceux d'un homme courageux. Dieu nous a fait nous rencontrer, il doit y avoir une raison. Et les bonnes actions ne sont qu'un prêt.

– Moi aussi j’aime les proverbes et j’en connais un de ton pays. Quand l’orage survient, chacun se préoccupe de protéger sa tête.

– Comme toi hier, avec le gamin ?

Adam sourit à son tour.

– L’orage était trop gros, il se serait noyé.

Toujours tactile, le Soudanais posa son bras sur les épaules du Syrien et l’invita à le suivre.

– Allez, mon ami, viens récupérer tes affaires.

Au bout de quelques mètres, Ousmane jeta un œil derrière lui.

– Tu sais que ton petit protégé nous suit ?

– Oui. Et tu veux que je fasse quoi ? Je ne vais pas lui jeter des pierres.

Arrivés au campement, Adam et Ousmane s’installèrent devant le feu. Si les journées étaient parfois insupportablement chaudes, les matins, au contraire, supportaient la chaleur des flammes. Le gamin resta à quelques mètres d’eux.

Comme à chaque fois, les Soudanais saluèrent Adam, touchant sa nuque, posant une main sur sa tête, sa cuisse, ou s’autorisant même une franche accolade. Le contact, de la peau, de l’autre, dans la Jungle loin de ceux que l’on aime. La douleur des absences. Le besoin d’affection. Après le *Jungle time*, Adam comprit le *Jungle love*.

Son sac à dos et sa tente pliée furent déposés à ses pieds et Ousmane fouilla sa poche.

– J’ai trouvé ça, dans le sable, sur ta dune. Elle a dû t’échapper.

Adam regarda sourire Maya sur la photo. Comment avait-il pu l’oublier ? Même une seule nuit ? Un instant, ce petit Black avait été plus important que tout. Il avait canalisé son attention, détourné ses angoisses.

– L’enfant que j’ai aidé, tu le connais ?

– Oui. Je l’ai déjà vu. Il doit être ici depuis un mois, environ. C’est un animal sauvage. Il appartient aux Afghans. À chaque fois il essaie de les fuir, mais la Jungle est petite. Ils le rattrapent toujours et le punissent.

– Je ne comprends pas quand tu dis « appartient ».

– Un petit sans défense trouve toujours son prédateur. Tu sais combien t'a coûté ton passage jusqu'en France ? Probablement presque tout ce que tu avais. Comment penses-tu qu'un gamin comme lui a pu traverser l'Afrique ? Esclave sexuel ou esclave tout court. Ils en ont fait la même chose ici. Peut-être aussi qu'ils lui ont promis de le faire passer en Angleterre. Et s'il a compris maintenant qu'ils ne l'aideraient jamais, le mal est fait. Il leur appartient.

– As-tu essayé de l'aider ?

– Tu sais que oui, Adam. Tu me connais maintenant. Mais il ne fait pas non plus confiance aux Soudanais, ni aux Noirs en général. Je crois que son esprit a été cassé en mille morceaux. Tu es le seul qui semble pouvoir l'approcher.

– Il nous comprend ?

– Aucune idée. Comment veux-tu que je sache ? Regarde.

Ousmane se leva, se dirigea vers le petit Black avec un bol de thé et le gamin fila comme un lapin entre deux tentes.

– Au moins, je t'ai débarrassé de lui, s'amusa-t-il.

Tout au long de la journée, Adam avait senti une présence, discrète mais constante. Pas de danger, aucune menace, le gamin ne le quittait pas d'une semelle.

Il n'avait abandonné le Syrien qu'un court instant, le temps de s'enfoncer dans la forêt, après les dunes, pour y retrouver, dissimulé sous des branchages, ce qui avait le plus d'importance à ses yeux. Ce qu'il avait réussi à préserver de son voyage du Soudan à Calais : un sac à dos bleu pétard avec une pochette rouge devant. À l'intérieur, un carré de tissu imprimé appartenant à sa mère, le bracelet en cuir de son grand frère et quelques autres trésors qui n'avaient de valeur qu'à ses yeux. Il passa les deux lanières du sac sur ses épaules et quitta la forêt pour rejoindre, à distance, son protecteur.

Adam s'était installé de nouveau sur sa dune. De nouveau il était allé voir Antoine, le vieux planton hippie, au campement des femmes, sans résultat. Profitant de la proximité du centre Djalfari où se faisait la distribution officielle des repas, il s'était ensuite mis au niveau de l'interminable file d'attente, photo en main, à mendier un moment d'attention comme les nécessiteux mendient une pièce. Sur le panneau d'accueil, annonçant « Centre Jules Ferry », il comprit que l'appellation « Djalfari » était une nouvelle appropriation du français par les migrants. Il y resta plus de trois heures et excepté un début d'insolation, il ne récolta rien d'autre.

De nouveau il était allé voir Julie de l'association Care for Calais, dont il avait, depuis, trouvé les « bureaux ». Un préfabriqué blanc de récupération, posé sur le sable, juste derrière la Belgium Kitchen, dans la partie ouest de la Jungle où se trouvaient les tentes de Médecins sans Frontières et la caravane du centre bénévole juridique. La zone administrative en quelque sorte, toujours envahie de migrants, un dossier à la main, espérant voir leur demande de rapprochement familial validée par les autorités anglaises.

Depuis deux semaines maintenant on lui répondait gentiment, d'un mot rassurant, d'un sourire compatissant ou d'un regard désolé. Pourtant, chaque jour, Adam, jusqu'à la tombée de la nuit, continuait de montrer sa photo à qui voulait bien la voir. Il provoquait l'empathie des bénévoles humanitaires, mais il réveillait aussi chez les migrants le souvenir de leurs propres pertes, si bien que certains commençaient à l'éviter.

De guerre lasse, il se coucha dans sa tente et fut incapable de trouver le sommeil avant longtemps. Il les comprenait, ces regards qui lui disaient de ne plus attendre, de ne plus espérer, de se raisonner avant de devenir fou, d'accepter pour ne plus se battre. Il les comprenait et les voyait défiler, derrière ses paupières closes. Son ventre en pierre, ses intestins en cordes nouées, comme si une main serrait ses entrailles jusqu'à ce que des larmes de douleur montent à ses yeux. Il avait peur pour elles depuis trois semaines qu'il les avait quittées et que Maya avait dessiné un cœur sur la vitre du taxi. Trois semaines de trouille, constante, aiguë, aucun corps ne peut supporter ce traitement. Après une nuit exécrable, Adam sortit de sa tente, prêt à subir une nouvelle journée.

Assis sur le sable, sur la dune, à moins d'un mètre de lui, le petit Black veillait, la tête posée sur ses genoux pliés, un sac à dos bleu pétard à ses pieds et une machette à la main, dont il utilisait le bout de la lame pour dessiner des formes sur le sol. D'abord une flèche, puis un cercle, et un trait

comme une lance pour finir. Il s'arrêta et effaça les signes sur le sable lorsqu'il entendit son protecteur se réveiller.

Adam reconnut, à sa courbe, l'arme qu'il avait dérobée à l'un des gardes du bordel afghan et qu'il avait laissée à l'entrée de la forêt où ils s'étaient cachés. Il ne sut dire pourquoi, mais après une nuit de souffrance, la présence de cet enfant au matin combla quelque chose. Il se posta à son côté, laissant les premiers rayons défriper doucement son visage. Il regarda autour de lui l'état de stagnation dans lequel il s'était laissé aller. Il s'était refusé à s'installer, comme pour convaincre le destin qu'il ne resterait pas bien longtemps. Mais le matin cueille les hommes sans protection, sans bouclier ni barrière. Impossible de se mentir. Peut-être resterait-il dans la Jungle bien plus longtemps qu'il ne voulait se l'avouer.

Il faudrait qu'il fasse un feu et qu'il le cercle de pierres. Qu'il achète du café, du thé et quelques biscuits. Qu'il trouve un pan de tissu à tirer de l'arbre à la tente afin de se protéger du soleil l'après-midi. Il plongea ses doigts dans le sable encore frais puis se tourna vers l'enfant.

– Tu comprends mon arabe ?

L'enfant dodelina un « oui » hésitant de la tête qui incita Adam à utiliser les phrases les plus simples.

– Tu es resté là toute la nuit ?

Nouveau hochement de tête.

– Et tu t'appelles comment ?

Il ne répondit rien. Adam se souvint alors de ses cris, cette nuit-là. Des cris sans mots, des plaintes gutturales. Et son silence depuis la veille. Il lui prit le bras et l'attira vers lui. L'autre tenta de se débattre mais Adam serra plus fort. Puis il lui attrapa la mâchoire et lui ouvrit la bouche de force. Un moignon de langue. Sectionnée ou arrachée. Résidu de chair rose inutile. Bien que retenu fermement, le gamin lança ses poings et ses jambes jusqu'à ce qu'Adam le relâche. Enfin libéré, il resta pourtant assis à côté du Syrien.

– Tu sais écrire ?

Les bras croisés et la moue boudeuse, l'enfant secoua négativement la tête.

– Bon. Je vais devoir te trouver un nom, alors.

Adam se leva, immédiatement imité.

– Et une tente aussi. Même les chiens ont une niche.

Vexé, le petit Black fronça les sourcils.

– C'est bon, je vois que tu me comprends vraiment, lui dit Adam en souriant.

*

* *

Le duo paraissait improbable. L'association, inédite. Ce grand Syrien, suffisamment imposant pour qu'on n'ait pas envie de l'importuner, et ce même au regard noir comme sa peau, marchant ensemble, sur les Champs-Élysées de la Jungle, sous les yeux surpris des autres migrants.

Sur le chemin, Adam montrait sa photo chaque fois qu'il croisait une personne dont il ne reconnaissait pas le visage et le gamin, intrigué, le regardait faire, en s'éloignant de quelques pas dès qu'un étranger s'approchait de trop près.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée du campement soudanais, le petit s'assit sur une pierre plate et laissa Adam poursuivre seul.

– Mon ami, l'accueillit Ousmane. Je vois que vous êtes devenus inséparables.

– Ça ne me dérange pas. Il est d'une compagnie plutôt discrète. Je lui cherche même un prénom.

– Appelle-le Kilani, répondit Ousmane, comme une évidence.

– Pourquoi pas. C'est joli.

– C'était le nom de mon fils.

– Je ne savais pas que tu avais un fils, encore moins que tu l'avais perdu.

– Tu ne sais pas grand-chose de moi, Adam, et c’est bien comme ça. J’étais soldat. J’ai tué des hommes, et d’autres qui ne l’étaient même pas encore. Je n’ai pas eu le choix. Mais eux aussi avaient un père, qui doit me haïr, ou me chercher. Ça n’a pas de fin. Nous sommes tellement de personnes différentes dans une même vie. Père, assassin, ami.

Un Soudanais déposa devant eux deux tasses dépareillées pleines à ras bord de leur thé, sucré comme une ruche d’abeilles. Adam en but une gorgée et grimaça.

– Quand Nora sera là, elle te fera un thé bien meilleur. Tu ne pourras plus en boire d’autre.

Nora et Maya. Ousmane entendait leurs prénoms cent fois par jour, mais jamais il n’osait dire à Adam le fond de sa pensée. Il préféra même le conforter dans ses illusions et pointa du doigt la bâche plastique tendue autour du feu et censée le protéger du vent. Sur cette bâche étaient écrits en arabe, les uns à la suite des autres, une série de noms et de prénoms au feutre noir.

– Ce sont tous ceux qui ont réussi le passage vers *Youké*. Nous sommes tristes de perdre la compagnie de nos frères, mais ils nous donnent l’espoir. Ils nous disent que c’est possible. Un jour, toi, ta femme et ta fille serez sur cette liste. Je vous y inscrirai moi-même. Ce sera une belle journée.

Ousmane s’en voulut immédiatement de bercer son nouvel ami dans la douceur des mensonges. Bientôt, Adam comprendrait qu’il devrait faire le voyage vers l’Angleterre seul. Mais ce moment n’était pas encore arrivé.

Ils terminèrent leur thé et Adam prit congé. Depuis le début de la journée, dès qu’il se levait, le gamin copiait ses gestes, comme les mimes qu’Adam avait vus enfant, dans les rues de Paris.

– Kilani. Ça te va comme prénom ?

L’enfant donna son accord d’un hochement d’épaules.

– De toute façon, tu feras avec.

Installées à même le sable, une table et quatre chaises en plastique brûlées par le soleil servaient de bureau à Julie lorsque la chaleur cognait trop fort sur la structure métallique du préfabriqué de l'association Care for Calais. Elle terminait à l'instant une conversation téléphonique houleuse et pour la première fois, Adam put la découvrir sans son sourire si rassurant.

– Bonjour, Julie. Ce n'est pas le bon moment peut-être ?

Elle respira une fois à pleins poumons comme on tourne une page, histoire de passer au chapitre suivant. Et le sourire réapparut.

– Désolée, Adam. Encore une association anglaise qui veut la liste des enfants isolés. Ils promettent de venir en chercher une cinquantaine, mais des gosses, on en a près de mille. Je suis censée choisir comment ? Pourquoi l'un plutôt que l'autre ? C'est beaucoup d'espoir à faire miroiter. C'est la troisième fois que j'actualise cette liste et jamais personne n'est venu jusque dans la Jungle. Et les regards des enfants qui pensaient fuir cet endroit et à qui je dis que c'est annulé, qui se les tape ? Ma pomme !

– Ma pomme ? fit répéter Adam.

– Oui, pardon. Ma pomme, moi, quoi. Ces gamins, c'est ce qui me frustre le plus, mais aussi ce qui me donne le plus de courage. Ils sont en danger, plus qu'on ne le croirait. Il y a quelques jours, l'un d'eux a été violé et je ne sais ni qui il est, ni où il est. Je sais juste qu'il a été sauvé par un migrant et qu'il a pu aller à l'hôpital.

Nouvelle respiration pleins poumons, nouveau chapitre.

- Dis-moi ce que je peux faire pour toi, Adam.
- Il me faudrait une autre tente.
- T’abuses.
- Ce n’est pas pour moi, c’est pour lui.

D’un coup de menton il désigna Kilani, planqué derrière une caravane. Julie s’agenouilla et lui fit signe de s’approcher. Devant ce sourire irrésistible qui donnait l’impression qu’elle était capable d’aimer la planète entière et d’avoir encore des réserves, le gamin se laissa amadouer, sortit de sa cachette et avança doucement.

Lorsqu’il fut assez près, Julie le détailla. Baskets trouées et large pull bleu aux manches qui dépassaient ses poignets. Kilani tendit la main avec précaution vers les cheveux blonds et bouclés de Julie et les caressa du bout des doigts, comme s’ils pouvaient mordre à tout moment.

- Il lui faudrait un nouveau pantalon aussi, ajouta Adam.

Le regard de la bienveillante s’arrêta sur le jogging aux couleurs passées dont l’arrière était encore maculé de sang. Elle se tourna vers le Syrien, puis à nouveau vers le gosse et comprit enfin.

- Adam, le gosse agressé et le migrant, ne me dis pas que c’est vous ?

Il resta silencieux.

- Et c’est toi aussi qui as mis le feu à la tente des Afghans ?
- Tu aurais fait quoi à ma place ?

Julie se leva et, bien qu’elle fût la première à déconseiller ce geste à toutes les femmes bienveillantes qui arrivaient dans la Jungle, elle prit Adam dans ses bras.

- Tu es fou. Tu as agi sans réfléchir. Et tu t’es mis en danger.
- Si je devais, je referais la même chose.

Elle plongea ses yeux verts dans les siens et le regard d’Adam, volontaire et rassurant, la déstabilisa un instant.

- Je ne vois qu’une solution pour vous protéger, mais il faudra me faire confiance. Je vous emmène au Cap.

*
* *

Ils retrouvèrent la route qui longeait le nord du camp, la remontèrent en direction des baraquements pour femmes et, une centaine de mètres avant, Julie pointa du doigt un alignement d'une quarantaine de containers métalliques blancs comme ceux que l'on voit en pile sur les cargos. Flambant neufs, trois mètres de large sur quatorze de long, ils étaient entourés de hautes grilles qui en bloquaient l'accès. Elle se dirigea vers l'entrée.

– Je ne suis jamais venu ici, avoua Adam. Comme c'est propre, j'ai pensé que c'était là où vous viviez, vous, les humanitaires.

– Non. La plupart des bénévoles sont des Calaisiens, des *Kalissi*, comme les appellent les Soudanais. Ils ont leur propre maison. D'autres sont à l'hôtel, ou chez des gens en ville. Quelques-uns restent aussi dans la Jungle, comme moi, une nuit sur deux. Ce que tu vois derrière les grilles, c'est le Cap. Malheureusement, les migrants se méfient de cet endroit. Ils pensent qu'on y prend leurs empreintes digitales et qu'on les fiche.

– Je connais tous les mots que tu utilises, mais je ne comprends rien.

– Alors regarde, lui dit Julie en lui montrant l'entrée gardée par un poste de contrôle en tôle et sur lequel était peint en rouge : CAP – Centre d'accueil provisoire.

Un garçon d'une vingtaine d'années passa devant eux, se dirigea vers le poste de contrôle, et Adam le suivit des yeux. Tee-shirt largement déchiré dans le dos, un soulier de cuir noir au pied droit, une sandale plastique verte au pied gauche et un simple caleçon terreux comme pantalon. Il salua les deux gardiens, se plaça devant un Digicode vissé à la guérite, sur lequel il pianota les six numéros pour se voir accorder l'accès au sas. Il passa la première porte, posa la main sur un écran fixé sur le mur et attendit que le laser optique la reconnaisse. La seconde porte s'ouvrit alors et le garçon se retrouva enfin dans le Cap.

Adam fut saisi par ce déséquilibre, ce fossé existant entre cet homme en guenilles et la somme de nouvelles technologies sécuritaires qui semblaient l'entourer.

– Le code à l'entrée leur permet d'avoir accès au sas, expliqua Julie. Dans le sas, il y a un boîtier de contrôle. Ça s'appelle une clé d'accès palmaire. Il fallait trouver une clé qu'ils ne puissent pas perdre et c'est donc devenu la paume de leur main. Le laser analyse juste sa forme, l'espacement et la longueur des doigts. Mais on ne se doutait pas que cette technique susciterait autant de méfiance. Par exemple, les Somaliens sont persuadés qu'on en profite pour prendre leurs empreintes digitales et que, dès qu'on a assez de personnes de la même nationalité, on ferme leur container la nuit et on le charge sur un bateau pour les renvoyer chez eux.

– Je doute que la France agisse de cette manière.

– Parce que tu es raisonnable. D'autres esprits moins éclairés ou plus abîmés se nourrissent de toutes les rumeurs. Tu sais, ici, il y a près de dix mille personnes qui n'ont rien à faire de leur journée qu'attendre le milieu de la nuit pour tenter de monter dans un camion vers l'Angleterre. Et très peu y arrivent. Au trauma des guerres s'ajoutent l'ennui et la frustration. Si tu aimes lire, dessiner ou écrire, je t'en prie, fais-le une heure par jour, c'est essentiel. Trouve-toi une occupation avant de péter un plomb.

Adam tiqua à cette expression qu'il n'avait jamais lue dans les livres de son père.

– Péter un plomb : devenir fou, précisa Julie. Certains sont là depuis des mois, d'autres depuis plus d'un an et les trois quarts sont atteints de troubles psychiatriques, parfois profonds. J'en connais qui ont complètement vrillé. Ils ne supportent plus les autres ; à dire vrai, ils ne se supportent plus eux-mêmes et ils vivent en ermites dans la forêt qui borde la Jungle, sans attendre plus rien d'autre que d'y mourir.

– Préférer vivre comme un animal dans une forêt plutôt que d'être enregistré au Cap, c'est assez radical, s'étonna Adam.

– Tout fonctionne à coups de rumeurs, et à force d’être propagées avec conviction, elles deviennent réalité. Un Kurde m’a dit qu’il refusait de rester au Cap car il pensait qu’on donnait directement les informations à leur gouvernement pour qu’il puisse s’en prendre à leur famille restée au pays. C’est à cause de ces ragots idiots que ce centre d’accueil n’est qu’aux deux tiers plein, alors que dans le reste de la Jungle on étouffe et on se marche dessus. Mais tout ce qui compte, c’est qu’à l’intérieur, vous serez totalement protégés des Afghans.

La jeune femme le vit hésiter. Elle imaginait la somme d’informations qu’il avait dû recevoir depuis quelques jours et comprit parfaitement qu’il ne savait plus à qui accorder sa confiance. Mais elle lut surtout dans ses yeux qu’il ne se résignerait pas à quitter l’entrée de la Jungle. Sa dune était son poste de contrôle et le Cap, bien trop enfoncé dans le camp. Il risquerait de rater sa Nora.

Bêtement, elle envia un instant cette femme pour qui Adam avait traversé la planète. Sa peine, sa rage et une certaine peur sourde affleuraient à la surface de chacun de ses gestes, chacune de ses décisions, de ses respirations, avec un espoir infini comme tout moteur. Elle le trouvait profondément touchant, émouvant, séduisant.

Adam ne s’installerait donc pas au Cap. Toutefois, pour Kilani, l’endroit semblait parfait. Adam se retourna pour en parler au petit Black. Évidemment, le gosse lui avait encore filé entre les doigts. À quelle légende avait-il bien pu se fier pour être lui aussi terrorisé par l’endroit ?

– Un pantalon d’enfant et une nouvelle tente, ça ira.

Julie le regarda avec un air de maîtresse fâchée, juste avant de remettre son sourire en place, porté comme un uniforme. Elle fit le chemin vers le poste de contrôle, entra le code, se fit scanner la paume et disparut dans le premier container blanc où se trouvaient la réserve à vêtements et les produits de première nécessité.

Quelques minutes plus tard, elle sortit les bras chargés d'un sac d'habits propres et d'une tente. Alors qu'elle les tendait à Adam, la radio accrochée à sa ceinture laissa échapper la voix d'Antoine, le planton de la guérite du campement pour femmes. Elle la détacha et augmenta le volume.

– Je t'écoute Antoine.

– Paix sur le monde, Julie. Je viens d'être prévenu d'une arrivée. Environ soixante nouvelles personnes à l'entrée de la Jungle.

La bénévole croisa le regard d'Adam qui s'accrochait à cette information comme un plongeur à sa bouteille d'oxygène.

– Antoine, dis-moi s'il y a des femmes ou des enfants.

– On vient de me demander deux places. Donc deux femmes, ou deux enfants ou une femme et un enfant. J'en sais pas plus. Ne dis rien encore à Adam, je préfère que tu vérifies d'abord. Je supporte plus son regard.

Gênée, Julie coupa au plus vite la communication mais Adam avait fait le tri sans prêter aucune attention à la fin du message d'Antoine. Nora et Maya étaient arrivées, le calvaire prenait fin et il avait tenu bon. Il leur montrerait bientôt, à tous, les amours de sa vie et ils fuiraient ensemble ce purgatoire entre deux mondes, l'enfer syrien et le paradis anglais.

Il n'avait jamais couru aussi vite, bousculant et s'excusant en même temps, entre la foule des milliers de migrants, le cœur au bord de l'explosion, les lèvres tremblantes, retenant les mots qu'il leur dirait une fois qu'elles seraient dans ses bras.

Antoine avait emprunté la vieille bagnole blanche de Care for Calais et venait à la rencontre des nouveaux migrants. Il freina dans un nuage de sable, descendit de voiture, fendit le groupe des arrivants, disparut en son centre et réapparut avec une femme et un garçon. Et c'est ce qu'Adam vit en premier. Cette femme et ce garçon venaient de renvoyer Nora et Maya ailleurs, et cet ailleurs pouvait être n'importe où sur terre.

Jambes coupées, uppercut en plein ventre, Adam pensa qu'il pouvait marcher encore mais ses jambes le lâchèrent, ses genoux fléchirent et il se laissa tomber au sol, la photo dans son poing serré enfoncé dans le sable. Cette femme et ce gosse, il les haïssait. Il se força à réguler sa respiration alors que toutes ses forces l'abandonnaient. De l'espoir à l'effondrement absolu. Passer de l'un à l'autre de ces deux sentiments en un quart de seconde, c'était comme être giflé en plein éclat de rire.

Kilani ne l'avait jamais quitté des yeux et lorsque Adam releva la tête, le gamin était devant lui, visage fermé et réprobateur, main tendue. Adam mit quelques instants à réagir, puis lui confia sa photo. Kilani l'avait vu faire depuis plusieurs jours et il avait compris. Confiant, il sourit à Adam et fonça vers les arrivants.

Le voir tirer sur les pans des manteaux et des chemises, grogner pour attirer l'attention des adultes, bras levé, photo en avant, se faire bousculer et presque marcher dessus, remplit Adam de reconnaissance. Kilani agissait comme s'il cherchait sa propre famille, avec autant d'ardeur et de volonté.

Un migrant le dépassa et son gros sac percuta le petit Black qui, déstabilisé, chuta au sol et laissa échapper le cliché. Un coup de vent l'envoya à deux mètres de lui. Il se jeta en avant et réussit à le rattraper avant qu'il ne s'envole définitivement. C'est là que, pour la première fois, il regarda réellement les visages. Nora et Maya. La femme était sublime et la fille avait le regard de son père.

*
* *

Le tacot d'Antoine passa devant Adam et s'arrêta à son niveau. Il aperçut, à l'arrière de la voiture, cette femme et ce garçon et se demanda de quel droit ils avaient eu la chance d'arriver jusque-là. Le gamin sourit à Adam qui détourna le regard pour ne pas avoir à supporter son intolérable contentement.

– Ta femme et ta fille, elles sont passées par la Libye, c'est bien ça ? lui demanda Antoine par la fenêtre ouverte.

Adam acquiesça sans répondre.

– Alors tu dois aller voir l'homme là-bas, celui au tee-shirt noir. Ne me demande pas ce qu'il fait là, mais c'est un passeur libyen et il a accompagné son groupe sur toute la traversée de l'Europe.

Se battre puis capituler. Et recommencer. Sans cesse. Adam se donnait l'impression d'être un mort en sursis que l'on shoote à l'adrénaline pour qu'il avance encore de quelques mètres. Il se leva, de nouveau déterminé.

*
* *

Julie, secondée par une infirmière de Médecins sans Frontières, avait pris le relais des arrivants et leur indiquait tour à tour les règles, les codes et l'organisation de la Jungle. Julie parlait logistique alors que l'infirmière faisait un point sur les éventuelles urgences médicales après un tel calvaire.

– *As Salam Alaykom.*

Le Libyen se retourna vers Adam et le salua à son tour.

– *Wa Alaykom Salam.*

Adam aurait dû montrer sa photo dans l’instant, mais il connaissait d’avance la réponse, puisqu’elle était toujours la même. L’homme la regarderait et lui dirait qu’il était désolé.

– Je pensais que les passeurs arrivés en Italie faisaient demi-tour et retournaient en Libye.

L’homme détailla Adam, surpris de son approche. Les deux femmes bénévoles étaient déjà débordées par les questions et lui n’avait rien de mieux à faire que de répondre au Syrien.

– Tu as raison. Mais je ne suis pas qu’un passeur, je suis aussi un homme d’affaires, vois-tu. La traversée de la Méditerranée est trop dangereuse. Elle a englouti des dizaines de milliers de migrants ainsi que nombre de mes frères. Et en Libye, un coup les islamistes prennent le pouvoir, un coup ils le perdent, puis ils le reprennent. C’est trop instable pour du business. Il n’y a que des inconvénients. Alors qu’ici, c’est un nouveau marché, bien plus sûr. Les passeurs demandent le double pour l’Angleterre, ils ne risquent pas leur vie, et la France est une démocratie en plus d’être un pays en paix. Alors je viens prospecter. Et quand j’aurai assez d’argent, je m’achèterai une maison, à Cannes, là où il y a le festival du cinéma, avec les stars.

Chacun arrivait dans la Jungle avec ses rêves. Adam se décida enfin à oser le sien.

– Je sais que le voyage a été long et que tu es épuisé, mais je dois savoir si tu as vu ma famille.

Il sortit la photo qu’il défroissa du plat de sa main sur son pantalon sale.

– Elles sont parties de Libye pour rejoindre l’Italie et je n’ai aucune nouvelle d’elles. Tu as souvent fait cette traversée, alors peut-être que...

Le Libyen regarda attentivement les visages. Il les reconnut à la première seconde mais fit semblant de chercher dans sa mémoire.

Pourtant, c'est bien de son bateau que la femme avait été poussée à l'eau. Et la petite fille, il l'avait lui-même jetée à la mer. Il leva les yeux de la photo, l'air ennuyé et compatissant.

– Je suis désolé mon ami. Grâce à moi, des milliers de personnes ont pu quitter l'Afrique et retrouver leurs proches, mais tu comprends bien que je ne peux me souvenir de tous les visages. Surtout que les voyages se font de nuit.

Et comme l'espoir tue autant qu'il occupe, il lui en injecta une bonne dose, directement dans le cœur.

– D'autres Libyens doivent me rejoindre bientôt. Un nouveau marché ne s'attaque pas seul. Je te préviendrai et tu leur montreras ta photo. Tu ne dois pas abandonner.

Adam fut touché par ces mots et, comme Ousmane l'avait fait pour lui, il lui proposa son aide.

– C'est compliqué, la Jungle. Si tu as un problème ou des questions, je suis là, sur la dune. N'hésite pas à venir me voir.

Le Libyen tendit une main qu'Adam serra franchement. Puis ils se quittèrent.

*
* *

La nuit tombée, Adam et Kilani, chacun dans sa tente collée presque à celle de l'autre, se laissaient gagner par le sommeil. Une vibration sortit Adam de son endormissement. Son téléphone annonçait un message dont l'expéditeur était ce jeune flic rencontré à l'hôpital. « Police-Miller » s'afficha sur l'écran.

« Aucune information en France sur Maya ou Nora Sarkis. J'aurais aimé t'aider d'avantage. Je suis sincèrement désolé. Miller. »

Son portable lui tomba des mains. Adam se demanda où il trouverait la force de vivre les jours à venir. Il pensa à son arme, dans le holster de son

uniforme, et fut rassuré de ne pas l'avoir à portée. Un bon trou dans la tête par lequel coulerait sa peine, au goutte-à-goutte. Ce serait si simple.

Perdu dans ces sombres pensées, il entendit Kilani, dans la tente à côté, à quelques centimètres de lui, se battre, crier et geindre dans un rêve qu'il n'aurait pas aimé partager avec lui. Les enfants heureux doivent imaginer leurs monstres, planqués sous le lit. Au cours de sa vie, Kilani en avait affronté de nombreux, et ceux-là ne se cachaient pas.

« Je ne m'appelle pas Kilani », se répétait dans sa tête le petit protégé d'Adam.

Si seulement je pouvais lui raconter, il saurait tout alors. Je lui parlerais des cauchemars que je fais régulièrement depuis que je suis arrivé dans la Jungle. Je garde pourtant ce carré de tissu, un morceau d'une robe de ma mère, à qui je demande d'éloigner les mauvais esprits. Je sais qu'elle veille sur moi et que je suis dans ses prières, mais parfois, les mauvais esprits sont les plus forts. Ce sont comme des démons qui attendent la nuit pour me remonter les images que je veux oublier. Je sais que ces démons attaquent aussi Adam. Je l'entends supplier dans sa tente pour qu'ils le laissent tranquille, se taper la tête contre le sol pour ne pas y penser. Il dit Nora. Il dit Maya. Une nuit, je l'ai même vu frapper à mains nues jusqu'au sang contre le tronc d'un arbre, puis se laisser tomber au sol et fondre en larmes. Certains souvenirs sont des brûlures et ces cauchemars n'épargnent personne.

Celui qui me hante le plus souvent me ramène il y a deux ans de ça, chez moi, sur les bords de mon lac. Près des miens.

Lac No – Sud Soudan. 2014.

Frontière des États du Haut-Nil et d'Unity.

Je suis allongé sur l'herbe des prairies infinies qui bordent le Nil Blanc. Je dis « infinies » parce qu'il n'y a pas d'autre mot. Où que je regarde, c'est un océan vert. Lorsque le vent souffle, il couche les brins d'herbe. On dirait la caresse d'un géant invisible. C'est toujours ici que commence le rêve. Juste avant que le sang coule.

J'entends ensuite les cris et je vois au loin les voitures de l'armée. Mon père dit que notre terre est déchirée entre un homme président et un autre qui veut sa place. Je n'en sais pas plus. Juste que ça attire les militaires.

Des coups de feu claquent et je cours vers le lac, là où mon village est installé. Je laisse derrière moi les vaches, même si elles sont la seule richesse de ma famille. Mon grand frère m'a tout appris du métier de vacher et m'a surtout recommandé de ne jamais abandonner le bétail. Mais à cet instant, même les bêtes s'énervent et sentent le danger.

Plus je m'approche du lac et plus les marécages remplacent la prairie. Je m'y enfonce jusqu'à la cheville puis jusqu'à mi-mollet, mes enjambées sont plus courtes et plus pénibles, j'ai même la sensation que la distance s'allonge.

La fumée gratte ma gorge. Une case brûle tout près de moi. Ils ont fait sortir les hommes et les garçons de nos habitations. Ils les ont alignés. Devant eux, à quelques mètres, ils ont fait asseoir les femmes. Les frères regardent leurs sœurs, les femmes regardent leurs maris. Ils se jurent qu'ils s'en sortiront.

Un soldat pose le canon de son arme sur le ventre de ma mère et remonte doucement jusque sous son menton qu'il soulève pour qu'elle le regarde. Ma mère est la plus belle femme de toutes celles que je connais. Même le soldat l'a vu. Il tire sur son bras, la force à se lever et l'entraîne vers une case.

Mon frère est encore jeune mais il est déjà grand et fort. Il est debout, face au soldat, il lui barre le passage. Mon père est parti depuis une semaine, chercher un nouveau moteur pour notre générateur. Il a dit à mon

frère qu'il était « l'homme » pendant son absence. Alors mon frère fait ce qui doit être fait. Il fait l'homme.

Sans hésitation, le soldat lui tire une balle dans la tête. Son corps part en arrière et s'étale sur le sol. La terre boit son sang.

Mon enfance s'est arrêtée là.

Je me revois, courant aussi vite que je peux. Je fonce vers le soldat, prêt à lui sauter dessus. Son poing s'abat sur mon visage et je l'entends rire alors que je perds connaissance.

Quand je reviens à moi, il m'ouvre la bouche et sort ma langue. Il tire dessus mais, mouillée, elle lui échappe. Il défait alors son foulard blanc plein de sueur et de crasse brune et entoure ma langue avec. Il dégaine un couteau de chasse accroché à sa ceinture et montre la lame à ceux qui voudraient encore se révolter. Puis d'un coup sec, il tranche ma langue presque à sa base. Le rouge gicle. Je n'ai pas encore mal. La peur parasite tout. Puis la douleur m'envahit et je goûte mon propre sang.

C'est toujours là que je me réveille en criant, les larmes aux yeux et les poings serrés, malheureux, écœuré, terrifié. Je mets de longues minutes à comprendre où je suis, dans cette Jungle loin des miens.

Mais cette fois-ci, dans le noir de la nuit, alors que je hurle pour quitter ce cauchemar, deux bras solides me tiennent, fermement mais sans violence, et une voix que je suivrais au bout du monde me rassure.

– Calme-toi, petit, calme-toi. Je suis là, souffle Adam.

Par-dessus son tee-shirt, Bastien Miller passa son gilet pare-balles siglé police, qu'il ajusta en le sanglant sur les côtés. Il était 23 heures et le rendez-vous avec la BAC n'était pas avant une heure. Il vérifia son chargeur qu'il inséra dans son arme avant de chamberer une cartouche et de rabattre la sécurité. Concentré sur ses manipulations, il n'avait pas vu Jade et sa frimousse inquiète.

– Tu pars à la chasse aux migrants ?

Bastien enfila son blouson de tissu noir et sa paire de gants de cuir.

– D'où tu sors cette expression ?

– Du lycée. Ils disent que c'est le boulot des flics.

– Et tu crois que c'est ce que je fais ? C'est ce que tu penses de moi ?

– Je sais pas. Je dois tout deviner dans cette maison. Toi, maman, ton travail. J'ai l'impression d'être avec des colocs étrangers.

Bastien prit conscience qu'à force de considérer la maturité de sa fille comme acquise, il l'avait tout simplement surestimée. Elle n'était qu'une enfant qui avait besoin de stabilité et ils l'avaient fait déménager, quitter ses amis et ses habitudes pour une ville inconnue, dans un nouveau lycée, en pleine crise de couple, avec une mère au plus bas et un père parachuté dans un job dont il n'avait pas prévu la complexité.

– Je bosse avec des types dont je ne connais pas vraiment le travail, dans une ville qui se métamorphose la nuit et dont personne ne veut me

parler. Il serait temps que ça change, dit-il comme pour se justifier. Mais ça ne doit pas me faire oublier ce qu'il y a de plus important.

– Moi ? hésita Jade.

– Évidemment, toi.

Bastien prit sa fille par la taille et l'assit sur le coin du lit, puis il s'agenouilla face à elle, sur la moquette épaisse de la chambre.

– J'y suis allé, dans cette Jungle, et je te rassure, je n'ai pas aimé ce que j'y ai vu. Les images restent, comme si j'étais responsable de quelque chose.

Pour une fois que son père lui parlait de son boulot, Jade n'osa pas l'interrompre.

– J'ai aussi rencontré quelqu'un. Un migrant syrien. Un flic, comme moi, mais d'un autre pays. Il n'a plus de nouvelles de sa femme et de sa fille. Il les attend, il les cherche, et quand il m'en a parlé, comme un égoïste, je n'ai pas réussi à penser à autre chose qu'à vous. Je sais que notre famille ne va pas comme il faudrait, je sais que je devrais prendre les choses en main et qu'il ne faut pas que j'attende que tout explose pour m'en inquiéter. Moi, je vous ai, et on peut tout arranger. Lui, il n'a plus rien.

– Comment il s'appelle ? demanda Jade.

– Adam.

– Et tu vas l'aider ?

– J'ai essayé.

– Ok, donc, si je comprends bien, d'un côté tu donnes un coup de main aux migrants et de l'autre, tu les chasses. C'est rassurant, un père schizophrène et une mère dépressive.

– On fait ce qu'on peut pour t'offrir une base solide, ironisa Bastien. Avec un peu de chance tu te drogueras avant tes quinze ans. En attendant, tu devrais être au lit depuis un moment.

– Je peux lire une petite demi-heure ? tenta Jade.

– Pour être encore plus maligne et insolente ? Après tout, pourquoi pas...

Manon était recroquevillée dans le canapé du salon, face à la télé qui diffusait un thriller où une pauvre fille se faisait zigouiller avec application.

– Tu ne devrais pas regarder ça, lui dit Bastien. En plus, on l’a déjà vu. C’est le flic le coupable.

Manon leva les yeux sur son homme, habillé pour sortir.

– Tu vas où ?

– Je patrouille avec la BAC, je te l’ai dit tout à l’heure. Ce matin aussi.

– Excuse-moi, je suis un peu fatiguée.

Le regard de Bastien tomba sur la plaquette d’antidépresseurs posée sur la table basse, à côté d’un verre d’eau. Ils faisaient partie du décor depuis près de trois mois maintenant. Un laps de temps assez long pour que se pose légitimement la question de leur efficacité. Parfois Bastien se montrait patient, parfois il mourait d’envie de secouer sa femme. Il l’embrassa sur le front, empocha ses clés, quitta l’appartement et descendit les marches deux à deux.

Garé en bas de chez lui, moteur tournant dans la nuit, le Nissan de la BAC l’attendait, Passaro appuyé contre le capot.

– Bonsoir Lieutenant, on a rendez-vous avec la Canine au niveau de l’échangeur 47. C’est là où les migrants attaquent les camions. On en profitera pour faire le point sur le matériel. Vous voulez passer à l’avant ?

– Sans façon, Passaro. C’est votre équipe, vous restez chef de bord.

Bastien grimpa à l’arrière et constata, avec Cortex au volant, que Sprinter manquait au groupe.

– On profite de votre présence, lieutenant, ça nous fait un effectif en plus. On a envoyé Sprinter dans l’hélico, on aura un soutien aérien.

– Pardon ? Vous avez un hélicoptère ? s’étonna Bastien.

– Prêté par la gendarmerie, mais ouais, crâna Cortex.

Passaro enclencha sa ceinture de sécurité tout en se tournant vers Miller.

– Y a des indices dans la vie, lieutenant. Quand dans votre ville il y a une BAC en hélico, c'est qu'il y a un truc de pourri au royaume.

*
* *

De nombreux véhicules police étaient arrêtés autour de la station essence de nuit, à quelques kilomètres de l'échangeur d'autoroute. Trop heureux d'avoir une protection gratuite, le gérant offrait tous les soirs café et sandwiches. On y voyait la Canine et quelques fourgons de CRS, un camion de la DDE¹ prêt à nettoyer la route après les éventuels affrontements et un camion de pompiers. Comme si le pire était devenu une habitude.

Face au coffre ouvert de la voiture de la BAC, Passaro faisait l'état de l'équipement.

– Casque, bouclier, jambières, coudières, protège-mains, gilet pare-coups. Tenue Robocop au complet.

– Je n'ai pas ce matériel, s'inquiéta Bastien.

– Si ça canarde, vous resterez dans la voiture, c'est plus sûr.

– Et ça canarde souvent ?

– Leur but, c'est de détourner notre attention. Une équipe de passeurs nous attaque à un point A pour qu'au point B, l'autre équipe fasse monter ses clients dans les camions. Cailloux, briques, écrous de chantier, quand il pleut à Calais, c'est de la grosse grêle. Parfois, ils construisent des lance-pierres géants avec des chambres à air de vélo pour augmenter l'impact. Vous connaissez ce jeu pour portable, Angry Birds ? C'est le même concept.

Un genou au sol, Cortex comptabilisait les grenades lacrymogènes. Si Bastien avait déjà utilisé ce type de munitions, il n'en avait pourtant jamais vu autant. Il devait y en avoir environ deux cents, bien alignées, ordonnées, comme un essaim de guêpes prêtes à piquer.

– Vous êtes sûrs que ça va être nécessaire ou c'est juste pour m'impressionner ?

– Vous avez compris que les migrants, on n'a pas vraiment le droit de les interpeller, insista Passaro. Ou plutôt, ça n'arrange personne. Donc le seul job, c'est de les éloigner de l'autoroute pour qu'ils ne montent pas dans les camions ou agressent les chauffeurs.

– On passe nos soirées à les allumer comme des lapins, poursuivit Cortex. C'est de la chasse, rien de plus, sauf qu'on ne ramène pas le gibier. On tire tellement de grenades lacrymo qu'elles arrivent toutes les semaines par palettes. Il y en a plus à Calais qu'à la réserve nationale du RAID. D'après le commissaire, on en a claqué pour près de deux millions d'euros en une année. Et pour zéro interpellation. Juste pour sécuriser la route vers le ferry ou vers le tunnel sous la Manche. Et si les migrants ne comprennent pas, on lâche les chiens. Ou les CRS, y a pas grande différence.

Parmi le brouhaha de ces hommes parlant fort et rigolant gras pour se donner du courage, la voix de Sprinter s'entendit à la radio.

– BAC 400 hélico pour BAC.

– Transmettez pour la BAC, répondit Passaro.

– On vient de survoler la zone de la Rocade, à deux kilomètres de votre position. Caméra thermique activée. *Walking Deads* en approche. Plusieurs centaines en attente, de chaque côté de l'autoroute. Ils commencent à monter des barrages. Faudrait faire ralentir les camions, débarrasser à la lacrymo et nettoyer avec la DDE.

– Reçu pour BAC 400.

– Bonne chasse au zombie à tous. Terminé pour BAC 400 hélico.

Chasse. Le mot avait été utilisé deux fois et Bastien se demandait déjà comment il allait raconter tout cela à Jade. Très probablement, il ne raconterait rien.

Derrière eux, un homme mal rasé, au regard qui sentait l'alcool et aux fringues froissées, éclata de rire, son chien tenu en laisse courte contre sa

cuisse.

– Putain, je suis autant excité que Wolf.

Bastien fit un pas en avant pour saluer Max, l'effectif de soutien de la Canine, mais ce dernier tendit le bras pour l'empêcher d'approcher.

– Restez pas trop près, lieutenant. Wolf reconnaît plus personne. Les flics, les migrants, une chienne, il fait pas la différence, il défonce tout.

Max s'agenouilla devant son chien et l'animal, déjà surexcité, lui donna un coup de muselière que son maître évita de peu.

– Hein que t'es un con mon chien ? s'amusa Max. C'est normal. Il part à l'impact près de cent fois par nuit. Moi, si je me battais cent fois par nuit, j'aurais aussi besoin d'une muselière et d'une cage.

Le maître lui tapa sur la tête du plat de la main, puis le caressa. L'un comme l'autre semblaient de bons candidats à la bavure.

– Ce chien-là, ça fait un an qu'il cogne du nègre et du marron. Impossible de le rendre à la vie civile ou même de le muter dans un autre service. La dernière fois que je suis rentré dans sa cage, il a failli me bouffer. J'ai dû lui péter la gueule à coups de poing pour qu'il se calme. Quand il aura fini ici, y aura plus qu'à le piquer.

Puis il l'embrassa sur le haut du crâne.

– Hein que je te piquerai, con de chien ? Tu le sais, ça ? Je te prendrai la meilleure came, tu sentiras rien. Je t'accompagnerai s'il le faut, con de chien.

Et l'animal en profita pour grogner en lui collant un coup de muselière.

L'esprit saturé de ces mauvaises paroles, Bastien se mit un moment à l'écart, à l'arrière de la station essence, rapidement rejoint par Cortex et Passaro.

– Tout va bien, lieutenant ?

Et comme tout n'allait pas bien, Bastien laissa aller sa colère.

– Vous déconnez ou quoi ? Vous savez qui ils sont ces migrants, vous me l'avez dit vous-même. Des types qui fuient un pays en guerre et qui

cherchent à retrouver leur famille en Angleterre. On ferait tous la même chose dans leur situation. Comment vous pouvez en parler comme de lapins, de gibier, de *Walking Deads* ou de zombies, de vulgaires immigrés qu'on traque ?

Cortex baissa la tête et Passaro prit la parole.

– Tu nous laisses, Cortex, le lieutenant à besoin d'une pause cigarette.

Une fois seul avec bastien, Passaro se fit plus sévère. Il se posta de toute sa hauteur devant son officier.

– C'est vous qui déconnez, lieutenant, avec vos trois semaines d'expérience. Laissez-moi vous faire un point. Cortex, celui qui fait toujours le malin, en est à sa deuxième dépression. Sprinter, celui qui nous surveille dans les airs, a fait une tentative de suicide l'année dernière. On est tous à bout. On fait tous et on dit tous n'importe quoi pour tenir le coup. On voudrait se barrer d'ici, mais le service de Calais est fermé, personne ne peut en partir.

– Vous trouvez normal de garder des effectifs à la limite de casser ? Vous ne pouvez pas les remplacer ?

– Mais je n'en veux pas d'autres ! Vous imaginez le nombre de dérapages si je sélectionnais des flics qui aiment ça ? Qui aiment gazer des innocents ? J'ai des collègues que ce travail dégoûte et c'est mon assurance que le job sera fait, sans abus, sans plaisir malsain. Si on les appelle des zombies, c'est pour les déshumaniser, parce que notre seule mission c'est de tirer sur des hommes, des femmes et des gosses qu'on devrait normalement protéger.

– Alors pourquoi vous continuez ? Un ordre immoral ça se refuse, non ?

– Mais parce qu'on veut continuer. Ces camions, ces sociétés de transport, c'est l'économie principale de notre ville. À force de se faire attaquer tous les soirs sur l'autoroute, ils trouveront un autre chemin, un autre port. Mon ex-femme a fermé sa boutique de vêtements dans le centre-ville, et c'est pareil pour votre équipe. La sœur d'Erika fait cent cinquante

bornes tous les jours pour aller bosser et le cousin de Corval a dû vendre son restaurant à la moitié de son prix. Les touristes aussi se barrent. Ce sont les jobs de nos familles qu'on protège. C'est notre ville qu'on essaie de tenir à flot. On joue aux épouvantails, je vous ai jamais dit que c'était du bon boulot de police.

– Et Max, avec ses nègres et ses marron ?

– Max, c'est différent. C'est un gros con.

– Vous me rassurez.

Pour la deuxième fois de la soirée, la voix de Sprinter se fit entendre à travers la radio.

– BAC 400 hélico pour BAC. On va avoir un petit souci. Niveau signatures thermiques, ils sont plus de trois cents et les barrages sont déjà en feu, ils ont été montés plus vite que prévu. Les camions foncent droit dessus. Vous avez cinq minutes pour les arrêter.

Passaro se tourna vers Miller.

– Vous êtes prêt ? La suite, ce ne sera pas que des mots.

*

* *

Direction échangeur 47, dit point Roméo.

En file serrée, pare-chocs contre pare-chocs, les véhicules de la DDE, des pompiers et des flics fonçaient dans la nuit. Cette portion de l'autoroute A16 était encadrée sur plusieurs kilomètres de grillages barbelés de plus de dix mètres de haut que Bastien laissa filer de manière hypnotique. Il connaissait les barbelés à pointes, censés piquer le cuir des animaux qui s'approchent trop près des limites d'un champ. Mais ceux-ci étaient en forme de papillon, piquants aux extrémités et les ailes en rasoir. Ceux-ci étaient faits pour trancher la peau, blesser profondément et pas simplement repousser. Ceux-ci étaient faits et pensés tout spécialement pour les hommes.

Une bruine fine se mit à tomber. Devant le halo des réverbères, elle floutait la vue à la manière des parasites sur les vieilles cassettes VHS.

Accrochés aux barbelés en haut des grillages, passant à la vitesse d'images subliminales, Bastien aperçut une basket d'enfant, puis un morceau de pull déchiré, témoins des tentatives de passage quotidiennes et de l'acharnement désespéré des migrants.

Cortex appuya sur l'accélérateur et remonta la file afin d'en prendre la tête. Ils longèrent une trentaine de camions à l'arrêt, dont les chauffeurs avaient été avertis à temps par la radio de la DDE de la mise en place d'un barrage. Certains d'entre eux restaient peureusement dans leur cabine, quand d'autres en étaient sortis et faisaient le tour de leur remorque, lampe torche à la main, inquiets des éventuels passagers clandestins et des dégâts qu'ils pourraient occasionner à leur chargement.

Devant eux, à moins de vingt mètres, un immense bûcher barrait la route et éclairait bien plus fort que les gyrophares. Vieux meubles et matelas moisissus, poubelles volées dans la ville, pneus, palettes, branches et troncs d'arbres pour une flambée spectaculaire.

Trente camions, des flics et des pompiers, face à un barrage de feu bloquant la circulation. Un embouteillage de plus en plus grand. Des migrants invisibles et prêts à donner l'assaut. Tension optimale. Et pourtant, rien.

Passaro, comme le reste de l'équipe, était resté dans la voiture.

– BAC 400 pour hélicoptère, lança-t-il. Tu vois quoi ?

– On survole les échangeurs 43 à 46 pour vérifier que le barrage n'est pas une diversion. On sera au-dessus de vous dans une minute.

– On attend ? interrogea Cortex.

– Non. On vérifie.

– Ok. Je passe en plein jour.

Cortex fit le tour de la voiture et sortit du coffre une lampe torche massive à poignée latérale. Une Polarion, modèle Abyss, qu'entre eux ils

appelaient le « Soleil ». Tellement puissante qu'elle était inutilisable en ville, tellement puissante qu'elle pouvait neutraliser un homme rien qu'en l'éblouissant. En deux enjambées, Cortex emprunta l'échelle latérale de la cabine du premier camion et se retrouva sur le toit. Il appuya sur l'interrupteur. Un faisceau de lumière pure fit disparaître la nuit et révéla les silhouettes.

Ils avaient passé les barbelés. Ils étaient des centaines, allongés dans les fossés de part et d'autre de l'autoroute, seule manière de se dissimuler depuis que la ville avait déboisé la totalité des abords. Ils étaient là, immobiles, à une dizaine de mètres des policiers. Cortex descendit du toit et regagna la voiture.

– Putain, ils sont nombreux. Et ils sont partout. Si on gaze, on va juste asphyxier tout le monde, flics et chauffeurs compris.

– La clé du succès ici, c'est le nombre, précisa Passaro à l'intention de Bastien. Ils vont tous monter dans les chargements et s'y planquer. Sur le total, peut-être qu'une poignée de migrants réussira à échapper à notre contrôle et à atteindre les douanes du ferry, quelques kilomètres plus loin. Mais là, c'est une autre histoire. Pour l'instant, le mieux, c'est de voir quels camions ils vont essayer d'aborder. On saura où tirer.

Au fond de la file, un premier klaxon résonna, comme un appel à l'aide. Puis un second. Bastien se retourna pour essayer de voir, à travers la vitre arrière, la nuit et la pluie, pendant que Passaro chargeait une grenade lacrymogène dans son fusil Cougar.

C'est à ce moment qu'ils se firent déborder. Littéralement.

De chaque côté de l'autoroute, les silhouettes sortirent des fossés et se mirent à courir en tous sens. Un raz de marée humain qui déferla sur les camions sans se soucier des véhicules sur leur route, qu'ils soient policiers ou pompiers. Le Nissan de la BAC fut rapidement escaladé. Des hommes passant sur le capot, montant sur le toit en verre, explosant les rétroviseurs dans leur assaut, fêlant le pare-brise sous leur poids. Impossible de sortir.

Pour bloquer la file et empêcher le passage, deux migrants crevèrent les pneus du premier poids lourd. Une barre de fer brisa la vitre côté conducteur pendant que les phares étaient fracassés à coups de talon. Le chauffeur se coucha dans sa cabine, les mains sur la tête. Une porte s'ouvrit et il fut tiré par les pieds, jeté au sol et roué de coups. S'en prendre au véhicule de tête permettait de laisser du temps aux autres pour monter dans ceux qui suivaient.

Les bâches furent déchirées, les portes arrière forcées et au fur et à mesure, les poids lourds furent envahis. Alors qu'un des migrants s'approchait, tenant à bout de bras une branche enflammée, prêt à la jeter dans la cabine du premier camion, il fut projeté en arrière sous le choc d'une balle plastique, puis d'une seconde. Cinq mètres plus loin, Cortex rechargea de deux nouvelles munitions son Flashball². Wolf, le chien dégingué, traçait de gauche à droite comme une flèche, percutant tout ce qui n'était pas Blanc. Insensible à la lacrymogène comme tous les chiens, il semblait infatigable, et presque heureux.

Face au nombre inhabituel d'assaillants, Passaro et l'équipage de CRS n'eurent pas d'autre choix que de tenter de dégager la zone. Par dizaines, des grenades lacrymogènes s'envolèrent en feu d'artifice haut dans le ciel avant de retomber sur cette portion d'autoroute devenue champ de bataille. Un nuage de gaz irritant se forma autour d'eux. Aveuglés, gorge enflammée, nez brûlant, à la limite de suffoquer, les flics en prenaient tout autant que les migrants.

Lorsque le chauffeur du deuxième camion de la file vit le sort réservé à son collègue, la peur dérégla sa raison, et, comme beaucoup d'autres avant lui, il décida de forcer le barrage enflammé. Marche arrière mal gérée, il percuta le véhicule derrière lui, passa la première, fit rugir le moteur et doubla le poids lourd immobilisé.

Plus rien ne s'entendait. Entre les cris, les sommations, le verre brisé et les moteurs tournants, un vacarme terrifiant. Bastien, malgré les conseils de

Passaro, se refusa à rester planqué. Il sortit de la voiture et tenta de retrouver son équipe dans cet enfer où l'on ne distinguait rien à plus de cinq mètres.

Cortex tira encore deux fois, presque à l'aveugle, et chargea de nouveau son Flashball. Chaque flic présent était occupé à gérer une vingtaine de migrants et personne ne vit le semi-remorque foncer vers le barrage, Cortex en plein milieu de son chemin. Au moment où il allait percuter le flic de plein fouet, Bastien passa en un éclair devant la calandre, poussa Cortex de toutes ses forces contre la voiture de la BAC et le colla à la portière. Les yeux fermés, le visage crispé, son corps compressant celui de Cortex, il sentit le souffle puissant du camion qui le frôla dans le dos. Danger passé, les deux hommes n'eurent le temps d'échanger qu'un simple regard avant de se focaliser sur la course folle du chauffeur.

Sans décélérer, ce dernier heurta le bûcher qui explosa en étincelles, envoyant sur les côtés des morceaux de bois enflammés. Une tige de fer traversa l'un des pneus avant et un sommier en métal s'encadra dans l'essieu. Coup de frein désespéré, la remorque tangua un coup à gauche, un coup à droite, pencha sérieusement, trop pour se rétablir, et s'écrasa en creusant un sillon profond dans la terre avant de terminer sa course couchée dans le fossé.

L'accident spectaculaire calma tout le monde. Dans ce brouillard lacrymogène que même les gyrophares avaient du mal à percer, une des roues du poids lourd renversé continuait à tourner dans le vide, enflammée. Le chaos qui régnait ici rendrait l'autoroute impraticable pour ce soir. La situation s'apaisa, comme dans les jeux des cours de récréation lorsque l'un des enfants dit « pouce » et que la guerre est finie.

Les silhouettes se retirèrent calmement, sans courir, et les migrants qui avaient réussi à se dissimuler dans les chargements sortirent de sous les bâches et passèrent devant les CRS pour rejoindre leurs compatriotes. Un

gamin un peu perdu chuta au sol et un flic, anonyme en tenue Robocop, le releva avec précaution.

Les migrants recommenceraient demain. Les flics seraient au rendez-vous. Le manège durait depuis plus d'un an.

De sa cabine renversée, le conducteur sortit par le pare-brise dont la moitié reposait sur le capot. Cortex, qu'il avait manqué d'écraser, l'attrapa par le col et l'éjecta sur le côté.

Tandis que les ombres s'éloignaient, un jeune Pakistanais d'une quinzaine d'années restait près du camion accidenté, de l'autre côté du barrage de feu, comme s'il lui était impossible de quitter la scène. Ses yeux scrutaient, à travers la fumée, les portes arrière du véhicule.

Chauffeur hors de danger, Bastien et Passaro grimpèrent à l'arrière de sa remorque. Si quelqu'un avait eu l'idée d'y monter, peut-être était-il blessé. Ils s'enfoncèrent difficilement au fond et escaladèrent les hauts cartons de matériel électroménager, ou ce qu'il en restait après qu'ils s'étaient entrechoqués violemment.

La mini-lampe torche de Bastien balaya l'espace clos et s'arrêta sur un corps sans vie, dont la tête avait disparu, écrasée sous un imposant réfrigérateur. Passaro et Miller restèrent à le regarder, sans un mot.

Lorsque quelques minutes plus tard, le cadavre fut extrait par les pompiers, Bastien croisa le regard du jeune Pakistanais. À la vue du corps, l'adolescent tomba à genoux, comme privé de ses forces. Avait-il perdu un père, un frère, un ami ? Bastien s'approcha de lui et l'autre, apeuré, se releva d'un bond et partit en courant rejoindre le reste de la horde en fuite.

De part et d'autre des véhicules de CRS, certains flics gerbaient de la lacrymo pendant que d'autres soulageaient leurs yeux avec un spray décontaminant. Oubliant toute douleur, Bastien se dirigea d'un pas déterminé vers le chauffeur du camion, assis par terre et surveillé par Cortex. Il regarda sa montre et se tourna vers lui.

– Il est 1 h 32 du matin. Je vous place en garde à vue pour homicide involontaire et mise en danger de la vie d'autrui. Cortex, menottez-le et chargez-le dans la voiture.

– À vos ordres, lieutenant.

L'hélico les survola d'assez près pour que la lacrymo et la fumée du barrage se dispersent enfin en volutes concentriques. Sprinter braqua le projecteur embarqué sur son équipe, une trentaine de mètres plus bas.

– BAC 400 hélico pour BAC. Tout va bien ?

Passaro attrapa sa radio.

– On a un mort chez les...

Le mot « zombies » ne passa pas ses lèvres.

– Il y a un migrant décédé, se reprit-il.

La nouvelle fut suivie d'un silence respectueux de quelques secondes sur les ondes tandis que le vent, soufflé par les pales de l'hélicoptère, faisait claquer le sac mortuaire resté entrouvert.

– Et chez nous, des blessés ?

– Cortex a failli se faire tailler en deux, mais le lieutenant était là.

– Alors merci lieutenant, conclut Sprinter.

*

* *

Ses fringues souillées de sang et imbibées de lacrymo jetées en boule dans la machine à laver, Passaro resta près d'une demi-heure sous la douche et frotta sa peau aussi fort qu'il le put. Il lavait la honte comme on s'acharne sur une tache. Passant devant le miroir de la salle de bains, il préféra baisser les yeux.

Il avait vu son quotidien par le prisme de Miller, comme à travers les yeux d'un enfant, et toutes ses excuses, ses justifications et ses convictions s'étaient écroulées.

Il traversa son appartement, sombre et silencieux dans la nuit, s'allongea doucement sur son lit, au-dessus des draps. Erika dormait. Les phares d'une voiture éclairèrent un moment la chambre à travers les volets tirés. Une boule monta dans sa gorge. Comme souvent, il tenta de la maîtriser. Son job, c'était juste son job et quelqu'un devait le faire. Mais cette fois-ci, il y avait eu trop de bruit et trop de fureur. Il éclata doucement en sanglots et Erika ouvrit les yeux. Tout le monde considérait Passaro comme indestructible mais elle en connaissait les failles. Le voir pleurer, les poings serrés comme s'il devait supporter le poids du monde, lui était insupportable. Elle se redressa et le prit dans ses bras. Son homme à elle.

– Je suis là...

À son tour, il la serra de toutes ses forces, cachant son visage au creux de son épaule.

– À la fin, il faudra regarder tout ce qu'on a accepté de faire, murmura-t-il. Et ce jour-là, j'ai peur de me dégoûter.

Erika se mordit les lèvres pour ne pas pleurer à son tour.

1. DDE : Direction départementale de l'équipement. En charge de l'urbanisme, de l'environnement, des transports et de l'entretien des voiries.

2. Flashball : lanceur de balles de défense. Tire des balles de caoutchouc à fort pouvoir impactant.

Commissariat de Calais.

Bureau de la brigade de sûreté urbaine.

L'accident fut qualifié d'homicide involontaire et le magistrat de permanence décida que, le temps de saisir la police judiciaire, le lieutenant Miller serait parfaitement apte à commencer les auditions. Bastien ne rentra donc pas chez lui ce soir-là.

Le chauffeur était anglais et il fallut, en pleine nuit, trouver un interprète afin que l'on comprenne son coup de folie. Il y avait eu de la peur incontrôlée, lorsqu'il avait assisté au lynchage de son collègue, mais d'autres raisons, qui apparaissaient maintenant totalement ridicules, avaient poussé cet homme à foncer dans un barrage en feu. Comme le traduisit l'interprète à l'attention de Bastien, pour chaque migrant découvert dans un camion sur le territoire anglais, le chauffeur, responsable de son chargement, recevait une amende de deux mille euros. De plus, tout chargement dégradé pouvait être refusé et facturé à la société de transport.

Ajoutée au danger et à la violence des assauts, la pression financière mise sur ces routiers venait de tuer un homme. Un homme qui, sans identité ni nationalité, finirait dans une fosse commune, là où les allées arborées des cimetières ne mènent pas.

Alors qu'à l'approche des 7 heures du matin Bastien mettait de l'ordre dans ses procès-verbaux, Erika apparut dans l'encadrement de la porte, un

café dans une main et une poche de croissants dans l'autre.

– C'est le douzième mort cette année. Au même endroit. Échangeur 47.

Bastien fut surpris de la voir ici, deux heures avant sa prise de service.

– À moins que tu ne dormes avec une radio police comme oreiller, je me demande comment tu es au courant.

Erika déposa le café devant son officier.

– C'est Passaro qui m'a raconté votre nuit en rentrant. Bien joué pour Cortex, il t'en doit une.

Entre Bastien et elle, le tutoiement s'était naturellement installé. Miller souffla sur le gobelet brûlant avec un sourire narquois.

– Lizion le journaliste, maintenant Passaro. T'as aussi essayé Corval ?

Le regard de son adjointe ne laissa aucun doute sur la manière dont elle avait pris la remarque.

– Je suis pas une pute, Bastien. Je suis juste célibataire. Et avec Ludovic, c'est devenu sérieux. Mais je mettrai ta grossièreté sur le compte la fatigue.

Il fronça le nez et plissa les yeux, conscient d'avoir dérapé inutilement. De plus, il se savait assez mal placé pour donner la moindre leçon de vie en couple. L'apparition de Cotin, l'officier de nuit, lui évita des excuses gênantes.

– Vous saviez qu'on avait un mort ?

– Oui, je te l'ai dit moi-même, Cotin, il y a quatre heures, s'étonna Bastien.

– Mais non, pas le tien. Un autre. Dans la Jungle. On a reçu un appel des CRS, mais j'ai pas tout compris. Ils disent qu'il faut venir avec un maître-chien.

– Un maître-chien ? C'est quoi ces conneries ? s'étonna Erika.

– Tant qu'à être réveillés, vous n'avez qu'à m'accompagner.

*

* *

Camp de réfugiés de la Jungle.

Un peu avant 8 heures du matin, Ousmane, un joint de cannabis déjà entre les doigts, se posta au bas de la dune d'Adam et cria plusieurs fois son prénom. Les fermetures Éclair des deux tentes voisines s'ouvrirent en même temps, laissant apparaître le visage de Kilani d'un côté et celui de son protecteur de l'autre.

– Tu aurais pu au moins apporter un bol de thé, maugréa Adam.

– Désolé mon ami. Ni thé, ni bonnes nouvelles. Tu devrais venir avec moi.

Adam attrapa une bouteille d'eau, s'en versa la moitié sur le crâne et la tendit au gamin qui l'imita. Ils empruntèrent la route goudronnée qui longeait la Jungle, en direction des premiers camions de CRS, dans cette zone neutre entre le camp de réfugiés et la zone industrielle. Là, un attroupement d'une centaine de migrants faisait face à un escadron de flics, et entre les deux gisait un corps, allongé au sol, entouré d'une quinzaine de chiens errants.

Parmi les policiers, Adam reconnut Bastien Miller, le jeune lieutenant rencontré à l'hôpital près d'une semaine auparavant.

– Dès qu'il y a un mort, expliqua Ousmane au Syrien, il est traîné aux limites de la Jungle par les No Border. De toute façon, les policiers ne veulent pas entrer dans le camp, et les migrants n'ont aucune envie de les y voir. Ça arrange tout le monde.

Certains chiens étaient couchés à côté du cadavre, d'autres tournaient autour en grognant, comme pour montrer qu'il était désormais leur propriété. Et vu le visage en charpie, il semblait que la chair humaine avait été à leur goût.

– Comme petit déjeuner, j'ai déjà vu moins violent, dit Adam, écoeuré. Pourquoi tu me montres ça ?

– Parce que c'est ton Libyen, Adam, répondit Ousmane. Celui dont tu me parles depuis des jours, l'homme d'affaires qui veut devenir passeur à la

place des Afghans.

– Dans cet état, comment peux-tu en être sûr ?

– *Jungle news* ! Les informations vont vite ici, tu le sais. Il paraît qu’il a été tué dans la nuit et tiré jusqu’ici vers 3 heures du matin. Nous ne sommes que de la viande, les chiens n’ont pas fait la différence. Mais si je veux que tu sois témoin de ça, c’est pour te faire comprendre qu’on ne rigole pas avec les Afghans. Même si le temps a passé, ils ne t’ont certainement pas oublié et c’est le sort qu’ils pourraient t’avoir réservé. Je sais que tu n’as pas peur, mais pense aussi à Kilani. Dès que tu auras le dos tourné, ils saisiront l’occasion de se venger. C’est pour ça que je te demande de venir vous installer avec nous.

Un des chiens fouilla dans le ventre du Libyen à travers son pull déchiré et releva son museau aux poils blancs ensanglantés.

Un fourgon de la brigade canine se gara à proximité des CRS. Deux hommes en sortirent et récupérèrent leur matériel dans le coffre. En un instant, ils enfilèrent leur combinaison rembourrée, leurs gants épais et leur casque. Ils abaissèrent la grille de protection amovible devant leur visage, et, pistolet électrique en main pour l’un et bombe à poivre pour l’autre, se dirigèrent pas à pas vers la meute. Flics comme migrants assistaient au spectacle.

Le premier chien qui osa se mettre en travers de leur chemin reçut en pleine truffe une giclée de poivre liquide qui le fit se rouler par terre puis fuir en jappant misérablement. Deux autres grognèrent, déçus de quitter le Libyen, mais se résolurent à suivre le reste de la meute.

Toujours en protection, les deux effectifs de la brigade canine escortèrent un équipage de pompiers et le corps partiellement dévoré fut déposé sur un brancard. Trentième heure sans sommeil pour Bastien, et cette scène se répétait pour la deuxième fois dans la même journée. Il avait beau être flic, ça passait difficilement.

Dans la tête d'Adam résonnaient les mots d'Ousmane. Les Afghans ne t'ont pas oublié, ni toi, ni Kilani, lui avait-il dit. Il se tourna alors vers le gamin et s'agenouilla pour se mettre à son niveau.

– Tu vas aller avec Ousmane et tu vas m'attendre à son camp. Tu as compris ? Tu ne restes pas seul et tu ne quittes pas nos amis.

Kilani regarda Ousmane, puis Adam, et d'un hochement de tête négatif assura qu'il n'écouterait rien et qu'il ne bougerait pas. Adam l'attrapa fermement par les épaules et planta ses yeux dans les siens.

– C'est un ordre, tu comprends ?

Comme un déclic, le mot « ordre » fit son effet et l'enfant capitula en baissant les yeux.

– Que vas-tu faire ? demanda le Soudanais à Adam.

– Je vais m'afficher en bonne compagnie.

Adam traversa la zone neutre pour atteindre le groupe de trois policiers en civil parmi lesquels se trouvait Bastien. À la vue du Syrien qui s'approchait de plus en plus, le capitaine Cotin posa sa main sur sa matraque et avança d'un pas avec l'idée de lui suggérer de faire demi-tour. Bastien reconnut Adam à ce moment.

– Laisse, Cotin. Je le connais. Toi aussi, d'ailleurs. C'est l'homme qui a accompagné le gamin aux urgences.

Cotin fit une moue dubitative. Il semblait que pour lui un Arabe en égalait un autre et il laissa les deux hommes.

– Bonjour, Adam.

– Bonjour, Bastoin.

Miller sourit sans corriger.

– Ce serait en fin de compte une journée pas si catastrophique si tu m'annonçais que tu as retrouvé ta femme et ta fille, dit-il en toute sincérité.

– Malheureusement, je le voudrais aussi. Quand elles seront là, je t'enverrai un message. Je te les présenterai et tes yeux verront les deux plus belles choses du monde.

Miller n'osa pas lui dire qu'il avait, lui aussi, deux trésors pour lesquels il pourrait mourir, et la chance de les avoir à son côté.

– Ce serait un honneur, Adam.

Puis Bastien aperçut le regard sombre et perçant de Kilani qui, malgré les appels d'Ousmane, ne se décidait pas à partir.

– Comment va le gamin ?

– Il est solide. Il tient le coup. Mais j'ai l'impression que ce n'est plus un gamin depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, il est devenu mon ombre.

D'un geste sec, Adam lui intima une nouvelle fois l'ordre de filer. Kilani fronça les sourcils et, de mauvaise grâce, tourna enfin les talons. Autour d'eux, à distance respectable, le nombre des migrants ne se réduisait pas, bien au contraire. Adam sentit leurs regards, braqués dans sa direction, et parmi eux il devait y avoir, comme partout dans la jungle, un bon tiers d'Afghans.

– Tu ne portes pas de brassard de la police ? demanda-t-il.

– Il est dans ma poche. Je n'ai pas pensé à le passer.

– Peux-tu le faire ?

Bastien mit quelques secondes à comprendre, fouilla sa poche arrière de jean, récupéra son brassard orange siglé police qu'il accrocha autour de son biceps.

– Tu ne serais pas en train de m'utiliser, Adam ?

– Si, bien sûr, avoua sans gêne le Syrien. Depuis que j'ai aidé le petit, je me suis fait quelques ennemis. Comme ils craignent la police, je voulais me montrer avec toi.

– Alors tant qu'à faire, que cela me soit profitable aussi. Tu as des infos de l'intérieur ?

– Quelques-unes. Je sais que l'homme est un Libyen et qu'il est arrivé il y a plusieurs jours. Il voulait devenir passeur, mais le marché est déjà monopolisé par les Afghans. C'est probablement l'un d'eux qu'il aura croisé hier soir. J'ai entendu qu'il avait été tué dans la nuit, vers 3 heures du

matin, et déposé ici, à la frontière de la Jungle, pour que la police n'y entre pas.

– Tu parles d'un meurtre ? Ce ne sont pas les chiens qui l'ont attaqué ?

– Je ne peux rien certifier mais tu l'as vu comme moi, ces animaux sont bien trop peureux pour attaquer l'homme. Ils ont juste profité d'un repas gratuit.

– J'ai l'impression que tes réflexes de flic reviennent, mais tu es bien loin de ta juridiction, ironisa Miller.

– Je n'ai jamais été qu'un flic. Je ne sais pas faire autre chose. Je vais me renseigner un peu plus et je te tiendrai au courant.

Bastien sembla gêné par cette proposition de collaboration.

– Tu sais que j'ai déjà regardé pour ta famille et que je ne peux rien faire de plus pour toi.

– Je ne te demande rien. La victime, je la connaissais.

Adam vérifia qu'il était toujours le centre d'intérêt de la foule de migrants.

– Je sais que je n'ai pas l'air très propre, mais si tu voulais bien...

Le Syrien tendit le bras et les deux hommes eurent une poignée de main longue et appuyée qui n'échappa à personne.

Peut-être Adam venait-il de s'offrir quelques jours de sursis.

Erika avait laissé Bastien le temps de sa conversation. Mais la politesse de la fliquette n'enlevait rien à sa curiosité. Elle rejoignit alors son officier.

– C'était qui ce type ?

– Je ne sais pas encore.

– Des soucis à venir ?

– C'est toujours une éventualité.

Alors qu'ils devaient l'y attendre, Adam ne trouva ni Ousmane ni Kilani au camp des Soudanais. Il fit le tour des tentes, passa par une cabane en tôle de fer qui sentait la nourriture périmée par un trop fort soleil et qui leur servait de garde-manger, puis regarda à l'intérieur de leur salle de prière. Il refusa par deux fois le thé proposé avant d'être abordé par Wassim, l'un des résidents, un jeune Black d'à peine vingt ans.

– Tu cherches le chef ?

– Non, je cherche Ousmane.

Le Soudanais éclata de rire.

– C'est la même personne ! Tu le trouveras à la plage.

Bien que la Jungle fasse moins d'un kilomètre carré, Adam eut l'impression qu'il pouvait en découvrir tous les jours de nouveaux aspects. Il fit donc répéter Wassim.

– D'abord tu as les dunes. Ensuite la forêt. Et derrière la forêt, c'est la plage. Je t'y emmène si tu veux.

Adam marcha dans les pas de son guide. Il remonta la route goudronnée qui bordait les dunes, puis se retrouva sur un chemin de terre qui les mena à l'orée de la forêt, parallèle au campement des femmes. Il put en voir l'intérieur, par-dessus un muret surmonté de barbelés. Sur une pelouse impeccable de la taille d'un stade de foot se trouvaient une vingtaine de barnums en toile blanche, de quinze mètres de long sur cinq mètres de large. L'endroit était propre, calme, entretenu comme un camping quatre

étoiles. Le chemin de terre dépassa le campement et la forêt puis les emmena sur de nouvelles dunes, serpenta entre quelques bunkers de la Seconde Guerre mondiale, éventrés et verts de mousse, pour disparaître en les abandonnant au creux d'une colline de sable immense. Il fallut pousser fort sur les jambes, les pieds s'enfonçant profondément à chaque pas, pour enfin arriver à son sommet et découvrir une plage si grande qu'elle se perdait à gauche et à droite dans l'horizon. Pas un baigneur, pas un promeneur, la proximité de la Jungle en faisait un endroit boudé par les touristes et les Calaisiens. Un paradis abandonné.

Assis devant la mer, Ousmane regardait Kilani défier les vagues, les fesses à l'air, le visage hilare. Un coup de vent balaya le sable, dessinant des ondes comme à la surface de l'eau, et le Soudanais protégea le mélange de tabac et de résine de cannabis qu'il tenait au creux de sa main.

– Je me demande comment tu fais pour te fournir ton haschisch mais surtout pour te le payer, s'étonna Adam en arrivant près de lui.

– Je suis un homme plein de ressources. Et j'ai quelques affaires en cours dans la Jungle qui me rapportent un peu d'argent. Mais je t'avoue que je me suis inquiété ce matin, quand j'ai appris que mon ami pakistanais était décédé. C'était lui mon vendeur.

– Un deuxième meurtre ? s'étonna Adam.

– Non. Un accident sur l'autoroute. Il a essayé de passer avec son fils. Depuis ce matin, c'est le fils qui a repris les affaires. Les Pakistanais ont une tente qui fait office de café et c'est là que je me fournis. Un euro les feuilles longues, cinq euros le gramme, café gratuit.

– Et eux, ils se fournissent où ?

– Dans les grands immeubles qui entourent la ville des *Kalissi*. Il y a des groupes de jeunes qui attendent en bas toute la journée sans rien faire. Ce sont eux qui vendent. Mais je me dis aussi que je suis bien bête, depuis le temps que je suis là et avec l'espace qui nous entoure, j'aurais dû faire pousser ma propre herbe, je serais devenu riche !

Au loin, devant eux, un ferry passa, lent comme un continent qui dérive, avec ses chaloupes sur le côté. En lettres majuscules, son nom semblait narguer les migrants retenus prisonniers dans la Jungle : SPIRIT OF BRITAIN. Derrière le ferry, à la faveur d'une météo totalement dégagée, se dessinaient les côtes anglaises, aguicheuses, tentatrices, inaccessibles, à seulement quatre-vingts kilomètres de leur position.

– Tu ne m'as pas dit que tu étais le chef de ton camp, poursuivit Adam.

– Tu ne m'as pas dit que tu étais si proche de la police, rétorqua le Soudanais tout en allumant son joint.

– Ça pose un problème ?

– La police ? Ça dépend. *Bad outside, good inside*. À l'extérieur de la Jungle, on fuit quand on les voit. Mais à l'intérieur, j'avoue que s'ils n'étaient pas là, en surveillance autour jour et nuit, il y aurait la guerre en moins de vingt-quatre heures. Ethnique, religieuse, ou juste parce que certains ne savent plus faire que ça, se battre. Alors ? Vous discutiez de quoi ?

– Le Libyen est mort. J'aimerais savoir ce qui s'est passé. Comment on peut crever dans un pays en paix sans que personne n'en ait rien à faire.

– Ce n'est pas le premier. La violence est partout puisque la pauvreté est immense. Tu ne peux pas mettre ensemble près de dix mille hommes, venant des pays les plus dangereux de la Terre, quasiment enfermés, tributaires de la générosité des Calaisiens et des humanitaires, sans autre espoir qu'une traversée illégale, et croire que tout va bien se passer. Des morts, il y en a toutes les semaines. Les No Border les traînent aux limites de la Jungle, devant les CRS, mais parfois ils sont simplement enterrés entre les dunes et la forêt. Si un jour ils rasant la Jungle, il ne faudra pas creuser trop profond.

– Oui, mais ce mort-là, il m'intéressait, répondit le Syrien, borné.

– Je ne te comprends plus, Adam. Tu enquêtes sur un meurtre, tu protèges un gamin muet, tu veux faire ami avec la police locale ou tu

cherches encore Nora et Maya ? J'ai l'impression que tu t'installes dans la Jungle, comme moi. Je ne te vois plus montrer ta photo.

– Je crois que tout le monde l'a déjà vue. Et je sais bien ce que disent leurs yeux. Ils me disent de ne plus attendre.

Le ferry disparut dans le port et Ousmane comprit qu'il avait blessé son ami. Il changea de sujet de conversation.

– Regarde Wassim, dit-il en pointant du doigt le jeune Soudanais qui avait guidé Adam jusqu'à la plage. Il va encore provoquer les Anglais !

Les deux pieds dans l'eau, le regard portant au loin sur les côtes, Wassim mit ses mains en porte-voix et se mit à crier.

– *Look at me, Youké ! You see me, now ! You know I am for real and I am coming for you !*

Cette première apostrophe fut presque ironique, lancée sur un ton théâtral. Mais Wassim répéta encore et encore cette phrase et sa voix changea.

– *Look at me Youké ! I am coming for you !*

Le cri se fit supplique et bientôt, il n'y eut vraiment plus rien de drôle à voir ce jeune homme hurler son désir envers cette île qui le dédaignait, craignant sans doute qu'il l'envahisse, lui, dans son short trop court, avec son sweat élimé, des larmes plein les yeux et ses rêves bafoués. Même Kilani s'arrêta de jouer et le regarda faire. L'enfant s'approcha de lui et Wassim lui caressa la tête, comme s'il rassurait un petit frère inquiet. Ils restèrent là, face à l'Angleterre, jusqu'à ce qu'Ousmane finisse son joint, l'enfonce dans le sable et décide qu'il était temps d'aller se faire un thé bien sucré.

Ils repartirent tous les quatre, laissant derrière eux leur paradis de sable, et sur le chemin Adam aborda le sujet qui ne quittait pas son esprit, remplaçant presque toutes ses autres préoccupations.

– Tout à l'heure, tu m'as dit que le Libyen était mort à 3 heures du matin. Comment le sais-tu ?

– Tu recommences ? s’inquiéta Ousmane. Je parle à mon ami ou au policier ?

– Nous sommes tous plusieurs personnes à la fois, c’est même toi qui me l’as dit. Alors ? Le Libyen ?

Le ton d’Adam était plus sec, presque autoritaire. Ousmane ne l’avait jamais entendu jusqu’à maintenant. Et il ne trouva pas cela agréable. Il préféra alors donner à Adam les informations qu’il recherchait.

– Je ne sais pas si c’est l’heure de son décès. Je sais juste que les chiens n’étaient pas encore passés. J’ai simplement vu l’heure sur la photo, dans le portable du No Border. Le corps a été laissé comme un avertissement, là où le Libyen avait sa tente. Il est resté comme ça pendant une bonne heure, puis les No Border ont été appelés pour le tirer hors du camp. C’est toujours eux qui font ça, les migrants ont trop peur de se faire arrêter pour meurtre. C’est à ce moment qu’il a pris la photo.

– Et ce No Border, tu veux bien me le présenter ?

– Le garçon aux cheveux orange ? À tes ordres, mon ami, conclut Ousmane, pince-sans-rire.

No Border. Contre la loi. Contre l'ordre. Contre l'idée de nation. Contre l'idée de frontières. Accessoirement contre les flics aussi. Cela faisait beaucoup de combats, beaucoup d'idées à défendre, même de leurs propres utopies. Toutefois, Alexandre Merle avait de quoi être fier puisque c'était bien les No Border qui avaient soulevé le problème de la sécurisation des femmes migrantes en créant des squats dans la ville pour les accueillir. Et face à ces occupations illégales, l'État s'était résolu à créer, au bout de la Jungle, le campement pour les femmes.

Autre fait d'armes, Merle était de ceux qui avaient accueilli ces neuf Iraniens qui s'étaient cousu la bouche en signe de contestation face au futur démantèlement de la zone sud de la Jungle et à la destruction de leurs abris. En vain, puisque la Jungle, à coups de bulldozer, s'était vue réduite de moitié.

Il était aussi fier d'avoir participé au blocage du tunnel sous la Manche ainsi qu'à l'abordage d'un ferry pour dénoncer la situation des migrants prisonniers à Calais.

Puis il s'était fait attraper par la police. Celle qui intervient et bataille sous les radars. Celle des Renseignements qui agit par pression, levier, promesse et menace. Il avait depuis une laisse autour du cou qui, s'il ne satisfaisait pas ses maîtres, pouvait devenir corde de potence. Il se retrouvait donc à travailler pour les flics, tout en les dénonçant au sein des No Border. Situation schizophrénique qu'il gérait assez mal, surtout

maintenant qu'il avait dans son portable six photos d'inconnus dont l'un était un probable recruteur de Daesh.

Lorsqu'on lui présenta Adam, il se dit que le moment était venu de manipuler à son tour.

*
* *

Ousmane demanda au Syrien de l'attendre devant l'entrée du camp des No Border, à proximité de leur tente « Info Center » où ils donnaient aux migrants des conseils juridiques en cas d'interpellation sur toute la zone Europe.

– Salut les gars ! Je cherche Alex, les salua-t-il dans un anglais basique mais suffisant.

Plusieurs mains se levèrent dans des bonjours amicaux. La plupart d'entre eux n'étaient que des gamins et le plus adulte devait avoir trente ans, au maximum. Musique du monde, clopes roulées et vêtements africains colorés, il fallait connaître la radicalité de leurs actions et de leurs coups de force pour ne pas simplement voir en eux un groupe de hippies en quête de communion avec la nature, sur fond de développement personnel et de karma apaisé.

– Ousmane, mon ami !

Merle sortit d'une large tente rouge à six places qui s'autorisait même le luxe de se poursuivre par un petit salon, protégé d'une bâche. Il serra Ousmane dans ses bras et l'invita à boire un jus de fruits. De la même tente, Salvador, le responsable de la section No Border Calais – même si l'état de responsable ou de « chef » n'avait pas vraiment cours dans leur mouvement –, passa juste la tête, constata qu'il s'agissait d'Ousmane et disparut à nouveau, comme en confiance.

Assis autour de leur feu, Merle écouta le Soudanais attentivement, et accepta, sans grande difficulté, de rencontrer son ami, un certain Adam. Il

suivit donc Ousmane à l'extérieur de leur campement et découvrit un grand Syrien, affublé d'un gosse d'environ dix ans, noir comme la nuit.

– Il paraît que tu comprends le français ? l'aborda Merle.

– Si tu parles lentement, oui.

Kilani, sans jamais les perdre de vue, accepta une canette de Coca d'une No Border terriblement jolie, ainsi qu'un bisou sur la joue qui lui mit des fourmis dans le ventre. Pourtant farouche, limite inapprochable, il n'eut aucun mouvement de recul face à cette étrangère. Il partit ensuite savourer son soda, juché sur un talus d'herbe planté entre deux dunes, à quelques mètres d'eux, alors qu'Ousmane avait déjà pris la direction du petit café pakistanais.

– C'est bizarre ce que tu demandes. T'as pas déjà assez vu de cadavres dans ton pays ? poursuivit Merle, tout en délicatesse.

– Celui-ci est différent. Je veux le voir de mes yeux. Savoir si c'est un accident ou un meurtre.

– Alors je te le confirme tout de suite. C'est pas un accident. Il y avait du sang partout quand on a été appelés. Il a fallu mettre nos bras dans des sacs-poubelle pour pas se tacher.

Adam eut un geste d'impatience.

– Je suis heureux que ça ne fasse pas de doute pour toi, mais je voudrais le vérifier par moi-même.

– Pourquoi, ironisa Merle, t'es flic ?

Adam ne répondit pas et son regard resta froid. Toutefois, son interlocuteur ne sortit toujours pas son téléphone portable.

– Ousmane dit que tu as fui la Syrie pour sauver ta famille.

– Je l'ai plutôt mise en danger, mais c'est exact, j'ai fui.

– Et tu es musulman ?

– Non. J'ai été chrétien, un temps, s'agaça Adam avant d'enchaîner. Écoute, je sais que tout a un prix ici et visiblement tu as quelque chose à me demander, alors s'il te plaît, fais-le sans détour.

Malgré lui, le volume de sa voix venait d'augmenter et un certain énervement s'y décelait. Assez pour que Kilani pose son soda et se lève, prêt à le rejoindre. D'un regard, Adam lui assura que tout allait bien et le gamin reprit sa place.

– Ok, ok. Pas la peine de t'énervé, tempéra Merle. Je vais te la montrer cette photo, mais comme tu le dis, j'ai besoin de toi.

Merle en était certain désormais, Adam n'était pas un croyant, encore moins un fanatique. Il avait fui Bachar-el Assad, bien sûr, tout autant que Daesh, et il était le parfait candidat à la proposition qu'il s'appropriait à lui faire. De plus, le No Border avait une trouille bleue de se faire attraper à fouiner autour de la mosquée, surtout depuis qu'il avait été ce matin, et une fois de plus, témoin de la violence extrême de certains migrants.

– Je voudrais que tu ailles prier à la mosquée. C'est une mosquée salafiste, ils ne rigolent pas, il va falloir te faire les cinq prières.

– Je t'ai déjà dit que je n'étais pas musulman.

– Et moi je ne suis pas photographe. Pourtant il va bien falloir s'entendre parce que chacun de nous a quelque chose qui intéresse l'autre.

– Et je ne sais toujours pas quoi.

Merle débita alors le mensonge qu'il avait dû inventer en deux petites minutes.

– En plein centre de la Jungle, il y a cette mosquée radicale dont je viens de te parler, tenue par des Afghans. Y entrer n'est pas trop compliqué, tu verras. Ils font beaucoup de prosélytisme : distribution de tapis de prière, de corans, ils offrent même leur protection si tu le souhaites. Avec les Soudanais d'ici, ça ne passe pas très bien, mais avec les Syriens, il n'y a aucun problème. J'ai entendu des rumeurs qui prétendent que l'un des imams incite les migrants à rester en France et à ne pas tenter la traversée vers l'Angleterre. Comme tu le sais, notre combat est inverse. Il ne doit plus y avoir d'idée de frontières, le monde appartient aux hommes et pas aux États. Je voudrais te montrer une série de photos et que tu me dises si l'un

de ces imams est présent et s'il tient le discours dont je te parle. Et moi, je te montre ta photo de cadavre. Deal ?

Adam reconnaissait le mensonge comme une mère reconnaît ses petits. Il ne mettrait pas un pied dans cette mosquée. Il ne l'approcherait même pas.

– Deal, confirma-t-il.

Merleregistra le numéro du Syrien et transféra les sept photos par sms.

– Tu penses pouvoir y aller aujourd'hui ?

– Demain, peut-être. Après-demain, plus certainement.

– J'aurais besoin que ça soit plus rapide.

– Alors tu devrais apprendre à mieux négocier. Tu n'as plus rien en main, c'est donc moi qui décide.

Merle réalisa que la manipulation est un sport qui nécessite un peu d'entraînement et regarda, vexé, Adam s'éloigner, immédiatement suivi par son ombre qui venait de terminer son Coca.

Sur le chemin, de retour vers sa dune, Adam fit défiler les photos sur l'écran de son portable. Sur les six prétendus imams radicaux, deux étaient rasés de près, un autre portait un jean et des baskets quand un dernier fumait une cigarette à la terrasse d'un café avec ce qui ressemblait fâcheusement à une bouteille de bière. S'il s'agissait là de musulmans salafistes, ils s'autorisaient quelques écarts surprenants. La septième photo arriva enfin.

Une tente ouverte. Le corps du Libyen allongé, troué de deux profondes entailles. Une plaie horizontale au cœur et une plaie verticale au ventre. L'utilisation du flash rendait presque vulgaire le rouge du sang qui inondait son torse et ses vêtements. Le mode opératoire de ce meurtre donnait une impression de professionnalisme, ou d'habitude.

D'une pression de doigt, Adam sortit du fichier photo de son portable. Il passa ensuite sur Google Maps et entra la requête suivante : « Commissariat de Calais ».

QUATRIÈME PARTIE

Survivre

Julie faisait le point de la journée avec son équipe. Assis autour de la table en plastique posée sur le sable devant leur préfabriqué recouvert de dessins d'enfants, les bénévoles écoutaient attentivement le briefing et les dernières parades administratives afin que la Jungle reste un camp provisoire et non une ville sans contrôle.

– La demande d'accès à l'eau chaude dans les douches a de nouveau été refusée par la préfecture. On est en plein été, c'est encore gérable, mais quand l'hiver va se pointer, ils vont tous tomber malades et comme on est quasiment en espace clos, il suffira que l'un d'entre eux chope un rhume pour que la Jungle entière éternue le lendemain.

– Si on ajoute les cas de malaria, de gale, de teigne et les autres saloperies refilees par les rats et les chiens errants, c'est un vrai labo pour étudiants en médecine, ici, ironisa l'un des bénévoles de Care for Calais.

– Et ça ne va pas aller en s'arrangeant, assura un autre. La société de nettoyage refuse de revenir vider les toilettes de chantier. Ils disent que c'est inhumain. Avec quatre-vingts chiottes, soit une pour cent vingt-cinq personnes en moyenne, il faudrait qu'ils passent deux fois par jour au lieu de deux fois par semaine. En attendant, les migrants ont transformé en toilettes une partie de la forêt. Celle à côté des CRS, évidemment. C'est une solution temporaire.

– Mais ce n'est malheureusement pas le plus urgent, ajouta Julie. La préfecture a fait une nouvelle demande de destruction de tous les magasins

de la Jungle, pour manquements graves à l'hygiène alimentaire. Avec l'eau chaude et les commerces, on ne sait jamais, le camp pourrait presque devenir vivable !

– Ouais, enchaîna le même bénévole, on veut bien les laisser crever entre eux mais surtout pas qu'ils se tapent une gastro. C'est ridicule.

– C'est pas ridicule, c'est désespéré. Personne n'arrive à comprendre que quel que soit l'état de délabrement de la Jungle, il y aura toujours de nouveaux arrivants.

Alors qu'elle allait mettre fin à la réunion, Julie aperçut Adam qui attendait respectueusement à l'entrée de leur campement. Elle donna à son équipe les dernières consignes sur les dossiers en cours et referma son classeur. À l'écart, elle arrangea discrètement ses cheveux et rejoignit le Syrien, sourire aux lèvres. Adam tendit la main alors qu'elle s'approchait pour lui faire la bise et la méprise les laissa à mi-chemin, un peu gênés.

Le soir tombait déjà et çà et là, des feux de camp étaient alimentés de branches épaisses et de bûches. Couper du bois et le faire brûler était ici une des activités principales.

– Je dois rencontrer quelqu'un en ville demain, annonça Adam.

– C'est bien, tu t'es trouvé une activité hors du camp ?

– Quelque chose comme ça.

– Je vois que tu suis mes conseils. Rester occupé pour ne pas laisser la place à l'ennui. Tu veux que je te dépose ?

– Si ça ne te dérange pas. Mais je voudrais surtout ne pas faire honte à la personne que je vais voir. Avoir des affaires propres. Ressembler à autre chose qu'un migrant. Si je me rencontrais dans cet état, je ne m'adresserais même pas la parole.

– Moi, je te trouve très... commença Julie...

Elle préféra ne pas terminer cette phrase et disparut dans sa caravane pour fouiller dans un sac parmi les derniers vêtements offerts par le Secours

catholique. Elle en ressortit avec une chemise blanche, un jean et des baskets bleues.

– Je suis pas sûre des tailles, mais je n’ai pas mieux.

Adam la remercia et se mit d’accord avec elle sur un point de rendez-vous pour le lendemain, devant l’entrée du camp. Julie accepta tout en regardant par-dessus son épaule avec un air complice.

– Et le petit, il fera aussi partie de la balade ?

Adam se retourna et regarda quelques secondes Kilani, assis par terre en tailleur, tracer des formes et des signes avec son doigt dans le sable. D’abord, une flèche, puis comme un cercle ou un zéro, avant de tout effacer du plat de la main.

– Oui. Je ne le laisse pas seul, confirma-t-il.

Adam passa une partie de la nuit au centre de recharge pour les téléphones portables, à côté du camp pour les femmes. Il avait attendu trois heures qu’une prise se libère et deux heures de plus pour avoir sa batterie pleine à bloc. Le petit Black avait tenu le coup un moment puis s’était endormi, dos à dos avec Adam. Le Syrien l’avait ensuite pris dans ses bras et déposé dans sa tente.

*

* *

Au matin, bien installé à l’arrière, Kilani resta tout le trajet le nez collé à la vitre de la voiture. Adam comprit qu’il n’avait probablement quitté la Jungle que pour aller à l’hôpital. Lorsque la vieille bagnole de Julie roula devant l’imposant beffroi de Calais, l’enfant se tordit le cou pour voir le sommet du clocher. Ils passèrent un rond-point aux abords duquel s’était installée une baraque à frites dont les effluves gagnèrent l’habitable par l’une des fenêtres ouvertes. La bouche de Kilani se remplit de salive. C’était pour lui une incroyable journée.

Sur les indications d'Adam, Julie s'arrêta enfin devant le commissariat en briques rouges.

– Je ne m'attendais pas à ce genre d'activité. Tu es sûr qu'on est à la bonne adresse ? s'étonna-t-elle.

Adam ne répondit pas et à son tour détailla la bâtisse défraîchie de trois étages qu'il aurait imaginée, pour un commissariat de police français, plus présentable.

– Tu peux nous laisser là, Julie, nous rentrerons à pied.

– La Jungle est à plus de cinq kilomètres, tu sais ça ?

– Et j'en ai fait six mille pour arriver ici, ironisa Adam en posant sa main sur celle de la bénévoles.

Troublée, elle rougit légèrement et attendit qu'ils sortent de la voiture pour s'allumer une cigarette et rentrer au camp.

Adam pianota un message sur son portable et attendit, inquiet, la réponse de Miller. Ce dernier pourrait être terriblement gêné de la présence d'un migrant en bas de son service. Peut-être Adam n'allait-il que l'embarrasser devant ses collègues, ou peut-être Bastien ne répondrait-il même pas. L'arrivée du lieutenant, main tendue et sourire franc, mit un terme à ses craintes.

– Adam ! Ça fait plaisir. Tu viens faire quoi en ville ?

– Te voir, c'est ça que je viens faire. Tu préfères qu'on s'éloigne un peu de ton poste ?

– Et pourquoi donc ? Viens, entre. Il y a une salle d'attente avec quelques chaises, on sera mieux pour discuter. Dis au petit de nous suivre.

Précision inutile, puisque Kilani n'aurait pas quitté son protecteur d'un centimètre. Une fois dans le hall, la standardiste du commissariat, une femme dans la cinquantaine à l'embonpoint maternel, les regarda d'un air distrait, avant de tomber sur la frimousse de Kilani qui donnait l'impression de découvrir une nouvelle planète. Il se posta devant le distributeur du hall d'entrée, deux fois plus grand que lui. Face aux lumières et aux couleurs

agressives des emballages de bonbons, il posa les deux mains sur la vitre et regarda les uns après les autres les chewing-gums, les gâteaux et les barres chocolatées sans réussir à savoir ce qui lui faisait le plus envie. Il était si proche des friandises que son souffle faisait des petits ronds de buée sur la vitre. La standardiste fondit sur l'instant.

– Mais c'est qui ce petit ange tout noir, là ? C'est à vous lieutenant ?

– C'est un ami, Clarisse, répondit Bastien en souriant. Vous voulez bien jeter un œil dessus pendant que je discute ?

Adam, qui savait Kilani réticent face aux étrangers, s'accroupit auprès de lui.

– Tu veux bien rester ici, avec la dame ?

Le gamin regarda la dame en question, les bonbons, puis de nouveau la dame et acquiesça avec un large sourire. Adam comprit que dans la vie de ce petit, les Blancs n'étaient pas ressentis comme des menaces.

– Bon, c'est quoi qui te ferait plaisir, mon bonhomme ? T'as qu'à me montrer du doigt, lui dit « la dame » Clarisse.

Adam prit place sur une des chaises de la salle d'attente du commissariat, face au lieutenant Miller. Il lui tendit son téléphone dont l'écran affichait déjà le cadavre troué deux fois du Libyen.

– Je t'avais dit que c'était un meurtre.

– Vu sous cet angle, c'est difficilement réfutable, confirma Bastien. Pour en avoir vu d'autres, c'est du boulot de pro. Deux coups et chacun d'eux est létal. Il n'a eu aucune chance.

– C'est ce que réserve la mafia afghane à tous ceux qui se mettent en travers de son chemin.

– Malgré les morsures de chien survenues post-mortem, j'imagine que le légiste en serait venu aux mêmes conclusions d'homicide. Mais ça ne change rien. Je t'ai déjà dit qu'on n'enquêtait pas dans la Jungle.

– Si ça ne te dérange pas qu'il y ait un endroit dans ton pays où l'on peut tuer sans aucune conséquence, peut-être que la suite des photos va te

concerner d'avantage. Tu n'as qu'à faire défiler les six prochaines.

L'index de Bastien glissa sur l'écran du téléphone.

– Tu me dis ce que je regarde ?

– Un No Border de la Jungle m'a demandé de fréquenter la mosquée salafiste du camp, à la recherche d'un imam intégriste qui inciterait les migrants à ne pas aller en Angleterre mais à rester sur votre territoire. Ce serait l'un de ces six hommes.

Bastien revint au début du fichier et inspecta les photos avec plus d'attention, d'un air de plus en plus dubitatif qui n'échappa pas à Adam.

– Tu vois comme moi ? lui demanda le Syrien.

– Oui. Je vois que ça ne colle pas avec l'idée que je me fais d'un éventuel intégriste.

– Exact. On a donc un gamin dans la Jungle qui n'a rien d'un policier et qui me donne des informations sur des musulmans censés rejoindre une mosquée salafiste, rasés de près, buvant de l'alcool et sans aucun habit religieux.

– On dirait qu'ils font ce qu'ils peuvent pour ne pas ressembler à ce qu'ils sont.

– Tu en déduis quoi ?

– Que je ne suis pas des Renseignements intérieurs et que tout ça est bien trop gros pour moi ! Pour toi aussi d'ailleurs. La question que je me pose c'est pourquoi tu t'y intéresses autant ?

– C'est agaçant, souffla Adam. Tu n'es pas le premier auprès de qui je dois m'expliquer. J'ai passé seize ans dans une unité locale de lutte contre le crime, une brigade criminelle comme on dit en France. Et tu me demandes pourquoi j'enquête sur un meurtre ?

Bastien ne sut quoi opposer à cet argument.

– Puis j'ai passé les quatre dernières années à me mettre en danger en combattant un président assassin et des terroristes religieux, et tu me demandes pourquoi je m'inquiète en voyant ces hommes arriver dans la

Jungle, spécialement attendus par les membres d'une mosquée salafiste ? Tu crois que pour moi, un attentat hors de la Syrie est moins révoltant ? Ou qu'un meurtre hors de ma ville est moins dramatique ? Je ne fais que ce qui est juste et tu ferais pareil, non ?

– Je risque de te décevoir, mais je n'en ai aucune idée.

– Alors c'est que tu ne te connais pas encore. Toujours est-il que tu devrais contacter tes services de renseignements. Soit ce No Border est avec eux et il est imprudent, soit il a été recruté par d'autres et c'est inquiétant.

Après une bonne minute de réflexion, Bastien sortit son portable de la poche intérieure de sa veste.

– Je peux récupérer le fichier photo ?

– Tu vois, toi non plus tu ne réussis pas à fermer les yeux.

Lorsqu'ils ressortirent de la salle d'attente, Kilani était assis derrière le comptoir de l'accueil, à côté de Clarisse, les poches pleines de barres chocolatées, aux céréales, à la noix de coco, aux noisettes, aux amandes. À la vue d'Adam, il sauta de sa chaise et le rejoignit. Clarisse regarda ce petit bonhomme qui semblait être au plus beau de ses Noëls.

– Dites donc, il parle pas beaucoup le petit, on lui a volé sa langue ? s'amusa Clarisse.

Et comme Adam pensa qu'il s'agissait là d'une vraie question, il répondit tout naturellement.

– Non, on la lui a tranchée.

Kilani, qui ignorait tout du sujet de la conversation, montra ses barres chocolatées avec un sourire excité, comme s'il avait peine à contenir son bonheur. Bastien avait été mis au courant par le capitaine Cotin, ce soir-là à l'hôpital, mais Clarisse, prise de court, ne sut que regarder le gamin, anéantie. Avant qu'il parte, la standardiste glissa un billet de cinq euros dans la poche de son short et l'embrassa bruyamment sur la joue. Si elle s'était écoutée, elle serait même repartie avec.

Voyant Adam franchir les portes du commissariat, Bastien constata que le Syrien ne lui avait parlé ni de sa femme ni de sa fille, alors que lui-même avait encore ce matin interrogé les fichiers police à leur sujet.

– Lui aussi, c'est un ami ? demanda Clarisse.

– Non. Un collègue. Mais je crois qu'il s'est perdu en route.

Sur le chemin du retour, Kilani fouilla sa poche et en sortit le billet de cinq euros qu'il tendit tout naturellement à Adam, comme s'il était impossible pour cet enfant de garder pour lui la moindre richesse.

Lorsqu'il n'y avait, dans la Jungle, qu'un seul repas par jour, ou que malgré les heures d'attente à faire la queue sous le soleil, Kilani et Adam arrivaient devant des cantines vides, le Syrien achetait souvent de quoi se nourrir dans les différents commerces. Du pain, du riz à la tomate ou un jus de fruits. Et jamais, devant Kilani, il n'avait caché son argent. C'était le sien, le leur. Adam souleva son tee-shirt, ouvrit le zip de sa sacoche et y glissa le billet.

Certaines informations sont plus embarrassantes que d'autres mais Bastien savait qu'il devait les transmettre à Dorsay, le chef du commissariat de Calais. Ils s'étaient vus à sa prise de poste, puis croisés parfois dans les couloirs sans chaleur particulière et Bastien se doutait qu'il était encore en phase d'observation.

Il imprima les clichés que lui avait remis Adam et toqua à la porte de son supérieur.

Le visage grave du commissaire Dorsay indiqua sans ambiguïté que les six photos qui venaient de se crasher sur son bureau comme un avion en flammes risquaient de pourrir bien correctement sa journée. Bastien laissa son patron mouliner un instant en même temps qu'il se tortillait sur son fauteuil.

– Redites-moi qui est votre ami ? questionna Dorsay.

– Ce n'est pas un ami. Tout au plus un contact de l'intérieur de la Jungle. Un flic syrien qui a échoué dans le camp de réfugiés.

– Mouais. Personnellement, je ne vois là que six Arabes, essaya-t-il de se convaincre.

– Attendus par une mosquée salafiste et dont les photos sont en possession d'un No Border. Si on subit un attentat dans les jours qui viennent et qu'on découvre qu'il a été planifié dans votre ville, on pourra

toujours dire qu'on ne savait pas, mais niveau culpabilité, ça va nous faire des nuits agitées.

Dorsay rendit son portable à Bastien avec le regard qu'on porte aux enfants qui ont fait des bêtises.

– Tout de même. Qu'est-ce qu'il vous a pris de faire ami-ami avec un migrant ?

– Je vous répète que nous ne sommes pas amis et ce n'est pas le sujet. Je vous demande juste si on donne suite.

Énervé, Dorsay réalisa qu'il était bloqué.

– Bien sûr qu'on donne suite, maintenant que je suis au courant ! Je vais appeler le parquet général qui nous mettra en rapport avec le parquet antiterroriste et nous verrons bien. Comme si la Jungle ne débordait pas assez d'emmerdements, il a fallu que vous alliez les chercher à la source.

– Je vous assure qu'ils sont venus à moi tout seuls. En même temps, j'ai un peu l'impression que c'est notre boulot, non ?

– Oh ! Ça va Miller. Pas de morale. Laissez-moi passer quelques coups de fil et d'ici là, silence complet. On ne parle de ce sujet que dans mon bureau, c'est clair ?

– Limpide.

*
* *

Au soleil, adossé contre le mur de la minuscule cour intérieure du commissariat, Bastien s'était mis à l'écart de son groupe afin de prendre quelques minutes pour lui. L'affaire du jour, un vol en réunion dans un supermarché, ne nécessitait d'ailleurs pas vraiment sa présence.

Erika le retrouva, les yeux en l'air, à regarder deux goélands se faire la cour dans le ciel. Elle s'adossa à son côté et sortit ses lunettes de soleil d'une des poches de sa veste militaire vert kaki.

– Tu vas t'en lasser, je te promets.

– Pas de risque. Ils me donnent l'impression continuelle d'être à la plage ou en vacances.

– J'ai vécu deux ans à Paris, dit Erika. J'ai mis des fenêtres à double vitrage à cause du bruit des bagnoles. Ici, à Calais, j'en ai fait installer à cause de ces saloperies de rats volants qui hurlent du lever au coucher du soleil. Ils font même les poubelles, comme les chiens, et d'un coup de bec, ils t'ouvrent le crâne. T'es un touriste tant que ça t'amuse. Le jour où t'auras envie de les buter au fusil, tu pourras te considérer comme un vrai Calaisien.

Bastien abandonna les deux volatiles.

– T'es venue me parler des goélands, ou vous avez un souci avec la procédure ?

– Non. Même Corval pourrait la finir tout seul. Par contre t'as reçu un coup de fil. Un type qui dit qu'il est collègue. Il rappelle dans cinq minutes.

– Tu sais ce qu'il voulait ?

– Ouais. Te parler d'un truc à propos d'une nana. Une certaine Nora Sarkis. Tu connais ?

Un court instant, Bastien fut déstabilisé et tenta de se reprendre le plus naturellement possible.

– Ouais. Une histoire de mon ancien service à Bordeaux.

Erika lui sourit avec bienveillance.

– T'es mignon quand tu mens.

– Je te raconterai. Il faut que tu me laisses plus de temps, mais je te raconterai. En attendant, j'ai besoin que tu me sortes Corval des pattes. Emmène-le sur une de tes affaires en préliminaire. T'as bien une vieille procédure qui nécessite une nouvelle enquête de voisinage ?

– Corval déteste faire du porte-à-porte.

– Alors ce sera parfait.

Seul au bureau, Bastien retourna le panneau « Audition en cours » accroché à la porte et la referma afin que personne ne le dérange. Il eut à

peine le temps de s'installer que son téléphone fixe se mit à sonner.

– Lieutenant Miller, j'écoute.

– Commandant Paris, DGSI.

– Vous avez...

Paris le coupa immédiatement.

– Oui, moi aussi j'ai très envie de vous parler. Rencontrons-nous.

Bastien comprit que son interlocuteur ne faisait aucune confiance aux conversations téléphoniques et se sentit, du coup, un peu amateur.

– Vous comptez vous déplacer sur Calais ? demanda Miller.

– Je suis déjà à Calais. Vous avez de quoi noter ?

Surprise passée, Bastien attrapa un stylo, retranscrit l'adresse, le numéro de chambre et l'horaire tardif de 23 heures, le soir même.

– N'ayez pas trop l'air d'un flic, précisa Paris. L'hôtel est bourré de passeurs albanais.

Jungle de Calais.

22 heures.

La voiture s'était arrêtée à la sortie de la ville, rue des Garennes, large comme deux avenues. L'homme récupéra un vieux sac à dos qu'il passa, une épaule après l'autre. Vêtu d'habits simples et fatigués, casquette à longue visière vissée sur la tête, il ressemblait à n'importe quel migrant. Sans descendre du véhicule, son chauffeur s'adressa une dernière fois à lui.

– Je resterai à moins de cinq minutes de là. Que Dieu soit avec toi.

Puis il lui adressa un rapide salut et redémarra.

L'homme longea les allées de hangars et les chapelets de citernes des sociétés pétrolières de la zone industrielle des Dunes, et deux cents mètres plus loin aperçut les camions de CRS qui annonçaient le début du camp. Il les dépassa et, à la faveur de la nuit, se fondit dans la masse des réfugiés pour se retrouver, sans aucune difficulté, à l'intérieur.

« Ombre » était dans la Jungle.

Son arrivée était attendue, et deux hommes vinrent à sa rencontre, intimidés. Même si personne ne connaissait sa véritable identité et s'ils étaient peu à avoir déjà vu son visage, sa réputation le précédait. Il était le recruteur de Daesh. Celui qui, disait-on, savait lire les âmes.

Recruter des candidats au djihad n'était pas le plus compliqué. Le choix pouvait se faire parmi les esprits trop religieux pour accepter un monde

moderne, trop formatés pour accepter d'autres lois que celles de Dieu, mais aussi parmi les esprits révoltés, blessés, ou simplement détraqués. Le choix se faisait dans les cités défavorisées, les pays en guerre et même les hôpitaux psychiatriques. Mais là où l'expérience devenait nécessaire, c'était pour repérer celui qui n'hésiterait pas. À faire sauter un stade, une salle de concert, à tirer sur les clients d'un bar en terrasse, à rouler sur la foule d'un 14 juillet et, s'il le fallait, à se faire abattre, les armes à la main.

Ombre savait lire en eux. Il décelait le faux courageux, celui dont l'engouement ne dépasse pas les mots, celui qui fait demi-tour ou qui tremble tellement qu'il n'arrive pas à appuyer sur le détonateur de sa veste explosive. Chacun de ceux qu'il avait recrutés était allé jusqu'au bout de sa mission. Et là, selon les croyances, le djihadiste devenait un martyr entouré de vierges, ou juste un cadavre dans un trou, victime d'un obscurantisme assassin.

Ombre suivit ses guides jusqu'à l'entrée de la mosquée salafiste. Il n'était pas plus grand qu'un autre, pas plus imposant, il n'avait même aucune particularité. Il n'était qu'un migrant de plus parmi une dizaine de milliers et sur le trajet, personne ne se retourna sur son passage.

Jade dormait déjà et Manon s'était écroulée à 21 heures. À coups d'heures supplémentaires, Bastien se perdait volontairement dans son travail. Il cherchait à fuir le plus souvent possible cet appartement où le fantôme de Manon lui rappelait à chaque regard son impuissance à la rendre heureuse de nouveau. Et il laissait Jade, éponge à sentiments comme le sont les enfants, seule dans cette morosité, jouant un rôle qui n'était pas le sien, presque responsable face à cette mère perdue dans une zone de dépression dont on ne voyait pas la fin. Pour sauver ce qu'il restait de leur famille, il leur fallait un électrochoc, même si Bastien ignorait totalement la forme qu'il pourrait prendre.

À 22 h 45, il hésita face à son arme et se décida tout de même à la prendre, puis il ferma doucement la porte d'entrée pour ne pas la claquer. Sa sortie nocturne passerait inaperçue. Un kilomètre de marche plus loin, il était face à l'hôtel Bleu Azur, qui donnait sur la place d'Armes.

Le commandant Paris lui avait demandé de ne pas trop avoir l'air d'un flic et pour Bastien, cela n'avait rien de très compliqué. Jeune avocat, trader ou romancier, pourquoi pas ? Mais flic, certainement pas. Même Corval, son propre subordonné, avait du mal à le considérer comme tel. Bastien entra dans le hall, salua le réceptionniste qui ne décolla pas les yeux de son poste de télévision et grimpa l'escalier. Dans les étages, il croisa un groupe de quatre Albanais bien amochés par l'alcool dont l'un le bouscula sans s'excuser. Face à la chambre 309, il toqua deux fois.

– Entrez, je vous en prie, l’accueillit Paris.

Bastien s’installa sur la seule chaise de la chambre et son hôte choisit de se laisser choir sur le bord du lit dont les ressorts grincèrent d’effort. Intimidé, Miller s’adressa à lui avec la curiosité maladroite d’un gamin.

– Vous vous appelez vraiment Paris ?

– Mon supérieur s’appelle Toulouse et mon adjoint Marseille, cela répond à votre question ?

Bastien s’en voulut une seconde fois, comme le matin au téléphone, de passer pour un amateur. Il ressemblait à ce moment bien plus à un fan de séries qu’à un flic. Paris enchaîna sans temps mort, de crainte d’une autre question stupide.

– Vous avez les photos sur vous ?

– Oui, répondit Bastien en ouvrant son Smartphone et en le déposant sur le lit.

Paris regarda la première photo, fit glisser son doigt épais sur l’écran pour voir la deuxième et s’arrêta là.

– Mis à part votre commissaire, vous les avez montrées à quelqu’un d’autre ?

– Non.

– Des copies ?

– Non.

– Très bien. Alors racontez-moi tout.

Bastien se recentra un instant et fit le tri chronologique de l’histoire.

– J’ai rencontré un migrant syrien à l’hôpital pendant une de mes permanences de nuit. Il accompagnait un enfant. Pas le sien.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. C’est un ancien flic. Ça doit jouer. Après, je l’ai revu à la suite d’un meurtre dans la Jungle.

– Je croyais qu’on n’enquêtait pas dans la Jungle ?

– C’est le cas. On est juste venus récupérer le corps. C’est là que j’ai parlé avec Adam pour la deuxième fois.

– Adam ? Vous l’appellez par son prénom ?

– Sarkis, si vous préférez. Le lendemain, il est venu me voir avec six photos de pseudo-imams intégristes selon lui. Mais les photos ne collent pas avec les personnages.

– Qui lui a passé ces photos en premier lieu ?

– Un No Border. Vous savez ce que c’est ?

– J’en ai une petite idée, oui. Vous connaissez son nom ?

– Il ne l’a pas précisé. Le type lui a demandé de vérifier si l’un des six hommes se pointait dans la mosquée salafiste et de le prévenir.

– Vous savez pourquoi ce Sarkis vous donne ces infos ?

– Je vous l’ai dit. C’est un flic. Il pense comme moi que ces types sont potentiellement dangereux. Il fait ce qui lui semble juste, j’imagine. On s’est dit que si ce No Border était avec vous, ce serait bien de vous en informer et que dans le cas contraire, si vous n’en avez jamais entendu parler, ce serait aussi bien que vous le sachiez. Alors ? Il est avec vous ?

Paris, tout au long de la conversation, tentait à la fois d’en révéler très peu et d’en apprendre le plus possible. Il était évident que Merle avait eu un coup de chaud et qu’il s’était mis en tête l’idée idiote de déléguer une partie de sa mission.

– Ce Sarkis, vous le connaissez depuis quand ?

– Une dizaine de jours.

– Et vous lui devez quoi ?

– Je ne vous comprends pas.

Paris attrapa dans sa pochette un dossier dont il sortit une feuille.

– Vous avez passé l’identité de Nora Sarkis plusieurs fois ces derniers temps sur les fichiers police. Alors je répète, vous lui devez quoi ?

Géné, Bastien s’en voulut de ne pas avoir été totalement franc.

– Nous n’avons aucune entente. Il cherche sa femme et sa fille, il a peur qu’elles aient été interpellées quelque part en France et renvoyées en Syrie. Vous n’auriez pas fait la même chose ?

– Absolument pas, trancha Paris. Vous ne savez rien de lui. Il est arrivé dans votre vie comme une fleur, avec une jolie histoire d’enfant à l’hôpital ou je ne sais quelle autre merde larmoyante, il vous demande de fouiller dans nos fichiers et vous, vous le faites. J’ai vu des arnaques plus compliquées.

Bastien n’osa pas ajouter un mot.

– Coup de chance pour vous, selon mes sources, Adam Sarkis est un membre de l’Armée syrienne libre, recherché dans son pays pour trahison.

– Et ?

– Il est possible que vous soyez vraiment tombé sur un brave type. Et les braves types, ça m’intéresse. Vous pensez qu’il accepterait de nous aider ?

– Cette fois, c’est à vous de m’en dire plus.

– Vous en savez déjà beaucoup. Sur une des six photos, il y a un recruteur de Daesh. Nous cherchons à l’identifier depuis des années. Nos infos nous disent qu’il va passer par la Jungle. Et le No Border est un de nos infiltrés.

– Un agent ?

– Non. Il fait ça bénévolement, pour la grandeur de la France. Sauf que visiblement, il a pris peur. Comment peut-on le séduire, votre Syrien ? Si lui aussi vise l’Angleterre, on peut lui promettre un sauf-conduit. Un passage sous protection de la DGSI. On le déposerait à Piccadilly Circus, si ça lui chante.

– Il refusera. Tant qu’il n’aura pas retrouvé sa femme et sa fille, il restera à Calais.

Paris posa ses deux mains sur ses genoux et poussa difficilement dessus pour se lever. Il ouvrit la porte du minibar, attrapa une mignonnette et se

servit un verre.

– Lieutenant Miller, vous avez mis les doigts dans un sale engrenage et j'en suis désolé. Mais j'ai vraiment besoin de vous. Il va falloir trouver comment retourner Sarkis, le motiver, chercher ce qui est important pour lui, ce qu'il désire plus que tout. Et quand vous le saurez, vous le lui offrirez. On s'occupera de tenir vos promesses.

Bastien refusa la mignonnette de vodka proposée.

– Si je comprends bien, vous lui demandez d'entrer dans la mosquée et de vérifier la présence d'une de vos six cibles.

Mais Sarkis n'était pas Merle, et Paris voyait là une occasion inespérée.

– Pas vraiment. Il faudrait qu'il entre en contact. Le mieux pour nous serait qu'il se fasse recruter.

Un peu sonné face à l'ampleur et à la dangerosité du projet, Bastien changea d'avis et se servit lui-même un verre. La mission qu'on allait présenter à Adam avait une chance sur deux de le faire tuer et Bastien fit part de ses craintes au commandant Paris.

– Vous préférez quoi, Miller ? Qu'un Syrien que personne ne connaît fasse partie des dommages collatéraux ou qu'une cinquantaine de bons Français crèvent dans l'explosion d'un aéroport ?

– C'est un choix impossible.

– C'est mon job, de faire des choix impossibles.

Aux premières lueurs de l'aube, il avait fallu que l'odeur soit pestilentielle pour qu'elle couvre celle, déjà difficilement supportable, des bennes à ordures et des rangées de toilettes de chantiers, bouchées et débordantes depuis plus d'une semaine. Une odeur si forte qu'elle avait réveillé Adam.

Lorsqu'il leva la fermeture Éclair de sa tente, un nuage de grosses mouches noires abandonna un instant la carcasse de chien errant, laissée juste devant, ouverte de l'entrejambe au cou et vidée de ses organes, posés à côté. Il balaya du bras les insectes dont une nuée entra dans sa tente.

Puisque le chien, en toute logique, n'était pas venu se suicider en s'éviscérant lui-même sur la dune d'Adam, il s'agissait là d'un message, aussi clair que visuel. Kilani dormait encore et Adam décida de lui éviter ce spectacle. Il attrapa le chien par une patte et le traîna hors de la Jungle, rejoignit la route goudronnée sur laquelle il laissa une traînée rougeâtre, entra dans la forêt et s'y enfonça sur une cinquantaine de mètres avant d'abandonner la charogne au pied d'un arbre.

De retour moins d'un quart d'heure plus tard, Adam constata que Kilani était réveillé. L'enfant avait récupéré une vieille bassine en plastique un peu fondue par le soleil et, accroupi, la remplissait à pleines mains des restes visqueux du chien. Il avait déjà, des années avant, vidé une de ses vaches qui ne donnait plus de lait et il ne semblait pas plus écœuré que ça. Les mains couvertes de sang, il recouvrit le tout de plusieurs poignées de sable.

La menace des Afghans était sans équivoque et Adam décida alors d'écouter les conseils répétés d'Ousmane. Il envisagea donc leur futur déménagement dans le camp des Soudanais. Mais chaque chose en son temps.

– Suis-moi, dit-il à Kilani, on va jeter tout ça dans la forêt. Et se laver dans la mer.

Bassine de bouillie carmin dans ses bras rouges, Kilani sourit à l'idée d'une balade à la plage.

*
* *

Nettoyé à l'eau de mer, Kilani s'appliquait maintenant à planter les piquets de sa tente, après avoir monté celle d'Adam sans même qu'il le lui demande. Assis devant le feu, Ousmane posa une casserole d'eau sur les braises.

– En Afghanistan, ils appellent ça *Bacha Bazi*. Jouer avec les garçons. C'est une tradition. Tu leur as volé leur « garçon », ils te disent qu'ils ne l'oublient pas. Tu fais bien de venir t'installer dans notre camp, mais avec l'avertissement que tu as reçu ce matin, il faut aussi que j'en parle aux autres. J'ai beau être chef du campement, se mettre à dos les Afghans, c'est une décision qui se prend ensemble.

– Je comprends, affirma Adam. Dis-moi alors comment je peux faire passer Kilani en Angleterre. Tu m'as avoué que tu avais essayé plus de vingt fois. Même si tu n'as pas réussi, tu dois savoir comment on doit s'y prendre. Si Nora et Maya arrivent, je ne pourrai pas le garder avec nous. Nous partirons et il restera seul.

Pour la première fois il avait utilisé le mot « si ». Ousmane avait averti Adam de cet espoir qui pouvait se transformer en folie si l'on s'y accrochait trop. Le voir capituler d'un seul mot, d'une seule syllabe, ne lui fit pourtant aucun plaisir.

– Ça te coûtera beaucoup d'argent, tu le sais ?

Par réflexe, Adam toucha le renflement de sa poche, accrochée à sa taille sous son tee-shirt.

– J'en ai. Ce que je veux savoir, c'est ce que ton expérience t'a appris. Les erreurs à éviter et la façon de faire.

Ousmane sortit la casserole des braises et servit deux thés pendant que Kilani tendait leur toile de tissu entre les deux tentes afin d'avoir un peu d'ombre.

– Un rasoir. Un sac-poubelle. Un préservatif et une couverture de survie. C'est la base, énonça Ousmane. Pour le rasoir, il faut brûler le plastique qui entoure la lame, elle lui servira à couper la bâche pour monter dans le camion. Le sac-poubelle, c'est pour se le mettre sur la tête à l'arrivée aux douanes. Ils ont des détecteurs pour le gaz carbonique qu'on expire. Il faut retenir son souffle le plus possible et respirer par petites goulées. La couverture de survie bloque la chaleur et la caméra thermique des hélicoptères ne pourra pas le voir. Tu peux en trouver encore auprès des associations humanitaires.

– Et le préservatif ?

– Ça c'est pour le stress. La peur te malmène le ventre, tord tes intestins. Ce sont des toilettes portables si tu préfères.

Adam imagina Kilani, un sac-poubelle sur la tête et entouré d'une couverture de survie, comme un petit robot doré construit avec du matériel de récupération. Ou un épouvantail à flics.

– Mais même équipé correctement, il te restera deux problèmes principaux. D'abord, il faut payer un passeur et vu tes relations avec les Afghans, il va falloir te tourner vers les Albanais. Ne me demande pas ce qui est le pire entre les deux, je n'en ai aucune idée.

– Un passeur, pour la Méditerranée, je peux le comprendre, dit Adam. Ils trouvent un bateau, font la traversée avec toi, se mettent en danger avec toi. Mais ici, ce ne sont pas les Afghans qui trouvent un camion, ni qui le conduisent...

– En Libye ou en Égypte, les passeurs en bateau sont un mal nécessaire. Personne d'autre qu'eux ne peut te faire traverser la mer. Ici, à part construire et allumer les barrages pour freiner les camions, les passeurs ne font rien. Ce sont juste des voleurs. Ils contrôlent les aires de repos, les échangeurs d'autoroute et quand tu es attrapé à essayer de monter dans un camion sans avoir payé, ils te chassent. Si tu te fais rouler de coups, tu as de la chance. Certains en sont morts. Comme je te l'ai dit, les Afghans sont les plus nombreux, donc ils agissent en mafia. Ils récupèrent une partie de tout ce qui peut générer un profit dans la Jungle. Mais partout dans le monde, quel que soit le niveau de pauvreté ou de détresse, tu trouveras toujours un homme sans cœur pour tenter d'en profiter. Afghan ou pas.

– Et le second problème ? demanda Adam.

– La police, mon ami. Ils fouillent les camions mieux que des chiens et on ne sait jamais combien ils seront. Parfois, pour les perdre, les Afghans allument plusieurs barrages, à différents échangeurs autoroutiers, mais c'est rare. Cela demande beaucoup d'organisation et très franchement, les passeurs se moquent de savoir si tu vas réussir la traversée ou pas, puisqu'ils ont déjà ton argent.

– Et vous vous laissez faire ? s'étonna Adam. Tu ne m'as pas l'air d'une personne qui subit sans réagir.

– Nous nous sommes rebellés plusieurs fois, mais tu n'étais pas encore dans la Jungle pour y assister. Afghans contre Soudanais. Machettes et barres de fer, certains avaient même des armes à feu. Un combat de plusieurs centaines de personnes, toute la nuit. On brûle leur camp, ils brûlent le nôtre, on tue l'un d'eux, ils blessent dix des nôtres, et à la fin, ils sont toujours plus nombreux. Il faut savoir quand les chances ne sont pas de ton côté. Depuis, en tant que chef de camp, j'ai une entente avec eux.

– Tes petites affaires dont tu me parlais ?

– Rien qui me rende fier, je t'assure. Quand un Soudanais arrive et qu'il a assez d'argent pour se payer une tentative – généralement l'argent récolté

auprès de toute sa famille au pays –, il me contacte. Je le présente aux Afghans, ils nous font un prix spécial et je récupère une centaine d'euros.

– Et si la traversée échoue ?

– Alors il n'a plus d'argent. Et il appartient à la Jungle.

Adam garda les yeux baissés.

– Je viens de te le dire : partout dans le monde, tu trouveras toujours un homme pour profiter de la détresse des autres. Je te décois ? lui demanda Ousmane.

– Tu survis. Je ne juge pas.

*

* *

Autant entrer en contact avec les passeurs albanais qui avaient élu domicile dans le centre de Calais serait compliqué pour Adam, autant il avait peut-être, auprès de la police, une manière de récolter les informations nécessaires pour faciliter le passage de Kilani. Il se demanda si « Bastoin » Miller, une fois de plus, accepterait de l'aider. Il se mit à l'écart du campement soudanais, s'assit sur un rocher, de l'autre côté de la route goudronnée, à l'entrée de la forêt, et composa son numéro de téléphone.

Lorsque « Adam » s'afficha sur l'écran du portable de Bastien, ce dernier hésita à répondre. Pourtant, il avait lui-même failli l'appeler tout au long de la journée. Il laissa sonner plusieurs fois, jusqu'à ce qu'Erika lève le nez de sa procédure, surprise de ne pas le voir décrocher. Puis le portable cessa de vibrer.

– Un indésirable ? demanda Corval.

– Non, ce n'est rien, assura Miller tout en se levant. Je vais me chercher un café. Je reviens.

Erika le regarda quitter le bureau. Sourcils froncés, elle avait un air légèrement contrarié que Bastien remarqua tout en refermant la porte. Son

lieutenant multipliait les cachotteries et elle fut blessée de ce manque de confiance.

– Il fait quoi, Miller ? l’interrogea Corval, pas plus bête qu’un autre.

– Il fait ce qu’il veut. Il est lieutenant, le rabroua Erika, de mauvaise humeur.

Dans la cour intérieure du commissariat, Bastien s’alluma une cigarette, téléphone coincé entre l’épaule et l’oreille. Il n’en fumait qu’une ou deux par jour et celle-ci lui sembla nécessaire. Dans la Jungle, le Syrien décrocha presque immédiatement et les deux hommes se saluèrent.

– Je vais être honnête avec toi, Adam. Tes photos ont fait beaucoup d’effet. Il faudrait que je te voie.

– J’ai moi aussi besoin de ton aide. Pour Kilani, le petit garçon. Je peux passer te voir à ton poste de police ?

Bastien était bon élève et apprenait de ses expériences. Il tenta alors d’être au téléphone plus discret qu’à l’accoutumée.

– Je crois que le sujet de nos conversations nécessite d’être privé. Adam, tu me ferais l’honneur de dîner à la maison ?

Un silence gêné suivit la proposition.

– Je réalise que je ne sais même pas si tu as une famille, souffla le Syrien.

– Oui, j’en ai une. Une fille, Jade. Elle a quatorze ans. Je lui ai déjà parlé de toi. Et j’ai aussi une femme, bien sûr. Elle s’appelle Manon.

La similitude de la composition de leurs familles respectives porta un coup au cœur d’Adam.

– Je ne suis pas vraiment présentable, tu sais. Et je ne suis pas seul.

– Toi et Kilani serez les bienvenus et tu me vexerais si tu refusais.

Invité à un dîner. Dans une famille. Il repensa à son appartement, dans le quartier Muhajirin de Damas.

– Tu taperas « Beffroi de Calais » sur ton portable. C’est juste à côté du commissariat, je viendrai t’y chercher. Tu verras, son horloge touche

presque le ciel. On peut difficilement la rater.

– Oui, Kilani est resté planté dix minutes devant. Je crois qu’il pense que c’est la maison de quelqu’un.

– Il risque d’être déçu, mon appartement est bien plus modeste.

– J’en doute. Nous vivons chacun dans une tente, Bastoin.

Bastien et Manon allaient dans le même sens, comme deux rails de chemin de fer. Exactement. Sans plus se toucher, ni se croiser.

C'est pourquoi, lorsque Jade rentra du lycée, qu'elle ouvrit la porte de l'appartement et qu'elle entendit des éclats de voix entre ses parents, elle y trouva un faible espoir.

Tout valait mieux que la violence des matins silencieux, où le bruit des cuillères contre les bols et des couteaux sur les biscottes était assourdissant. Elle s'approcha de la cuisine tout en restant en retrait.

– Mais qu'est-ce qui t'a pris, Bastien ? Bien sûr que je suis désolée pour sa famille, mais c'est un type qu'on ne connaît même pas. Un migrant, avec un orphelin. Chez nous ! Tu ne pouvais pas le voir à l'extérieur ?

– Qu'est-ce qui te dérange ? Qu'il soit migrant ? Ou arabe, alors ? Si j'avais ramené un collègue, tu te serais posé autant de questions ?

– Arrête ! Ça n'a rien à voir. Je ne suis pas raciste, je pense à notre fille. Bastien augmenta le volume.

– Tu vois bien ! Tu introduis une notion de danger. Tu crois qu'ils vont la bouffer, c'est ça ? Je te rassure, j'ai toujours mon arme. S'ils sont impolis, je les buterai dans le salon. Sérieusement, Manon, je te comprends pas.

La petite silhouette de Jade s'avança d'un pas.

– Vous parlez d'Adam ?

Ce prénom prononcé, Manon se laissa choir sur la chaise la plus proche.

– Incroyable, elle le connaît ! Vous en avez déjà discuté ensemble ? J’ai plus qu’à la fermer alors ? Si vous voulez, je peux même dîner dehors et vous laisser tranquilles !

– Merde ! explosa Bastien. Tu restes, parce qu’on est une famille. Ça veut dire encore quelque chose, non ?

Manon fila dans la salle de bains, attrapa la boîte de Lexomil qu’elle agita au-dessus de sa paume jusqu’à ce qu’un cachet y tombe, le coupa en deux et en croqua une moitié sans eau. De retour dans la cuisine, elle était toujours aussi conciliante.

– Et je leur fais manger quoi, moi ?

– J’ai acheté des pizzas, répondit Bastien, taciturne.

– Gastronomie française. Grande classe.

– Pourquoi ? Tu sais encore cuisiner ?

– Je t’emmerde.

À peine Bastien avait-il claqué la porte que Manon s’était payé un nouvel aller-retour dans la salle de bains pour y récupérer la moitié orpheline de Lexomil.

– Je mets la table et j’allume le four, maman. Tu as le temps de te changer, si tu veux.

Manon ne se retourna pas et regarda sa fille dans la glace face à elle.

– Pourquoi, je te fais honte ?

– Je sais pas, t’es en jogging quand même. Nous on est habitués, mais on reçoit du monde. C’est pas parce que c’est des étrangers que c’est des clodos.

Le ton de Jade était celui de son père. Ses yeux, aussi. Son tempérament, à n’en pas douter. Un instant, Manon détesta sa fille. L’instant d’après, elle se détesta elle-même et partit enfiler un pull large et un jean.

Lorsque la porte d’entrée s’ouvrit, Bastien invita Adam et Kilani à le suivre jusqu’au salon, et comme prévu, l’instant de flottement fut assez

gênant. Adam, avec sa balafre inquiétante sous l'œil et sa stature imposante, ne savait pas où se mettre et se sentait plus sale que jamais. Kilani avait les yeux grands ouverts et restait derrière le Syrien. Jade retenait déjà ses mille questions. Et si Manon avait eu la décence d'enfiler un demi-sourire en même temps qu'une tenue plus appropriée, elle restait pourtant sur la réserve, comme si la simple présence de ces intrus pouvait irrémédiablement salir le plancher.

– Adam, voici Manon, ma femme.

– Enchanté, madame.

– Et Jade, ma fille.

– C'est un honneur, mademoiselle.

Adam fit un pas de côté afin de révéler la présence du petit invité.

– À mon tour de vous présenter Kilani.

Les regards se tournèrent vers le petit Black, et même s'il ignorait pourquoi, il leur offrit un large sourire de contentement.

– Désolé, il ne parle pas, c'est parce que...

Avant que l'ambiance n'en prenne un coup, Bastien préféra intervenir.

– C'est parce qu'il est muet.

Adam prit place sur le canapé, Bastien fit de même et Jade s'enfonça dans un des fauteuils poufs, face à eux. Kilani la regarda se faire avaler par cet étrange siège et comme il y en avait un second, Jade le lui montra du doigt. L'enfant se plaça devant, se laissa tomber et engloutir, puis il éclata d'un rire cristallin et si merveilleux qu'à cette seconde, tout sembla parfaitement normal. Un dîner, tout simplement. Seule Manon restait encore renfermée.

– Bien. Je vais chercher des rafraîchissements, annonça-t-elle un peu froidement.

Sur le ton de la confiance, le Syrien se pencha alors vers Bastien.

– Tu es sûr que tout va bien, mon ami ? Nous ne sommes pas obligés de rester très longtemps, tu sais.

– Rassure-toi. Ce n'est pas contre toi. Manon a perdu son père il y a quelques mois. Elle est malheureuse depuis.

– Je peux comprendre.

Personne n'avait vu Kilani se dépêtrer du fauteuil glouton et se diriger vers la cuisine, là où une bonne odeur de pâte cuite l'avait guidé. Manon se retourna avec un plateau rempli de verres, une carafe de jus d'orange et une autre de soda pétillant. Lorsqu'elle vit Kilani, elle sursauta et manqua de tout faire tomber.

– Pardon. Tu m'as fait peur.

L'enfant fit un pas dans la cuisine, puis se mit à inspecter la pièce tout en jetant quelques regards à Manon, comme s'il vérifiait qu'il en avait l'autorisation.

– Je sais même pas pourquoi je te parle. Tu me comprends pas, hein ?

Sourire désarmant de Kilani. Elle reposa le plateau et lui servit un grand verre de soda.

– C'est ça que tu viens chercher ?

Le gamin se saisit du verre à deux mains, le but presque d'un trait et les bulles explosèrent dans sa bouche, remontèrent dans son nez et lui collèrent des larmes aux yeux, sans que jamais la courbe heureuse de ses lèvres ne change.

Manon le regarda vider les dernières gorgées qui restaient.

– Tu sens vraiment mauvais, se désola-t-elle en lui reprenant le verre.

Kilani poursuivit alors sa visite et s'arrêta devant une photo sous cadre accrochée au mur. L'une de celles sauvées d'un carton à chapeau au fond du grenier de sa mère. Un matin de brouillard sur un pont de Prague.

– Ça te plaît ? demanda-t-elle doucement. C'est moi qui l'ai prise. Quand j'étais plus jeune.

Elle s'approcha du cadre et de l'enfant. Et Kilani lui prit la main.

De la surprise tout d'abord. Presque un mouvement de recul. Puis sa peau, jeune et pourtant rugueuse. Ses vêtements sales. Sa nuque noire. Ses

poignets fins. Sa respiration légèrement encombrée. Un enfant. Juste un enfant. Elle sentit sa gorge se serrer.

– J’en ai plein d’autres. Je te montrerai si tu veux.

Une fois à table, Kilani ne quitta pas des yeux les larges pizzas débordantes de fromage fondu. Et face à tant d’impatience, il fut le premier servi.

– Elles sont au poulet, précisa Manon. Enfin, je veux dire, il n’y a pas de porc dedans.

– Je ne suis pas musulman, rétorqua Adam. Je ne suis pas chrétien non plus. Je crois que Dieu est une légende.

– Alors on peut sortir une bouteille de vin ? s’égaya Bastien.

– Enfin ! Je commençais à me demander si on était vraiment en France.

Bastien se leva, se dirigea vers la cuisine, et Jade ne perdit pas un instant pour s’accaparer l’invité.

– Justement, au sujet de la France, pourquoi vous parlez si bien notre langue ?

Adam s’essuya la bouche et se tourna vers l’adolescente.

– Tous les migrants parlent le français. Tu connais les trois mots qu’ils apprennent en premier ? « Oui », « Non » et « Dégage ». Enfin, ils prononcent « Dougaj’ ». C’est ce qu’on leur dit le plus souvent.

Jade ne trouva pas de quoi rire à cette blague qui, de toute façon, n’en était pas une. Adam, mal à l’aise, toussa deux fois et redevint sérieux.

– Mon père était professeur de français à l’université de Damas. Il y a eu une guerre civile dans un pays voisin, au Liban, et en 1981, l’ambassadeur de France y a été assassiné. Les Libanais ont pensé qu’il s’agissait d’un coup de mon pays et les relations avec la Syrie se sont un peu tendues. Tout le monde écoutait tout le monde, France, Syrie, Liban. Mon gouvernement a alors cherché des traducteurs en français et c’est à ce moment qu’ils ont contacté mon père et lui ont demandé de travailler pour eux. Nous n’avons jamais vraiment su qui avait tué votre ambassadeur, mais

mon père est resté à son poste, puis il a travaillé pour l'ambassade de Syrie en France pendant quelques années.

– Alors vous connaissez Paris ?

– En tout cas, j'y ai été emmené dans les valises de mes parents bien des fois. Mes premiers souvenirs sont les couloirs de l'hôtel Crillon, lors d'un voyage officiel. Mon père dit que j'y ai fait mes premiers pas. Il était fou amoureux de votre pays et tous les soirs, il me racontait une histoire en français. Depuis, j'ai toujours lu des livres dans ta langue ou en syrien, indifféremment. Tu connais *Fantômas* ?

– Pas bien, j'avoue. C'était un superhéros, non ?

– Presque. C'était celui de ma jeunesse en tout cas.

Manon resservit à tous de larges parts de pizza et Kilani avala la moitié de la sienne en un instant. Adam termina son verre et accepta qu'on le lui remplisse à nouveau. Son regard croisa alors celui de Manon qui, au fur et à mesure de la conversation, avait imperceptiblement changé.

– Je suis sincèrement désolé, Manon. C'est très maladroit de ma part de tant parler de mon père. Bastien m'a dit pour le vôtre. J'espère que vous accepterez mes excuses.

Elle haussa les épaules comme si ce n'était pas grave. À dire vrai, elle n'y avait même pas pensé.

– Je sais aussi pour votre fille et votre femme, Adam, répondit-elle. J'espère que vous les retrouverez bientôt.

Le Syrien la remercia en hochant doucement de la tête. Et enfin, pour la première fois de la soirée, Manon sortit de sa réserve.

– Bastien m'a dit que vous étiez vous-même policier ?

– Je l'ai été pendant seize ans, oui. Capitaine Sarkis, unité locale de lutte contre le crime de Damas, pour vous servir.

– Capitaine ? s'étonna Jade. Mon père est lieutenant. Donc, vous êtes son supérieur ? Genre, vous pourriez lui donner des ordres ?

Adam et Bastien se regardèrent, amusés.

– Dans l’absolu, oui, répondit-il.

– Et Kilani aussi vient de Syrie ? enchaîna Jade.

– Non. Je crois qu’il est soudanais. Mais je ne sais pas grand-chose de plus.

– Alors comment vous vous êtes rencontrés ?

– C’est un enfant « pour jouer ». Les adultes profitaient de lui sexuellement dans la Jungle. Je l’ai aidé. Maintenant je le protège.

Décidément, les curseurs d’Adam n’étaient pas réglés au même niveau que ceux de la famille Miller. En présentant Kilani comme muet, Bastien avait évité un moment de malaise, mais il n’avait pas vu venir celui-ci. Jade fixa ce gamin qui dévorait la fin de sa pizza avec une innocence qui aurait pourtant dû l’abandonner depuis longtemps alors que Manon, bouleversée, reposa simplement ses couverts sur son assiette.

Effet de l’alcool ? Des antidépresseurs ? Ou venait-elle juste de relativiser ? Des larmes lui montèrent aux yeux. Kilani perdit tout intérêt pour son assiette et se leva pour la rejoindre en deux petits pas, le regard sérieux, cherchant à comprendre.

– Tout va bien, bonhomme, le rassura-t-elle d’un sourire. T’y es pour rien.

Puis elle se tourna vers Jade.

– Tu débarrasses ? On laisse les hommes discuter dans le salon, on servira le dessert plus tard. Et toi, tu viens avec moi, je vais te montrer d’autres photos.

Cette fois-ci, ce fut au tour de Manon de lui prendre la main.

De retour sur le canapé, Bastien s’alluma une cigarette et en proposa une à son invité. Adam alluma la sienne et glissa le briquet de Bastien dans sa poche.

– Je suis dans les ennuis, commença le Syrien. En aidant Kilani, j’ai énervé des personnes dangereuses. Ce matin, ils ont tué un chien et l’ont mis devant ma tente. Comme un avertissement. Je ne sais pas combien de

temps encore je vais pouvoir le protéger. Je voudrais lui faire quitter la Jungle.

– Il connaît quelqu'un en France ?

– Probablement pas. Mon ami Ousmane m'a dit qu'il le voyait dans le camp depuis plus d'un mois. Il ne serait pas resté si longtemps s'il avait eu un point de chute. Comme tout le monde, c'est l'Angleterre qu'il cherche à rejoindre.

– Et je peux faire quoi, moi ? rétorqua Bastien, impuissant.

– Je voudrais que tu me racontes comment se déroulent les passages vers les ferries. Comment on doit s'y prendre pour éviter la police ou les contrôles.

Bastien tira une longue bouffée sur sa cigarette.

– C'est presque impossible, tu dois le savoir. Il y a des barbelés tout le long, des hélicoptères, des caméras thermiques, des chiens, différentes unités de police, et là, tu n'es même pas arrivé aux contrôles douaniers. Il peut aussi tomber du camion, ou se faire écraser par son chargement, ou encore se faire rouler dessus en tentant de monter. Et si j'essayais de le passer dans le coffre de ma voiture, comme si j'étais un simple touriste vers l'Angleterre, je risquerais cinq années de prison.

– Il va pourtant falloir trouver une solution, rétorqua Adam, buté.

– Je ne te comprends pas. Des gamins, il y en a mille dans la Jungle. Pourquoi choisir de l'aider lui, particulièrement ?

– Parce que c'est lui qui a croisé mon chemin, et pas un autre. Je n'ai rien choisi.

– Tu sais qu'en plus du risque d'échec, tout ça va te coûter énormément d'argent. Tu feras quoi, les poches vides, quand tu retrouveras Nora et Maya ?

– La somme de tous les obstacles est intimidante, je suis d'accord. Mais si on les prend un par un, rien n'est insurmontable. Je verrai à ce moment-là.

Adam abordait tout cela comme des soucis de logistique. Rien ne donnait l'impression que l'on parlait de sa femme et de sa fille. Bastien se massa les tempes et hésita quelques secondes avant de se jeter à l'eau.

– J'ai peut-être une autre solution. Mais cette fois-ci, le danger sera pour toi.

– Parle, mon ami.

– Justement. Ce n'est pas l'ami qui te parle, mais le policier. C'est au sujet des photos que tu as apportées à mon service. Disons qu'elles ont intéressé des personnes haut placées. Des personnes qui peuvent sans problème assurer un passage vers l'Angleterre.

– Et que veulent-elles de moi, ces personnes ?

– Comme tu t'en doutais, les types sur les photos ne sont pas des imams. L'un d'eux serait un recruteur de Daesh. Les Renseignements souhaitent que tu infiltrés la mosquée salafiste et si possible, que tu te fasses recruter.

– Vous voulez savoir ce qu'il projette, et que je vous le répète ?

– C'est l'idée.

– Et en contrepartie, j'ai la certitude que Kilani sera emmené en Angleterre ?

– Oui. Mais tu sais que...

– Non, le coupa Adam. C'est d'accord. Je vais le faire. Pour le gamin. À qui dois-je transmettre les informations ?

Adam était devenu professionnel. Il n'était plus Adam, mais le capitaine Sarkis.

– Euh... À moi, pour l'instant, j'imagine.

*

* *

Bastien et Adam s'arrêtèrent à l'entrée de la chambre. Dans le sofa qui faisait face au lit, Manon tournait les pages d'un album photo tout en discutant avec sa fille, assise à son côté. Un moment d'intimité dont Bastien

n'avait pas été témoin depuis longtemps. Kilani était assoupi, la tête sur les cuisses de Manon et les jambes sur celles de Jade.

– Je suis désolée. Il a vomi et il s'est endormi comme une masse.

– Ce n'est rien, la rassura Adam. Il a aussi vomi avec les chocolats qu'on lui a offerts au poste de police. Je crois qu'on peut sauter le dessert.

Le Syrien secoua l'épaule de l'enfant qui se réveilla doucement. Kilani regarda autour de lui ces trois adultes, la jolie Jade, et comprit qu'il était temps de repartir. Il se leva et se reposita, encore tout brouillon, à la jambe de son protecteur.

– Je vais vous déposer devant la Jungle, proposa Bastien.

– Non. Nous marcherons un peu. Ça lui fera du bien.

Quand la porte de l'appartement fut refermée, la famille Miller se retrouva dans le salon. Pour une fois unis, ils se sentirent pourtant terriblement seuls.

– Tu peux lire dans ta chambre Jade, si tu veux, autorisa Bastien.

– Je préfère surfer un peu sur ma tablette. J'ai beaucoup de sujets que je voudrais approfondir.

Jade les laissa là, encore plus paumés. Le couple ne parla pas pendant près d'une minute, puis Manon posa sa tête sur l'épaule de Bastien.

– J'ai été parfaitement désagréable. Je me sens tellement conne, souffla-t-elle.

– Moi, je t'ai trouvée formidable.

– C'est parce que tu m'aimes beaucoup trop.

Elle se tourna vers lui et posa ses lèvres sur les siennes dans un baiser inhabituellement appuyé.

Adam était encore sur le palier de la famille Miller. Il avait sorti le briquet qu'il avait subtilisé à son hôte, s'était agenouillé et brûlait maintenant le bas de la porte d'entrée, laissant une discrète trace de suie noirâtre. Kilani le regardait faire, intrigué.

– Viens. On rentre, dit Adam en se relevant. Et ouvre bien les yeux sur le trajet.

Le lendemain matin, au camp des Soudanais, personne ne salua Adam. Cela n'aurait rien eu de gênant si ce silence n'avait été accompagné de regards fuyants. Même Wassim, d'habitude tactile, resta à l'écart. Pas de *Jungle love* aujourd'hui, visiblement.

Quelques mètres plus loin, à l'entrée de leur salle de prière, Ousmane, réveillé depuis l'aube, discutait avec un groupe de cinq hommes et régulièrement, leurs visages se tournaient vers le Syrien.

Adam s'installa alors calmement au coin du feu et attendit qu'on vienne le voir, puisqu'il était apparemment le sujet de leur conversation. À côté de lui, la fermeture de la tente de Kilani s'ouvrit, le garçon sortit le nez à l'air frais et Adam lui fit simplement « non » de la tête, avec un air sérieux. Kilani fronça les sourcils et resta à l'intérieur.

Ousmane salua le groupe par une poignée de main pour certains, une tape dans le dos pour d'autres, et vint enfin s'asseoir auprès d'Adam. Il servit deux thés, sans prononcer un mot.

– Quand veux-tu que nous partions ? lui demanda Adam, sans transition aucune.

– Il faut que tu nous comprennes, se justifia Ousmane. Les Afghans sont passés hier soir. Ils nous ont demandé de choisir. Si nous vous gardons au camp, Kilani et toi, nous n'aurons plus de droit de passage.

– Et ce serait la fin de tes petites affaires.

Ousmane, vexé, respira fort.

– Attention à tes mots, Adam. Je suis peut-être ton seul ami ici. Cela n'a rien à voir avec l'argent. Tu sais que j'ai abandonné l'idée de passer en Angleterre, mais pour tous les autres, c'est la seule chose qui les empêche de perdre l'esprit. Comme pour toi, qui fais le policier dans la Jungle ou qui adoptes un gosse au lieu de rechercher ta famille. Tu fais tout ce que tu peux pour ne pas penser à elles. Bientôt, tu les oublieras même.

Les mâchoires d'Adam se contractèrent.

– À ton tour de mesurer tes paroles, Ousmane.

Le Soudanais reposa doucement sa tasse sur le sable.

– Sans nous connaître vraiment, nous savons tous les deux qui nous sommes, et nous savons aussi que nous perdrons beaucoup à devenir des ennemis. Je suis le chef de ce camp et les hommes attendent de moi que je les protège.

– Alors je te repose la question. Quand veux-tu que nous partions ?

– Tu as la journée. Mais pas la nuit. À moins que tu n'acceptes la seconde proposition des Afghans.

Adam n'avait aucun doute sur l'objet de cette dernière. Il se tourna vers la tente d'où le petit Black le regardait fixement, assez proche d'eux pour que pas un mot ne lui ait échappé.

– Kilani est à moi. Fais-leur savoir. Dis-leur aussi que s'ils l'approchent, je les tuerai tous.

Il n'y avait aucune menace dans le ton calme du Syrien. Simplement une promesse.

– Tu agis comme on se débat, par réflexe, au coup par coup, sans aucune stratégie. J'ai l'impression que tu sais déjà que tu ne termineras pas la route, trancha durement Ousmane.

Les deux hommes se levèrent, maintenant face à face, un instant sans rien se dire. Adam tendit la main à Ousmane et Ousmane le prit dans ses bras. Sans s'en rendre compte, ils refirent les gestes de leur première rencontre, lorsque le Soudanais l'avait appelé military man.

Adam prit le chemin qui menait hors du camp et Kilani bondit à l'extérieur de sa tente pour le suivre. Encore à portée de voix, Ousmane tenta de raisonner une dernière fois celui qu'il voyait foncer dans un orage, toutes voiles dehors.

– Et même si tu réussis à le faire passer en Angleterre, cria-t-il, ça va changer quoi ? Tu ne sais même pas s'il a de la famille là-bas. Tu ne penses à rien ! Il était seul ici, il sera seul ailleurs !

Avant de disparaître au détour d'une benne à ordures débordante, Kilani se retourna et le Soudanais lui dit au revoir d'un sourire triste.

Wassim, conscient de ce qu'Ousmane avait dû faire pour les membres de leur camp, s'approcha et posa une main sur son épaule. D'un geste brusque, Ousmane la dégagea.

*
* *

Julie déposa deux cafés sur la table en plastique de l'association Care for Calais. Kilani, assis sur le sable frais encore gorgé de rosée, regardait la Jungle s'éveiller.

– Ton ami n'a pas tort, Adam. Envoyer le petit en Angleterre sans savoir ce qui l'attend là-bas, c'est un coup de poker.

– Mais tu n'as aucun contact à *Youké* ?

– Si. Des associations officielles, gérées par l'État, quand les dossiers d'accueil ont été validés ou dans le cas de rapprochements familiaux. Mais on ne connaît rien de ce gosse. On ne peut même pas jurer à cent pour cent qu'il est soudanais. Sans certitude de nationalité, il n'a pas plus d'existence qu'un fantôme. Tu sais au moins s'il a une pièce d'identité ?

Julie se baissa vers Kilani et lui posa la question.

– *You, papers ? I.D. Card ? Family in Youké ?*

Même s'il ne parlait pas anglais, le mot *Youké* lui fit ouvrir grand les yeux.

– Il comprend tout juste mon arabe, précisa Adam, désabusé.

Pourtant, Kilani, en plus d'avoir entendu l'avertissement d'Ousmane lorsqu'ils avaient quitté le camp des Soudanais, avait depuis le temps appris à décrypter les situations, les expressions des visages et les tonalités des voix. Ces deux adultes le regardaient, utilisaient sans cesse le terme « *Youké* » et il comprit qu'il était temps pour lui de leur réciter sa comptine. Celle apprise lors de son voyage du Nil Blanc à l'Égypte et de l'Égypte à la Libye. Celle qu'il n'avait jamais cessé de se répéter et qu'il se racontait dans le sable au moins une fois par jour.

*

* *

Séparé des siens, il avait réussi à fuir le Soudan à bord d'une camionnette surchargée, avec près de soixante personnes, écrasées les unes sur les autres comme des bûches qu'on empile. Compressés tout en dessous, deux hommes et un enfant étaient morts étouffés et il avait fallu s'arrêter à la frontière de l'Égypte pour s'en débarrasser. En fuyant Bentiu, la capitale de l'État d'Unity au Soudan du Sud, il avait fait la connaissance d'une femme et de ses deux fils. Voyant ce gamin perdu et terrorisé, cette mère l'avait tout simplement intégré à sa famille, sans même y réfléchir, et au fur et à mesure des kilomètres, des check-points des armées officielles ou des groupes armés indépendants, dans la poussière et le sable, bringuebalés, insultés, frappés sans raison, ils s'étaient soutenus et protégés. Elle s'appelait Nosiba, elle était maîtresse d'école, avant la guerre, et elle lui avait appris une comptine, si puissante qu'elle en était presque un sortilège. Une incantation qui ouvrait les portes de *Youké* et que Kilani ne devrait utiliser qu'au bon moment et devant les bonnes personnes, lui avait-elle dit.

En Libye, leurs chemins s'étaient séparés et il n'avait jamais revu cette éphémère nouvelle famille qui l'avait laissé avec une comptine magique pour seul souvenir.

*
* *

Kilani tira sur le tee-shirt d'Adam pour attirer son attention, puis, de son doigt, traça un premier signe dans le sable humide. Comme un 7 ou une canne. Le Syrien se souvint alors qu'il l'avait vu faire ce même manège de nombreuses fois et, curieux, il s'assit avec Julie, face au gamin.

Kilani n'avait jamais oublié la comptine de Nosiba, la femme de son voyage, ni les signes qui l'accompagnaient et qu'elle reproduisait, parfois sur la terre, parfois sur le sable, pour que l'enfant grave dans sa mémoire ce qui pourrait un jour changer sa vie.

« Il te faudra une canne solide pour traverser le cercle de notre planète », commençait-elle.

Après le 7 de la canne, Kilani traça un 0 pour le cercle de la planète. Puis il se récita la suite de la comptine et dessina les symboles qui l'illustraient.

« Deux lances pour protéger tes vaches. Leurs pis, gonflés du lait qui te nourrit. Deux pierres l'une sur l'autre pour écraser le serpent qui les menace. Une larme quand tu quitteras les tiens. Une autre, quand tu les retrouveras. »

À la fin, et malgré quelques imperfections, la série de dix signes devint un numéro de téléphone : 70 11 33 85 66.

Le sortilège chiffré qui menait à *Youké*.

Intriguée, Julie, attrapa son mobile sur la table et composa le numéro. Au bout de quelques sonneries, un répondeur automatique l'informa que l'appel ne pouvait aboutir. Elle raccrocha, puis elle sourit en se moquant d'elle-même. Elle refit alors le même numéro avec l'indicatif de l'Angleterre. Une voix douce traversa la Manche jusqu'à Calais.

– *Sunchild Association, may I help you ?*

Julie se leva et poursuivit à l'écart sa conversation, un calepin et un stylo en main. De son côté, Kilani la regardait faire, stupéfait.

L'incantation fonctionnait.

Quelques minutes plus tard, elle revint vers Adam.

– C'est juste incroyable. Ce gamin a parcouru la moitié de la Terre avec le numéro d'une association de protection de l'enfance gravé dans sa tête.

– Comment est-ce possible ? s'étonna Adam.

– Je ne peux qu'imaginer, mais c'est certainement quelqu'un qu'il aura rencontré pendant son périple. Les informations traversent la planète et elles arrivent, parfois en un mois, parfois en plusieurs années, jusqu'au fin fond de l'Afrique ou du Moyen-Orient. Ici, il y a quelque temps, un petit Syrien a débarqué avec le nom d'un juge pour enfants du tribunal de Bobigny écrit sur un morceau de papier ! Son grand frère avait rejoint la France avant lui et avait été aidé par cet homme. Malheureusement, quand on a appelé le tribunal, le juge avait déjà été muté depuis longtemps. Pour ce qui nous concerne, il suffit que cette association ait aidé un Soudanais et qu'il en ait parlé ensuite à sa famille restée au pays pour que le numéro de téléphone circule dans le monde entier.

– Et ils t'ont dit quoi ?

– Si j'ai bien compris, ils se moquent des dossiers d'État. Ils travaillent en toute illégalité. Dès que Kilani sera en Angleterre, il lui suffira de téléphoner à nouveau et ils viendront le chercher sur Douvres.

– Kilani ne parle pas, fit remarquer Adam.

– Alors il demandera à un adulte. Je n'ai jamais dit que ce serait facile.

Julie arracha la feuille de papier de son calepin sur laquelle elle avait noté le numéro de téléphone, le nom de l'association, et quelques brèves informations sur l'enfant.

– Glisse-lui ça dans la poche, il saura se faire comprendre. Mais avant ça, il faut qu'il passe les ferries, c'est plutôt cette étape qui m'inquiète.

– Justement, je vais m’en occuper aujourd’hui. En attendant, je dois le mettre en lieu sûr.

Julie comprit aussitôt que la requête lui était adressée et comme le camp pour femmes accueillait aussi les enfants, elle proposa cette solution à Adam.

– Mais si les gosses sont acceptés là-bas, s’étonna le Syrien, pourquoi y en a-t-il autant dans la Jungle ?

– Ils craignent toute forme d’enfermement. Dès qu’il y a une porte ou une grille, ça les terrorise. Il faut aussi voir d’où ils viennent et ce qu’ils ont vécu avant d’arriver ici. Et puis il y a les légendes. Les effrayantes et les mensongères, elles ont toutes la peau dure. Certains enfants pensent qu’on les vend à des familles françaises pour être esclaves. D’autres sont persuadés qu’il y a du trafic d’organes et qu’ils vont se réveiller avec un rein ou un œil en moins. Ils veulent pouvoir fuir quand ils le décident, alors un camp surveillé, ce n’est pas leur option favorite.

Puis elle attrapa sa radio.

– Antoine, pour Julie.

– Paix sur le monde, Julie.

– Ouais, pareil. Il me faut une place pour un gamin, c’est jouable ?

*

* *

Revoir Ousmane si vite aurait été étrange et Adam fut soulagé de ne pas le trouver au camp soudanais. Il récupéra rapidement ses affaires, imité par Kilani qui n’enfila que son sac à dos bleu pétard et rouge. Ils laissèrent sur place leurs tentes respectives puisque le gamin irait au camp des femmes. Adam, conscient de la menace constante qui pesait sur lui, savait déjà où il se cacherait.

Ils longèrent la route qui bordait la Jungle jusqu’à se retrouver devant la guérite d’Antoine, le planton le plus zen de l’histoire des plantons. Adam discuta quelques instants avec lui, afin de s’assurer que Kilani serait en

sécurité. Antoine le lui confirma car, excepté les bénévoles et les enfants, aucun migrant de sexe masculin n'était autorisé à entrer dans cette partie de la Jungle.

– Mais c'est uniquement sur volontariat, tu sais. Si le gosse veut partir, je ne peux pas le retenir.

– Ça, je m'en occupe, le rassura Adam.

Il s'agenouilla auprès de Kilani en lui posant les deux mains sur les épaules.

– J'ai des choses à faire aujourd'hui. Des choses importantes pour toi et pour ton voyage. Tu me comprends ?

Kilani fit « oui » de la tête, mais son visage contrarié assurait le contraire.

– Tu restes à l'intérieur et tu dormiras ici. Je t'interdis de sortir, tu m'entends ?

Et comme ce mot avait déjà fait ses preuves, le Syrien l'utilisa encore.

– C'est un ordre que je te donne, conclut-il en le laissant aux soins d'Antoine.

Puis il le quitta, sans se retourner, car il se doutait du regard noir que portait Kilani sur lui.

La journée n'en était qu'à son début et il avait encore un No Border à voir.

Alexandre Merle avait un coup d'avance. C'est du moins ce dont il s'était persuadé.

Le Syrien l'avait pourtant doublé et s'était rapidement retrouvé dans les petits papiers de la DGSI. Merle ne leur étant plus très utile, le commandant Paris, lors de leur dernière prise de contact téléphonique, lui avait donc demandé de faire un pas en arrière.

Enfin libéré du contrat passé avec les Renseignements, l'indic aurait dû saisir sa chance et obéir. Mais tout ne s'était pas passé comme prévu, évidemment.

Tout d'abord, il y eut les deux molosses, jamais vus auparavant, installés à l'entrée de la mosquée salafiste depuis plusieurs jours, pour des prêches à huis clos lors desquels il fallait montrer patte blanche. Inhabituel. Chaque personne passant devant la salle de prière était dévisagée à son arrivée et suivie du regard quand elle s'éloignait. Merle avait alors décidé de se planter au café pakistanais, à plus de dix mètres de là, au cas où. Et le coup de chance dont il bénéficia prit la forme d'une addiction. Une simple addiction au tabac.

Toutes les deux heures, un homme sortait, entouré de quatre autres en carré de protection, s'allumait une cigarette, tirait dessus comme s'il s'agissait de la dernière et retournait dans la mosquée, où fumer était totalement interdit.

Merle avait alors inséré son portable dans la pochette plastique prévue à cet effet, accrochée sur la lanière gauche de son sac à dos. Deux heures plus tard exactement, l'homme était de nouveau sorti, toujours aussi surveillé, et Merle avait profité du passage d'un groupe de migrants pour s'y mêler et passer à moins d'un mètre du fumeur, en toute discrétion, caméra de son téléphone en marche.

Il retourna au campement des No Border avec la sensation qu'à tout moment, un type allait lui mettre la main sur l'épaule, comme un vigile attrape un voleur. Il partit se cacher sous sa tente pour regarder plusieurs fois la vidéo et ses mains se mirent à trembler de manière incontrôlable lorsqu'il reconnut le fumeur. Sans hésitation aucune, il s'agissait de l'homme de la photo numéro 4.

Ombre était arrivé dans la Jungle, et il y avait encore un coup à jouer. Toutefois, pas question pour Merle de mener ses deux combats de front. S'il balançait Ombre, il devrait quitter le camp et les No Border. Comme tout bon traître, il ne pourrait rester au royaume après en avoir causé la chute. Mais donner gentiment ces informations à la DGSI, après qu'elle s'était désintéressée de lui sans états d'âme, n'était pas non plus au programme. Rien ne serait gratuit.

C'est l'esprit occupé à ses stratagèmes qu'il commença à faire son sac, en y rangeant grossièrement ses affaires, prêt à filer cette nuit même à la faveur du calme relatif d'un camp de réfugiés endormi.

Un des pans de sa tente s'ouvrit brusquement et Adam le vit bourrer ses derniers vêtements au fond de son bagage. Sur une caisse en plastique qui lui servait de table de chevet, juste à côté de son lit de camp, il avait laissé son portable.

– Tu vas quelque part ? demanda le Syrien.

Le quart de seconde d'hésitation de Merle répondit à la question.

L'indic fit un pas vers son téléphone, s'en saisit et le glissa dans sa poche sans qu'Adam tente de faire quoi que ce soit. S'ils devaient en venir

aux mains, il aurait de toute façon le dessus.

– J’ai vu tes amis No Border, poursuivit-il. Ils m’ont dit que tu passais tes journées au café pakistanais. Alors, j’y suis allé, et il offre une vue parfaite et discrète sur la mosquée. Tu as trouvé quelque chose ?

– Rien d’intéressant, assura Merle en essayant de garder son sang-froid. Et de toute manière, j’ai comme l’impression que c’est toi leur nouvel agent. Tu m’as bien baisé sur le coup, alors à toi de prendre les risques, moi je me barre d’ici.

Massif, Adam ne bougea pas de l’entrée de la tente.

– Montre-moi ce que tu as dans ton téléphone, s’il te plaît.

Merle fit un pas en arrière, mais en deux enjambées, Adam l’avait rejoint. Les menaces ne servant à rien, il plaqua fermement sa main sur la bouche du jeune homme pour que ses cris à venir ne s’entendent pas. De sa main libre, il attrapa celle de Merle et d’un geste sec, lui retourna le majeur jusqu’au poignet dans un craquement atroce. Le hurlement s’étouffa entre les doigts du Syrien qui se contenta de chuchoter :

– Calme-toi. Ce n’est rien. Dans un moment tu t’habitueras à la douleur.

Le No Border respira fortement par le nez. Adam sentit sa salive dans sa paume.

– Il te reste neuf doigts. Je peux te poser la question encore neuf fois.

Merle se dégagea et Adam le laissa faire.

– Salaud ! fulmina-t-il, comme un gamin injustement frappé. Tu vois pas que quand ils n’auront plus besoin de toi, ils te lâcheront ? Ils t’ont promis quoi, hein ? T’es pas si malin que je le pensais, si tu les crois.

– Le portable, répéta Adam, calmement.

Merle jeta le téléphone dans sa direction et s’assit sur le lit de camp tout en se tenant la main.

– On peut se faire du fric si on la joue intelligemment, ajouta-t-il. Les infos, dans mon téléphone, c’est de l’or, et toi, tu vas leur lâcher, comme ça ? Sans rien en contrepartie ?

– Ce n’est pas l’argent qui m’intéresse.

Portable récupéré, Adam s’approcha du garçon en lui tendant un coin de son sac de couchage.

– Laisse-toi faire... et mets ça sur ta bouche.

Chaque homme qui chute a le mauvais réflexe de se retenir avec ses mains et régulièrement, les doigts cassent ou se déboîtent. Sur le terrain, Adam avait souvent fait face à cette situation et il savait parfaitement ce qu’il faisait. De nouveau, il se saisit de la main de Merle, sentit l’os démis de son emplacement et l’y replaça.

Merle hurla dans les plumes de son duvet.

– Connard, va !

– Désolé, répondit froidement Adam.

*

* *

De mauvaise grâce, Kilani avait suivi Antoine derrière les grilles du camp pour femmes. Ils avaient marché sur un chemin de terre, longé le centre Djalfari et passé de nouvelles grilles qui donnaient sur un espace de la taille d’un terrain de foot, gazonné et propre, sur lequel avaient été dressés une vingtaine de barnums de quinze mètres de long chacun.

Après avoir vérifié sur son listing, Antoine se dirigea vers le neuvième barnum dont il écarta un pan tout en désignant l’un des lits à l’intérieur.

– *You, stay here*, dit-il au gamin dans un anglais particulier. *I am go... heu... affaires de toilettes, for you, ok ? Don’t move.*

Kilani regarda le vieil homme, amusé par ses gesticulations, puis laissa son attention se balader à gauche et à droite dans ce nouvel emplacement où une trentaine de femmes migrantes, une quinzaine de bénévoles – filles et garçons – et quelques enfants vivaient leur quotidien. Certaines lavaient du linge dans des bassines quand d’autres suivaient un cours de français, assises en rond autour d’une jeune femme aux allures de maîtresse d’école.

Plus loin, un bénévole fixait une des attaches de la tente à grands coups de marteau.

Kilani resta à l'écart, par habitude, et attendit patiemment le retour d'Antoine. À l'autre extrémité du long barnum, un des pans fut écarté et une silhouette en contre-jour se dessina. La silhouette avança plus avant sous la tente et, au fur et à mesure, les traits de son visage se précisèrent. Kilani arrêta de respirer, comme s'il cherchait à ne pas être vu. Ses mâchoires se fermèrent et ses petits poings se serrèrent. Il lui fallait partir au plus vite. S'il avait lui-même reconnu cette personne, l'inverse pourrait se révéler tout aussi vrai.

Lorsque Antoine réapparut, Kilani s'était évaporé.

– Il est où le gosse ? lança-t-il à la cantonade, les bras chargés de nouveaux vêtements et d'un nécessaire de toilette.

*
* *

Adam avait maintenant dans la poche de quoi faire levier avec la DGSI. Tout du moins, de quoi leur montrer sa bonne volonté. Kilani en sécurité, il s'était lui-même trouvé un endroit au calme, assez loin pour ne plus gêner les Soudanais, assez loin aussi pour se faire oublier.

Lors de sa première balade vers la plage, avec Wassim pour guide, il avait aperçu une enfilade de bunkers de la Seconde Guerre mondiale. L'un d'eux, sous le blast d'un bombardement, était éventré et permettait de se protéger des intempéries tout en offrant une vue dégagée afin de contrôler toute allée et venue.

Il déplaça quelques pierres pour s'aménager un espace au centre duquel il lancerait un feu et installerait sa tente. Protégé par ces ruines, il avait l'impression de voguer de guerre en guerre, de ne connaître que cela, de ne mériter que cela.

Il chercha la photo de Nora et Maya, la défroissa entre ses mains et la fit tenir droite entre deux pierres. Cela fait, il ouvrit le fichier vidéo du portable

de Merle et constata à son tour la très forte similitude entre l'homme de la mosquée et le cliché numéro 4. Sans attendre, il envoya la vidéo à Bastien Miller et le reste de l'histoire se déroula à travers les sms qui suivirent.

Adam pour Miller : « Votre cible est dans la Jungle. Je tente de l'approcher aujourd'hui. »

Bastien reçut le texto alors qu'il se trouvait chez une vieille dame victime d'un cambriolage, l'une des affaires passionnantes de sa journée. Il laissa Corval dans la cuisine, à questionner la propriétaire des lieux avec laquelle il devait hurler pour se faire entendre.

Miller pour Paris : « Ombre est dans la Jungle. Sarkis demande confirmation pour l'approcher. »

Le portable du commandant Paris le sortit de l'hypnose des programmes télé de l'après-midi. Il lut le message et transmit l'information au commissaire Toulouse, son supérieur.

Paris pour Toulouse : « Ombre est dans la Jungle. Phase deux ? »

La réponse prit une bonne heure car la nouvelle ébranla toute une aile de la DGSI et provoqua une réunion express. Enfin, les sms suivirent le chemin inverse.

Toulouse pour Paris : « Laissons s'installer Ombre. Reprise de contact sous 24 h. »

Paris Pour Miller : « Bon travail. Nouvelles instructions sous 24 h. Stand-by d'ici là. »

Miller pour Sarkis : « Fais-toi discret 24 h. Fais attention à toi, s'il te plaît. Dis-moi si tu as besoin de quoi que ce soit. »

Adam s'allongea sur le sol, dur malgré son sac de couchage. Il se recentra sur son souffle, distingua au loin le ressac et cala sa respiration sur le rythme des vagues. Au bout d'un moment, il eut la sensation de contrôler lui-même les mouvements de la houle. Lui qui, depuis près de deux mois, ne contrôlait absolument plus rien.

Hôtel Bleu Azur – Centre de Calais.

Chambre 309.

18 heures.

Rapidement, Paris avait débarrassé les vêtements en boule et les reliefs de repas sur les côtés de la chambre pour que le champ de la caméra de son ordinateur ne filme qu'un environnement présentable. Il vérifia sa tête dans le miroir de la salle de bains, répondit au reflet de son visage par une moue désabusée et rajusta sa cravate.

Une alerte sonore l'informa que la visioconférence avec les services de la DGSI était prête. Il s'installa, cliqua sur l'icône et le commissaire Toulouse apparut à l'écran.

– Pour votre information, Paris, je ne suis pas seul dans la pièce, lança-t-il en introduction.

– J'imagine, répondit simplement le commandant, sans curiosité inappropriée. Sarkis est prêt à agir, ajouta-t-il.

Toulouse regarda au-dessus de l'écran, comme s'il prenait l'avis de celui ou de ceux qui étaient face à lui.

– À ce sujet, justement... Notre agenda a changé. Nous allons vous demander de rentrer.

– Je ne comprends pas.

– Alors n'essayez pas. Répondez juste à nos questions.

Paris réalisa combien il était désagréable d'être écarté du cercle du secret.

– Que faudrait-il pour faire réagir Ombre ? poursuivit le commissaire.

– Votre question n'est pas assez précise, monsieur.

– Que faudrait-il pour lui faire quitter la Jungle ?

– Ombre doit sa survie à sa paranoïa. Un simple frémissement lui ferait abandonner son projet et retourner sous les radars.

Toulouse s'écarta alors du champ de la caméra, et disparut un instant avant de revenir avec une proposition dont on ignorait si elle venait de lui ou si elle lui avait été soufflée.

– Brouiller la fréquence des portables pendant quelques minutes sur le périmètre de la Jungle serait suffisant ? demanda-t-il.

– Assez pour qu'il prenne un coup de chaud, confirma Paris. Mais on a une grande chance qu'il nous échappe. Vous savez bien que neuf filatures sur dix se terminent par la phrase « Désolé on l'a perdu ». Surtout avec un client pareil.

– La seule chose qui nous importe, répondit Toulouse en s'approchant de l'écran, c'est de le faire sortir, loin du camp et loin des CRS en faction autour.

– Et vous comptez faire quoi, ensuite ?

– *Ad augusta per angusta*. Vers de grandes victoires par des voies étroites. C'est une de nos devises.

– Le président a donné son accord ?

– Il y a une heure. La DGSE¹ prend la main.

*

* *

Zone industrielle des Dunes.

22 h 30.

Quatre heures et demie plus tard.

Parallèle à la route qui menait à la Jungle, la rue des Gravelines longeait un bois dense, parcouru de chemins forestiers. Une voiture berline bleu profond, presque noire, emprunta l'un d'eux, roulant sur un coussin de branches cassées et de feuilles mortes, et s'enfonça de près de vingt mètres à l'abri des regards. Le chauffeur coupa le moteur, le passager arrière ouvrit une mallette étanche de protection en Inox, de la taille d'un bagage à soute, et attendit les ordres.

Dès les premières prises de contact, Merle avait montré, sur une carte du camp de réfugiés, l'emplacement exact de la mosquée salafiste. Le chauffeur utilisa ces informations pour vérifier leur position sur le GPS.

– L'objectif est à quatre cent quatre-vingts mètres.

– J'ajusterai la portée, répondit le technicien.

Dans leur oreillette, une voix à la tonalité militaire les informa de la mise en place des deux équipes d'intervention et leur donna le feu vert. Le passager arrière paramétra le brouilleur d'ondes multibandes et l'actionna en tournant la clé centrale du panneau de contrôle.

– Brouillage lancé, confirma le technicien. Seules nos fréquences de communication sont actives.

En plein Isha, la prière musulmane de la nuit, Ombre fut interrompu par l'un de ses molosses. Pour qu'on le dérange en un tel moment, la raison devait être grave et avant de s'emporter, il préféra écouter, le regard sombre. Le garde du corps murmura à son oreille :

– Il n'y a plus de réseau téléphonique.

Ombre se leva, s'écarta de la salle de prière et s'éloigna au fond de la tente.

– Internet ? demanda-t-il, inquiet.

– Pas de connexion. J'ai appelé votre chauffeur, il vous attend à l'entrée de la Jungle. Il faut partir au plus vite, vos affaires sont prêtes.

Ombre fut escorté à l'extérieur de la Jungle et à quelques mètres des fourgons des CRS, il demanda à son garde du corps de le laisser faire seul le reste du chemin. Il marcha sur la route et retrouva une vieille Ford qui l'attendait moteur tournant dans la nuit, phares éteints.

– On sort de la zone. Tu rallumeras tes phares à l'entrée de la ville, ordonna Ombre.

Le chauffeur démarra doucement, gardant ses cuisses serrées sur l'arme qu'il conservait à portée de main. Il chercha sous son siège et tendit un pistolet à son passager qui vérifia rapidement en quelques cliquetis de métal que le chargeur était plein.

Alors qu'ils allaient quitter la route menant à la Jungle et bifurquer à gauche dans la rue de Gravelines qui rejoignait le centre de Calais, tous les pneus éclatèrent en même temps, perforés par des clous à quatre pieds. Trois pour la stabilité et le quatrième en pointe, toujours orienté vers le haut. Le chauffeur maîtrisa rapidement le zigzag provoqué par les crevaisons, finit par écraser le frein et piler. L'instant d'après, les deux hommes avaient leurs armes en main et scrutaient les alentours en retenant leur respiration.

De part et d'autre de la voiture, des petits flashes éclairèrent la nuit à une dizaine de reprises. Le bruit des détonations, atténué par les silencieux vissés au bout des canons, ne fut pas plus élevé que celui de bouchons de champagne qui sautent. Le pare-chocs et les vitres avant explosèrent et les deux occupants furent tués sur le coup.

Une fourgonnette s'arrêta au niveau de la Ford et quatre hommes descendirent par la porte coulissante latérale déjà ouverte. L'un d'eux, sans ménagement, tourna le visage d'Ombre et prit une photo, immédiatement transférée au centre de commande. Moins de dix secondes plus tard, il eut confirmation d'une correspondance faciale de plus de quatre-vingt-dix pour cent.

Les deux corps furent extraits de leur voiture et chargés dans la fourgonnette dont le sol avait été recouvert d'une bâche plastique. Un pick-up à treuil, comme ceux des fourrières, sortit d'un des chemins forestiers longeant la rue de Gravelines et chargea la vieille Ford en un temps record.

L'opération avait pris trois minutes et vingt secondes, exactement.

*
* *

Dans la salle de crise de la DGSI comme dans la petite chambre d'hôtel du commandant Paris, l'opération avait été suivie en direct sur un canal vidéo sécurisé, via les caméras boutons des agents de la DGSE.

Une fois l'objectif éliminé, l'écran d'ordinateur de Paris afficha de nouveau la salle de crise et un commissaire Toulouse à l'air satisfait. Au contraire de son commandant.

– Plus d'un an de surveillance pour finir par un assassinat ciblé, se désola Paris.

– Nous agissons dans l'intérêt de la Nation. C'était la meilleure solution. Ou la moins pire.

– Ils recruteront un nouveau recruteur, et tout sera à refaire, objecta Paris.

– Pas si facilement. Et pas un homme de son niveau. Ce n'est pas un futur attentat que nous avons déjoué mais toutes les potentielles attaques terroristes dont il aurait pu être l'instigateur.

– Vous savez que toute mon équipe était au courant de cette surveillance ? Ils vont être étonnés que tout s'arrête d'un coup. Il y aura pas mal de personnes à museler. Je suis même surpris que Nounours ait donné son aval. Quoi qu'il en soit, il faudra être discret.

– Que craignez-vous, Paris ? Que le président s'en vante dans un livre ?

1. DGSE : Direction générale des services extérieurs. Service des renseignements extérieurs et du contre-espionnage. Agit sur et hors le territoire national.

Une pluie fine et continue s’abattait sur Calais depuis le lever du soleil. Les gouttes coulaient, en parcours sinueux, sur la grande fenêtre du bureau du commissaire Dorsay, donnant l’impression que dehors, la ville était en train de fondre. Face à son supérieur, le jeune lieutenant Miller était encore sous le coup de la nouvelle.

– Des promesses ont été faites, souffla-t-il, interdit.

– À qui ? À vous ?

– Évidemment non. À Sarkis.

– Votre protégé syrien ? Qu’on les appelle indics ou sources, la première règle est de ne jamais s’y attacher. Vous venez de la PJ, vous devriez le savoir. Un jour ou l’autre, ils peuvent devenir le fusible nécessaire, et si vous n’êtes pas prêt à le griller, c’est que vous y avez mis trop d’affect.

Bastien visualisa Kilani endormi sur les jambes de Manon.

Puis Adam, dans son salon, discutant avec sa fille Jade.

Trop d’affect, peut-être.

– La cible de la DGSI a quitté la Jungle. Leur enquête se poursuit. Ailleurs. Toujours est-il que votre fameux commandant Paris est parti de Calais dans la nuit et qu’on vous demande d’éviter tout contact avec Sarkis. Téléphoner aux Renseignements pour demander des comptes est également exclu. Vous allez subir un débriefing de leur service sous peu, mais j’espère que vous avez saisi que rien de tout cela ne s’est passé ?

Avec cette conclusion de film d'espionnage, Bastien fut invité à commencer sa journée le plus normalement possible et se retrouva dans les couloirs du commissariat, littéralement perdu. Quelque part dans les locaux, il entendit tonner la voix d'Erika.

– Putain, mais c'est un fantôme ce type ! Personne n'a vu le lieutenant ? Elle déboula dans le couloir et tomba nez à nez avec Bastien.

– Mais t'étais où ? Le commissariat est grand comme une boîte d'allumettes et je te cherche depuis dix minutes !

– Chez le tôlier, se justifia Bastien.

– Un souci ? s'inquiéta Erika.

– Un truc. Rien de particulier. C'est géré.

Aussi convaincant qu'un gosse qui crie à l'innocence les doigts pleins de chocolat. Erika retrouva son calme et lui adressa la parole doucement. Pour tous ceux qui la connaissaient un peu, ces deux indicateurs montraient qu'elle était en phase ascendante d'énervement.

– Un truc. C'est ça ? Un truc ? Alors écoute, à partir de maintenant, je vais faire semblant que tout va bien. Je ne vais plus essayer de comprendre ce que tu traverses, ni comment t'aider. Et tu sais quoi ? C'est entièrement de ma faute. T'es mon officier, pas mon pote. Je sais pas pourquoi je t'ai pris pour autre chose.

Bastien chercha ses mots. Comment lui dire qu'il ne pouvait rien lui dire, justement ? Ses lèvres s'entrouvrirent comme s'il allait enfin parler, mais aucun son ne sortit. Erika leva les yeux au ciel, encore plus irritée, et redevint le gardien de la paix Loris pour ne pas l'étrangler.

– Le centre Jules Ferry a appelé. Il y a eu un nouveau meurtre dans la Jungle. Au campement pour femmes. Les pompiers sont en route.

Le visage de Bastien devint livide.

– La victime est identifiée ?

– J'en sais autant que toi.

– Alors on y va.

– Tu veux pas appeler la PJ de Coquelles ? Ils n’enquêtent pas dans la Jungle, ok, mais là, c’est un centre fermé. Le magistrat va vouloir des photos sur place et un minimum d’investigations.

– Dis à Corval de les appeler et rejoins-moi dans la cour du commissariat.

Erika serra les poings en le regardant dévaler l’escalier en même temps qu’il composait un numéro sur son portable. Dorsay avait interdit au lieutenant Miller tout contact avec Adam, mais ce dernier comptait bien lui désobéir.

*
* *

La batterie du téléphone d’Adam était à plat. Il se dit alors qu’avec un peu de chance, la pluie de ce matin aurait découragé les migrants de s’agglutiner sur les quelques prises électriques du point de recharge pour mobiles du centre Djalfari. Il lui fallait pour cela passer devant le campement des femmes, mais lorsqu’il arriva, une foule dense entourait déjà l’endroit. Du brouhaha polyglotte qui en émanait, Adam discerna plusieurs fois le mot « meurtre », qui s’instilla dans ses veines comme du poison.

Au début, il joua simplement des épaules pour se faire un chemin. Mais l’angoisse montant, il attrapa les migrants à pleines mains pour les dégager de son passage, les bousculant avec violence jusqu’à arriver devant un camion de pompiers, garé face à la guérite de contrôle. Il regarda à l’intérieur du véhicule de secours et constata l’absence de brancard. S’il y avait eu un meurtre, il devrait attendre de savoir, avec le cœur qui martelait sa poitrine, quelle serait la taille du sac mortuaire. Une main se posa alors sur son épaule.

– Kilani est avec moi, lui dit Antoine. Je l’ai planqué dans la guérite.

D’un coup, la tension et la peur quittèrent Adam.

– Que s’est-il passé ?

– Une femme a été assassinée. Dans la nuit. Une Afghane. À l’arme blanche. Un coup dans le cœur, ont dit les pompiers. Ils n’ont pas pu intervenir avant à cause d’un gros incendie en centre-ville.

– Le gosse a vu quelque chose ?

– Je sais pas. Il parle pas français. Il parle pas du tout, d’ailleurs. Je peux même pas te certifier qu’il a passé la nuit ici, il m’a filé entre les pattes dix minutes après que tu es parti. Il était juste assis devant ma guérite quand je suis arrivé ce matin.

Adam courut à l’entrée du camp, ouvrit à la volée la porte du préfabriqué et trouva Kilani assis dans un coin, les genoux sous le menton. Le gamin se leva et Adam, soulagé, le prit dans ses bras sans un mot. Derrière eux, deux pompiers passèrent en poussant un brancard sur roulettes, cahotant sur le chemin caillouteux et supportant un sac noir qu’une fermeture Éclair parcourait sur toute sa longueur.

Par-dessus le bruit de la Jungle en effervescence, une sirène de police s’activa deux fois, utilisée à la manière d’un klaxon. Kilani regarda dans la direction du son.

*
* *

Bastien se gara entre une benne à ordures et des toilettes de chantier. Impossible d’avancer davantage, même à coups de sirène, sans risquer de rouler sur quelqu’un. Il abandonna la voiture en plein milieu de la foule.

– Oh, Miller ! Tu vas pas laisser la bagnole là, quand même ?

Et comme il ne répondait pas, Erika le suivit en lançant deux ou trois jurons. Bastien scannait cette marée humaine, comme un père qui aurait perdu son petit au centre commercial, la tête en périscope et le souffle court. Parmi un millier de silhouettes, une main se glissa dans la sienne et quand il reconnut Kilani, Bastien se ficha de savoir ce qu’en penserait Erika. Il souleva le gamin et le prit dans ses bras comme s’il s’agissait du sien. Au

même moment, il croisa le regard d'Adam et souffla d'apaisement, puis le regard d'Erika, complètement abasourdie.

– Écoute, Bastien. En fait, je veux rien savoir. Je retourne à la bagnole avant qu'on n'ait plus que les roues. Je t'attends à l'entrée, avec les CRS. Tu trouveras ton chemin, je suis pas inquiète. T'es un peu chez toi, ici, à ce que je vois.

La voyant faire demi-tour, Bastien comprit qu'il ne pourrait plus jouer encore très longtemps avec la patience de son adjointe.

*
* *

Adam invita Bastien à le suivre sur le chemin qui menait aux bunkers, un peu à l'écart de la Jungle. Les deux hommes escaladèrent les ruines et s'assirent sur le point le plus haut.

– Tu as eu peur pour nous ? demanda le Syrien, à la fois reconnaissant et amusé.

Et comme il ne servait à rien de souligner l'évidence, Bastien changea de sujet.

– Je ne connaissais pas cette plage. Elle est sublime. Je n'en reviens pas qu'elle soit déserte.

– Elle n'est pas déserte, elle est désertée, corrigea le Syrien. Les migrants sont trop proches pour les *Kalissi* et les touristes.

Le silence, le temps de quelques vagues caressant le sable.

– La victime est une femme, dit Adam. Tuée avec une arme blanche, d'après les rumeurs. J'en saurai plus dans la journée. Mais déjà, si on compare avec le meurtre du Libyen, on pourrait savoir si l'arme utilisée est la même.

Le Syrien repartait dans une enquête que personne ne lui avait demandé de suivre et Bastien ne savait comment lui avouer la trahison de la DGSI.

– Arrête, Adam. T'es pas flic, ici.

– Ça ne t'intéresse pas de savoir si tu as un assassin dans la Jungle ?

– Je suis pas à la Criminelle, c’est pas mon job.

– Rien ne t’empêche de comparer les deux autopsies. Tu peux y avoir accès, non ?

Encore quelques vagues. Encore du vent dans les herbes des dunes. Bastien coupa court à cette discussion stérile.

– Les Renseignements ne poursuivent pas l’enquête sur la mosquée, finit-il par avouer. Ils sont partis ce matin.

Adam ne répondit pas. Il ne se retourna même pas vers Bastien.

– Je n’ai plus le droit de les contacter. Tu sais ce que ça veut dire ?

Adam avait montré à Kilani leur nouveau campement et le gamin revenait déjà avec les bras chargés de branches et de brindilles pour alimenter le feu de cette journée pluvieuse. Cela fait, il retrouva les deux adultes sur le toit du bunker et s’assit à côté de son protecteur.

– Ça veut dire, poursuivit Bastien, qu’ils ne feront rien pour le gosse.

Adam n’eut aucune réaction. À se demander s’il avait intégré l’information. Sous eux, le vent s’engouffra violemment dans le bunker, tourbillonna autour du feu rallumé, rebondit contre les murs de pierre, délogea la photo de Nora et Maya bloquée entre deux cailloux, et l’emporta dans les airs pour l’abandonner au-dessus des flammes. Les visages se consumèrent et les sourires disparurent.

– À l’autopsie, on peut reconnaître les différents types de lames sur les blessures, reprit Adam, inébranlable dans ses pensées. Ça pourrait nous dire si c’est la même qui a été utilisée dans les deux cas.

Bastien se braqua soudain contre tout l’énervement dont Adam ne faisait pas preuve. Il s’énerva pour lui, pour le Syrien, pour Kilani.

– Arrête avec ça, merde ! J’ai pas besoin de toi pour enquêter ! Personne n’a besoin du putain de capitaine Sarkis pour enquêter sur un meurtre ! Tu ferais mieux de t’inquiéter pour...

Et juste avant qu’il n’aille trop loin, Bastien ravala la fin de sa phrase.

– Ne me parle plus de ces meurtres, s’il te plaît.

Mais à quoi Adam pouvait-il bien se raccrocher d'autre ? Si Nora et Maya étaient son cœur, Kilani était devenu sa colonne vertébrale. Il était séparé de ses amours et, après la trahison de la DGSI, il se voyait incapable d'aider le gamin. Cette enquête, elle le gardait tout simplement à l'écart de la démence, comme un tuteur maintient une vieille plante.

Et s'il se déconnectait, tout simplement ? Abandonner serait si reposant. Arrêter de se débattre et se laisser couler, tout au fond de soi-même...

Miller se leva et tendit sa main vers Adam qui ne fit aucun geste en retour, restant assis, l'esprit posé sur l'horizon. Le gamin, témoin de la scène, porta son regard de l'un à l'autre, impuissant. Sans comprendre la situation, il en ressentait toute la violence. Au bout de quelques secondes, Bastien baissa le bras et quitta le toit du bunker.

Il n'y avait plus que quatre personnes dans la vie de Kilani. Adam et cette famille qui l'avait accueillie, même pour une seule soirée. Une des plus belles de sa vie. Ses yeux se gonflèrent de larmes, il se leva à son tour, mit un coup de pied rageur à Adam puis dévala le côté du bunker sur les fesses avant de partir vers la plage.

*
* *

Bastien retrouva Erika assise sur le capot de la voiture, une cigarette aux lèvres. Sans rien dire, il monta à bord. Son adjointe ne se pressa pas et fuma jusqu'à la dernière taffe. Elle avait vu Adam pour la deuxième fois et devinait très bien que quelque chose liait cet homme à son officier. Elle se sentit insultée d'être ainsi mise de côté.

Sur le trajet, Bastien n'ouvrit pas la bouche, laissant Erika fulminer intérieurement. Passant près des docks, elle tourna sèchement, accéléra de nouveau, entra dans un hangar désaffecté où déperissaient quelques carcasses de bateaux et des filets de pêche entremêlés, puis s'arrêta au frein à main, l'écho du dérapage amplifié par les parois métalliques.

– Maintenant, tu vas me parler, Miller ! C'est qui ce gosse ? C'est qui ce type ?

Dans la salle de bains, Bastien se passa de l'eau sur le visage, sans faire attention, en éclaboussant partout. Et encore. Et encore.

Ce moment d'introspection où l'on se regarde dans le miroir, droit dans les yeux, à sonder son âme comme si l'on se jugeait, se défiait.

Manon se glissa derrière lui et enroula ses bras autour de sa taille.

– Je ne serai pas là ce soir, lui dit-il, perplexe.

– Et je dois m'inquiéter ?

– Je crois que je ne vais pas tarder à faire une connerie, chuchota-t-il.

– Quelque chose dont je serai fière ?

– Je n'arrive pas à comprendre pourquoi je me sens responsable.

– Tu n'as rien décidé. Ils ont été mis sur ton chemin.

Les conversations de Bastien et Manon pouvaient sembler décousues. Ils se comprenaient sans presque se parler. Ce lien avait disparu le temps d'un deuil qui semblait ne trouver aucune issue. Il réapparaissait pourtant aujourd'hui, timidement, en plein orage.

– Tu n'es pas tout seul, souffla Manon.

La phrase même, mot pour mot, qu'Erika lui avait dite dans le hangar désaffecté, portières ouvertes, à fumer cigarette sur cigarette le temps qu'il lui raconte sa longue histoire. La rencontre à l'hôpital. Ce Syrien et cet enfant. Les drames qui les avaient détruits et réunis. Leurs familles, quelque part sur la planète, chacun à la recherche de chacun. Les horreurs vécues.

Leur solitude et leurs espoirs. La force et le courage de continuer pourtant. Et cette Jungle prison.

Malgré les instructions de Dorsay, Bastien avait même raconté à Erika la DGSI et leurs promesses.

– Adam ne quittera jamais la Jungle sans sa femme et sa fille. Mais il y a ce gamin. Il est en danger tous les jours. Je ne pourrai jamais être en paix si je sais que je n’ai rien fait pour l’aider.

– Tu n’es pas tout seul, l’avait rassuré Erika. Si tu veux faire une connerie, tu as toute une équipe avec toi. Ce n’est pas toi qui as besoin de nous. Je crois que c’est nous qui avons besoin de toi. Fais-moi confiance, et laisse-nous t’aider.

Comme Erika, Manon avait écouté cette même histoire, sans interrompre Bastien.

– Et on dit quoi à Jade ? s’inquiéta-t-elle en s’asseyant sur le rebord de la baignoire.

– La vérité. Elle est assez grande. Elle est surtout trop futée pour qu’on lui cache quoi que ce soit.

– Elle est chez son amie Dorothée. Elle ne rentre que dans une heure. Je m’en occuperai.

Puis elle se leva et ôta son tee-shirt, comme les filles savent le faire, avec les deux bras croisés, de bas en haut, doucement. Ses seins en pomme, offerts, son ventre sublime, pas tout à fait plat, et un regard de gêne à la fois troublant et attirant.

– Elle ne rentre que dans une heure... répéta-t-elle en collant son corps contre celui de Bastien.

*

* *

Passaro avait une petite maison de ville. De celles avec une grille forgée à l’entrée, un jardin devant et des lampions qui couraient autour. La nuit

tomba vers 21 heures et après avoir expliqué en détail ce qu'il avait déjà raconté à Erika, Bastien se posta devant la BAC et leur laissa un moment pour digérer les informations.

– Ça pourrait nous faire du bien, accorda Passaro.

– On pourrait perdre nos jobs. Ce serait presque une bonne chose, ironisa Sprinter.

Cortex sentit à nouveau le souffle du camion dans son dos. Ce camion qu'il aurait dû se prendre de plein fouet.

– Et moi, lieutenant, je te suivrai partout.

Erika remplit une nouvelle fois les verres et la discussion se poursuivit, technique et millimétrée, comme on élabore un braquage.

– Plus il y aura de migrants avec lui, moins ce sera discret, et moins il aura de chances de passer, avança Bastien. Il faudrait qu'il soit seul à monter à l'arrière d'un camion.

Habitué à planifier des opérations d'intervention, Passaro, Cortex et Sprinter s'offrirent un brainstorming en ping-pong.

– Pour s'assurer qu'il n'y ait pas d'autres passagers clandestins, le chauffeur doit éviter l'échangeur autoroutier 47 de l'A16. C'est là que les passeurs montent leurs barrages et leurs barricades pour que les migrants aient le temps de grimper.

– Ok. Donc, on met en place un faux contrôle routier avant Calais. On rentre en ville en escortant le camion jusqu'à la zone commerciale Cité Europe. Pendant le contrôle, on fait monter le gosse dans le chargement et on assure une nouvelle escorte pour traverser la ville par son centre et le remettre sur la nationale 216. On aura évité les CRS et les barrages. Ensuite, il n'aura plus qu'à rouler tranquille vers le port sur sept kilomètres.

– Il faudra sélectionner un camion bâché qui laisse passer l'air, sinon le gamin se fera attraper au détecteur de CO₂.

– Et il faut que ce soit un transporteur européen. Si c'est un international, le camion sera scellé au plomb et si on fait sauter les scellés,

ça se verra aux douanes.

– Ce ne sont pas vraiment les douaniers qui m’ennuient, mais leurs putains de chiens.

– Des chiens comme Wolf ? s’inquiéta Bastien.

– Non. Des sniffeurs. Ils sont entraînés à trouver l’odeur qui est commune à tous les migrants. Celle du feu de bois. Il faudra lui trouver des fringues propres, le nettoyer à fond et plusieurs fois, sinon, on aura fait tout ça pour rien.

– Avec cinq mille camions qui transitent par jour, on peut passer entre les gouttes, se rassura Cortex. J’aurai enfin une histoire convenable à raconter à ma grande.

Solennel, Bastien se leva et regarda cette équipe. Son équipe.

– Alors vous êtes sûrs de vous ?

*

* *

Ne restaient que quelques braises qui diffusaient une faible lueur, projetant les ombres contre les parois du bunker. Adam n’aperçut même pas, dans les cendres, un minuscule coin, encore intact, de la photo brûlée de Nora et Maya. Il montait la garde, laissant Kilani dormir.

Dans la journée, plusieurs migrants avaient fait le chemin vers la plage et avaient vu leur campement. L’information était probablement arrivée jusqu’aux Afghans. L’enfant et le Syrien vivaient avec une menace planant au-dessus d’eux, aussi persistante que les goélands de Calais.

Le téléphone d’Adam vibra dans sa poche. Il prit la parole avant Bastien.

– Je t’ai mal parlé. Je t’en ai trop demandé, aussi, s’excusa le Syrien.

– Trop tard, mon ami. Je t’ai déjà pardonné. La promesse, c’est moi qui te l’ai faite, pas la DGSI. Alors prépare Kilani. Il quitte la jungle dans vingt-quatre heures.

Adam se retourna sur l'enfant, recroquevillé dans son sac de couchage et agité de mauvais rêves.

– Rien ne t'oblige à faire tout ça, dit Adam.

– Tu as fait ta part, sans non plus y être obligé. Tu te crois meilleur que moi ?

À travers le téléphone, le Syrien entendit le sourire de Bastien.

– « À la fin, il faudra regarder tout ce qu'on a accepté de faire. Et ce jour-là, je refuse d'avoir honte », poursuivit Miller. Ce sont les mots que m'a dits un flic ce soir. Cette phrase m'empêchera de faire marche arrière.

– C'est une bonne personne, et un bon flic que tu as à ton côté, Bastoin.

– Je sais. Et ce n'est pas le seul.

Un instant d'hésitation, un silence nécessaire avant d'oser cette proposition qui impliquait tant de choses...

– Et si tu partais avec Kilani ? Tu es sa famille, il est peut-être devenu la tienne ?

– J'y réfléchis, finit par dire Adam au bout de quelques secondes.

Bastien avait passé la journée au téléphone, entre Manon, Adam et Passaro. De son côté, Erika avait la mission de surcharger Corval de travail, car l'intégrer à cette opération leur avait semblé bien trop risqué. Depuis le jour où un de leurs cousins avait fermé son restaurant par manque de touristes, la famille Corval ne portait pas les migrants dans son cœur.

Entre deux coups de fil, Bastien reçut sur son bureau les copies demandées des deux autopsies, mais n'y prêta aucune attention, l'esprit entièrement occupé à minimiser au maximum les risques que Kilani pourrait courir.

Dans l'après-midi, Manon s'était rendue dans un magasin de sport et y avait acheté tout en noir, taille dix ans. Sac à dos, baskets, chaussettes, tee-shirt, pull et bas de jogging. Le caissier fit biper les articles et s'étonna de cette collection de vêtements sombres.

– Il suit des cours de ninja votre gamin ?

– Non, on prépare un braquage en famille, répondit-elle.

Même s'il ne s'agissait que d'une blague très moyenne, Manon se surprit d'avoir retrouvé un peu de son humour.

Après avoir cherché son alibi, Passaro s'était mis en contact avec les CRS et avait prétexté la surveillance d'un point de deal d'une cité de Calais

qui nécessitait la présence de la BAC jusqu'à 23 heures. Il assura toutefois qu'il les rejoindrait au point Roméo de l'échangeur 47, juste après.

Dans la Jungle, Adam avait raconté à Kilani comment le policier français allait les aider à passer le soir même et comment ils seraient bientôt en Angleterre. Pas besoin de couverture de survie pour masquer sa chaleur aux caméras thermiques, puisque l'hélico resterait à sa base ce soir. Pas besoin non plus de cutter pour couper les bâches. Seul un préservatif pour s'assurer de toilettes portables serait nécessaire et Adam irait en acheter un, dans un des shops des Champs-Élysées.

Kilani, surexcité, prépara son sac à dos bleu et rouge. Il enveloppa dans le carré de tissu de sa mère le bracelet en cuir de son grand frère et le reste de ses trésors, accumulés au fur et à mesure de son voyage et de sa vie dans la Jungle, sans oublier le morceau de papier de Julie, sur lequel elle avait noté le numéro de téléphone de la comptine magique et quelques indications sur Kilani.

Il se présenta à Adam, fier d'être déjà prêt, impatient de quitter le camp de réfugiés.

– Tu ne pourras rien prendre avec toi, se désola le Syrien. Je t'ai déjà parlé des chiens des policiers.

Kilani serra son sac à dos entre ses bras.

– Tu sais qu'un chien sent dix mille fois mieux qu'un homme ? Ils vont te trouver à cause des souvenirs que tu veux garder. Je ne te demande pas de les jeter. Si tu veux, on peut enterrer ton sac ensemble, quelque part dans les dunes. Tu ne dois garder que le papier de Julie.

Loin d'être convaincu, le gamin fit un pas en arrière.

– Tu pourras venir rechercher ton sac ici, plus tard, quand tu seras un homme libre, mentit Adam.

Puis il le força presque, d'une simple phrase.

– Tu veux rester dans la Jungle, ou partir avec moi ?

Maussade mais convaincu, Kilani sauta au pied du bunker, s'assit en tailleur et, une dernière fois, regarda le contenu de son unique bagage.

Puis il creusa, les mains en pelle. D'abord du sable, ensuite de la terre meuble. Il embrassa son sac et l'enfouit doucement dans le trou avant de le recouvrir et de déposer quelques pierres par-dessus, pour le retrouver un jour, lorsqu'il serait un homme libre.

Sa journée finie et avant de quitter le service, Bastien vérifia au secrétariat judiciaire qu'aucun télégramme n'annonçait une opération des gendarmes dans le secteur de leur futur faux contrôle routier. Rassuré, il se dirigea vers l'escalier menant à la sortie et y croisa Ruben Corval.

– Bonne chance, dit discrètement le brigadier.

Dans son élan, Bastien l'avait déjà dépassé et il revint sur ses pas en remontant deux marches.

– Vous voulez me dire quelque chose, Ruben ?

– Je me suis cogné deux procédures sans aucune aide. Personne ne m'a parlé de la journée et même si j'ai fait tout le taf, vous avez eu l'air bien occupé de votre côté. J'imagine que c'est parce que vous ne me faites pas confiance, et vu comme je me suis comporté, ça se comprend plutôt. Je sais aussi que vous êtes réglo, alors même si ça ressemble très fort à une opération non autorisée, elle a sûrement un sens. Donc... Bonne chance.

Puis Corval, sans attendre de réponse, salua Bastien d'un hochement de tête, le laissant agréablement surpris. Fainéant, certes. Mais pas con.

À 20 heures précises, Adam et Kilani se retrouvèrent devant le beffroi de Calais qui avait toujours le même effet hypnotique sur le gamin. Le Syrien, attendri, se demanda comment il réagirait bientôt, face à Big Ben.

Ponctuel, Bastien klaxonna deux petits coups à son arrivée. Après les avoir chargés à bord, il raconta à Adam une histoire aussi courte que le trajet vers son domicile.

– Tu sais qu'en France, les cambrioleurs ont un code ?

– Pour se reconnaître ?

– Non, pour reconnaître les bons clients. D’abord, ils repèrent le quartier. Les belles voitures, les grandes maisons, parfois ils regardent à travers les fenêtres pour s’assurer que le salon a tout l’équipement dernier cri et au fur et à mesure, pour ne pas oublier, ils marquent les portes d’un signe. Tel signe veut dire « pauvres », tel autre « en vacances », ou « chien de garde », ou encore « coffre-fort » lorsqu’ils ont pu visiter l’intérieur en se faisant passer pour un gars du Câble ou un postier. Et pour les flics, regarder de temps en temps sa porte, surtout quand on vient d’emménager, c’est devenu un réflexe.

Adam n’avait pas eu besoin d’attendre la fin de l’histoire pour comprendre que Bastien n’avait pas qu’une simple envie de papoter.

– Tu veux me parler de la trace de brûlé.

– Apparue juste après ton passage, oui.

– Tu penses que je vais te cambrioler ?

– Je t’en prie, accorde-moi un peu plus de crédit. Je crois que tu as balisé le chemin du beffroi jusque chez moi, juste pour Kilani. Au cas où il t’arriverait quelque chose. Pour ne pas le laisser seul.

– Tu m’en veux ?

– Tu viens d’un pays en guerre, alors quand tu me dis que le gosse et toi êtes menacés, j’ai plutôt envie de te prendre au sérieux. Je comprends ton geste, mais tu aurais voulu qu’on fasse quoi ? Qu’on l’adopte ? Qu’on le cache indéfiniment ?

– Je vis un jour après l’autre, Bastien. Depuis plus de quatre ans. Je n’ai pas pensé à l’après.

À peine Kilani eut-il posé un pied dans l’appartement qu’il fut littéralement enlevé. Une main dans celle de Jade, l’autre dans celle de Manon, il se retrouva dans la grande chambre où on lui montra ses nouveaux vêtements et son nouveau sac à dos, un peu moins voyant que celui qu’il avait enterré. Il s’approcha pour les toucher mais le but final

étant d'éviter toute odeur de feu de bois, il fut directement transféré dans la salle de bains où une baignoire pleine d'eau chaude l'attendait.

Manon aligna sur le rebord savon et shampooing, et s'apprêta à lui expliquer qu'il faudrait frotter fort. Mais lorsqu'elle se retourna, Kilani était déjà nu comme un ver. Petit cul, zizi et grand sourire.

– Ok... souffla Manon, amusée.

Il était de toute façon essentiel qu'aucun centimètre de peau ne soit oublié.

– C'est parti, alors. On va faire des bulles.

Kilani ferma les yeux tout le temps de son grand nettoyage. Il resta calme et comme apaisé. Manon se demanda s'il pensait à sa mère, lorsqu'elle avait eu les mêmes gestes. Sur sa peau noire, les blessures n'étaient pas immédiatement visibles. Mais le gant glissa sur ses épaules et caressa une brûlure. Sur une de ses jambes, une grande balafre courait tout le long du mollet. Dans son dos, des stries boursouflées. Ses mains étaient abîmées comme si elles avaient travaillé toute une vie. Manon n'était pas émue. Enfin, pas seulement. Elle était aussi en colère. Une vraie colère profonde qui grossissait à chaque nouvelle découverte. Sous ses doigts, cette partition de cicatrices racontait la vie de l'enfant.

Kilani, rincé, mit un pied hors de la baignoire et Manon, d'un geste, le remit à l'intérieur. Puis elle fit le signe « deux » avec ses doigts avant de l'asperger à nouveau de savon liquide.

– On recommence, mon pauvre. Il ne faut courir aucun risque.

Et Kilani referma les yeux.

Dans le salon, Adam et Bastien se répétaient les différentes étapes du passage vers l'Angleterre, laissant le gamin dévorer une grande assiette de pâtes au parmesan. Sucres lents, avait décidé Jade en cuisine. Pour tenir le coup.

– Je lui ai acheté des barres énergétiques, ajouta-t-elle. Et maman est allée changer trois cents euros en livres à la banque. Il faudra les mettre

dans son nouveau sac à dos.

Impressionné par sa maturité, le Syrien observa cette adolescente avec respect.

– Et qu'est-ce que tu penses de ça, Jade ? demanda-t-il. Tu es d'accord avec tout ?

Bastien se rendit compte qu'il avait considéré sa complicité comme acquise, et même s'il pensait connaître sa fille, la réponse l'intéressa.

– L'État a l'obligation de prendre en charge tout enfant mineur présent sur le territoire français, récita-t-elle. C'est pas nous qui avons commencé à nous mettre hors la loi.

Effectivement, comme elle l'avait promis, Jade avait approfondi le sujet.

De son côté, Manon avait quitté le salon et, accroupie devant une boîte à chapeau, elle fouilla parmi les négatifs et les photos jusqu'à mettre la main sur son vieil appareil. Elle y inséra une pellicule neuve et la mémoire des gestes provoqua un afflux de souvenirs. Elle pensa à son père et, pour la première fois, moins que sa douloureuse absence, elle en sentit la présence, rassurante.

Dans la cuisine, Bastien, à genoux face à Kilani, versait une poignée de café en poudre dans chacune des poches du jogging de l'enfant. Il fit de même dans son sac à dos, sans en oublier la poche avant.

– Ça fonctionne pour les dealers de cocaïne, dit-il à Jade, surprise de son manège.

– Ils la cachent dans des paquets de café pour parasiter l'odorat des chiens, confirma Adam.

Le bruit du déclencheur de l'appareil photo fit se retourner les deux hommes vers Manon, objectif dans leur direction.

– Deux flics avec des techniques de trafiquants, ça s'immortalise ! expliqua-t-elle, moqueuse.

Puis, elle se rapprocha de Kilani et demanda à l'enfant son autorisation en montrant son appareil. Il redressa les épaules et leva le menton. Elle ne garda dans la fenêtre du viseur que son visage. La texture de sa peau, la profondeur de son regard et, indéfinissable, ce sentiment d'espoir, comme si demain pouvait enfin être un autre jour.

Bastien regarda sa montre et annonça, avec un bon quart d'heure d'avance, le moment du départ. Tout simplement parce qu'il savait que les au revoir ne seraient simples ni pour sa femme, ni pour sa fille. Il y eut beaucoup de larmes et de baisers, et Kilani passa de bras en bras, inondé d'amour. Son cœur battit si vite qu'il en eut un léger vertige, rapidement surmonté.

La porte de l'appartement se referma. Après l'effervescence des adieux, le silence, si lourd, était insupportable.

– Je vais avoir besoin d'un remontant.

Jade s'assombrit en imaginant sa mère foncer dans sa pharmacie personnelle, choisir parmi les différents cachets quel serait le plus adapté à la situation et se laisser happer par le canapé.

– Un verre de vin sera suffisant, la rassura Manon. Tu m'accompagnes ?

– Carrément !

Centre commercial Cité Europe – Calais.

21 h 30.

Dans la cafète de la station essence, sous une lumière de salle d'opération, entre les magazines aux couvertures criardes, les peluches de secours pour parents coupables d'oubli de doudous et les rayons réfrigérés de sandwiches triangles, Kilani avait une fois de plus bloqué sur un distributeur automatique. À café cette fois-ci. Subjugué.

La caissière de nuit, aussi concentrée que sa mission le nécessitait, perdue dans ses pensées et le regard dans le vide, servit un des deux clients présents. Le second se dirigea vers le distributeur, encombré par un gamin à casquette habillé de nuit.

– Bon, tu choisis ? J'ai pas la soirée, moi.

Et comme sa question n'eut aucun effet sur Kilani, il le poussa pour prendre sa place. Au contact, l'enfant grogna comme un petit animal.

– Oh ! Du calme ! Ils sont où tes parents ?

– C'est nous, ses parents.

Le client se retourna sur deux hommes. Un blanc au regard sombre et un Arabe imposant au visage balaféré. Déstabilisé par la composition particulière de cette famille, il retira son gobelet avant que le café n'ait eu le temps de couler complètement, se brûla les doigts en silence et quitta les lieux la tête haute, comme s'il n'était pas plus impressionné que ça.

Sur la table entourée de tabourets de bar du « coin détente » de la cafète, le portable de Bastien vibra et annonça un texto.

« Camion dérouté. Sur place dans 3 à 5 min. »

Le chauffeur se laissa guider par la voiture de la BAC jusqu'au parking attendant à la station essence, éclairée comme une discothèque aux effluves de pétrole. Le poids lourd se gara et attendit les instructions de la police. Cortex grimpa la marche d'accès à la cabine et se plaça au niveau de la vitre baissée. Il se mit en mode procédurier consciencieux, le genre de flic avec qui on n'a pas envie de discuter.

– Contrôle alcoolémie et stupéfiants. Descendez avec les documents afférents à la conduite et à la mise en circulation du véhicule siouplé, dit-il d'une traite.

À travers la vitrine de la cafète, Miller observa avec attention Cortex en train de faire souffler le chauffeur, un type apparemment docile qui n'ignorait pas que les contrôles les plus courts étaient ceux auxquels on obtempère. Le moment était venu et Bastien appela Kilani. Il lui passa les lanières de son petit sac sur les épaules et le regarda une dernière fois. Des deux, le flic était certainement le plus anxieux, car pour Kilani, la certitude de ne pas faire ce voyage seul semblait lui donner du courage. Sur le parking, Sprinter commença à son tour à détourner l'attention du routier.

– Disque chronotachygraphe¹ s'il vous plaît.

À peine avait-il fini de souffler dans l'Alcootest que le chauffeur dut remonter dans sa cabine pour aller chercher son disque de contrôle. Il le tendit au policier et Passaro entra en scène pour achever de lui faire tourner la tête.

– Nature de votre chargement ?

– Du matériel informatique. Et des photocopieurs.

– Vous vous êtes arrêté sur une aire de repos à moins de quatre-vingts kilomètres d'ici, constata Sprinter. Vous savez que c'est la meilleure manière de se récupérer des passagers clandestins sans même le savoir ?

– Ouvrez votre remorque, monsieur, s’il vous plaît.

Un flic à gauche, un flic à droite, des questions et des instructions en tous sens. Malgré cela, le chauffeur osa faire part de son étonnement.

– De toute façon, je passe aux douanes dans quelques kilomètres. Mon chargement sera contrôlé, non ?

– Comme vous voudrez, accorda Passaro. Si on regarde maintenant, ce sera gratuit. Si c’est les Anglais, ce sera deux mille euros par migrant.

Argument imparable, le routier attrapa ses clés dans sa poche. Deux tours dans la serrure et il ouvrit les portes arrière en grand. Face aux flics, deux colonnes de palettes supportant des cartons de tailles diverses et entourées de film plastique, comme momifiées. Cortex monta à bord, petite lampe tenue entre les dents, au moment où Adam et Kilani sortaient de la cafète et se dirigeaient vers la voiture de Bastien.

– Il y a deux dépassements de vitesse sur votre disque de contrôle, remarqua Sprinter, resté au niveau de la cabine.

Le chauffeur dut passer de l’arrière à l’avant de son véhicule afin de constater par lui-même les allégations du policier. Adam tenait Kilani par la main et il en profita pour bifurquer et rejoindre Passaro. Le chef de la BAC attrapa le gamin sous les bras et le déposa dans le camion. Kilani se retourna vers Adam, inquiet de ne pas le voir grimper à son tour.

– Va au fond, ordonna le Syrien. Je te rejoins.

L’enfant agrippa son bras et tira dessus de toutes ses forces pour le faire monter. Adam dut se défaire sèchement de son étreinte et sa voix ne se fit pas aussi assurée qu’il l’aurait voulu.

– Fais-moi confiance, souffla-t-il.

Cortex, toujours à l’intérieur, poussa Kilani dans la bonne direction et le même se laissa faire. Il marcha entre les colonnes de cartons, parfois à tâtons, parfois éclairé par la lampe du policier, et se cacha entre deux palettes. Accroupi, il se pencha pour vérifier qu’Adam suivait bien, mais il

ne vit que les portes se refermer, comme une planche sur un cercueil, le plongeant dans le noir absolu. Il avait pourtant encore confiance.

Alcootest négatif et chargement contrôlé, le poids lourd redémarra. Adam et Bastien se retrouvèrent seuls sur le parking de la station essence. Le véhicule de la BAC ouvrit la marche et fit escorte pour emmener le chauffeur jusqu'à la route nationale.

Dans la remorque qui s'ébranla, Kilani s'affola. Il sortit de sa cachette, longea les colonnes, trébucha à plusieurs reprises et face aux portes, tenta de les ouvrir, en vain. Adam lui avait menti et l'avait abandonné. Il se laissa glisser contre la paroi, jusqu'à s'asseoir sur le sol, anéanti.

Entre sa famille et lui, Adam avait choisi. Et Kilani n'arrivait pas à lui en vouloir. C'était d'ailleurs en partie sa faute. S'il avait pu lui avouer tout ce qu'il savait, son protecteur aurait peut-être préféré quitter la Jungle. Peut-être l'aurait-il accompagné ? Le gamin s'en voulut de ses secrets. Mais comment aurait-il pu lui expliquer ?

Redirigé par les policiers, le poids lourd attaqua la dernière portion de son trajet vers les douanes. Il s'inséra entre deux autres camions dans la file rapide et fonça. Dans son rétroviseur, la voiture de la BAC avait déjà disparu. Au bout de la route nationale qui menait au port de Calais, il se retrouva alors face au premier point de contrôle, construit exactement à la manière d'un péage. Six files, six guérites et une cinquantaine de camions sur une zone de deux kilomètres carrés, entièrement goudronnée, où les entrelacs de voies donnaient le tournis. Voies d'accès, voies de sortie, voies privées, zones internationales, douanes françaises, anglaises, sociétés sous-traitantes et police aux frontières. Même pour un habitué, l'endroit donnait l'impression confuse d'un labyrinthe, accentuée par la nuit. Le routier roula au pas vers la troisième file et s'arma de patience. À bord, transi de peur, Kilani n'entendait que des voix anonymes, sans comprendre le sens de ce qu'elles disaient. Et toutes les trois minutes, le camion avançait de quelques mètres. Une des voix se fit si proche de lui qu'il en sursauta.

– Pas de détecteur CO₂, ça sert à rien, c'est un bâché. Passe-le directement aux « truffes ».

Quelques secondes plus tard, le gamin entendit le souffle rauque des chiens qui tiraient fort sur leur laisse. Leurs pattes griffaient l'asphalte puis se posaient sur les pneus pour prendre de la hauteur et renifler le chargement.

Un aboiement. Puis un autre.

Kilani serra son sac contre lui comme une bouée de sauvetage.

– C'est positif, ici !

Le gamin s'attendit à ce que les portes arrière s'ouvrent et que les lampes torches, inquisitrices, balayaient l'intérieur de la cabine. Mais il resta dans le noir total. Inquiet, il osa soulever une partie de la bâche et aperçut à moins d'un mètre, sous la lumière blanche des néons, toute une famille qui descendait du camion voisin.

– Dehors ! *Out ! Out ! Out !* leur cria une voix autoritaire.

Un père, une mère et leurs deux filles, bras levés, avec au sol toute leur vie dans deux énormes sacs.

– Allez, barrez-vous ! *Go away !* crièrent les douaniers.

Kilani abaissa doucement la bâche et respira de nouveau lorsqu'il sentit une légère secousse lui indiquant que son camion reprenait la route vers le second point de contrôle, trente mètres plus loin. De nouvelles voix se firent entendre.

– Check-list du chargement, s'il vous plaît. Vous transportez quoi ?

– Du matériel informatique et des photocopieurs, répéta le routier.

Le douanier laissa courir son doigt sur le manifeste puis leva les yeux, découragé, vers les cinquante autres camions qui arrivaient. Comme les contrôles étaient aléatoires, il décida de laisser passer celui-ci et en informa le conducteur.

– De toute façon j'ai déjà été contrôlé par des policiers.

– Police et douane, ce n'est pas la même chose, répliqua sèchement l'homme en uniforme, vexé.

Le chauffeur regretta à l'instant ses propres paroles.

Le douanier laissa sa main sur le camion et par ce simple geste, le retint en zone de contrôle. Il hésita, regarda de nouveau les poids lourds en attente et sembla prendre une décision qui l'amusait presque.

– Mettez-vous sur la file de dégagement, monsieur.

Sur ordre, le chauffeur braqua le volant tout en se maudissant d'avoir ouvert la bouche au moment même où il allait tranquillement passer.

– On a enfin reçu le même jouet que les Anglais, expliqua le douanier à son collègue. C'est l'occasion de le tester.

Une fois le poids lourd garé, six petits palets métalliques aimantés furent déposés à divers endroits de la carrosserie. Accroché à chacun d'eux, un câble reliait ces palets à un central informatique portable de la taille d'un Caddie de supermarché, placé à deux mètres de là. Le technicien régla la fréquence des détecteurs pour qu'elle ne repère qu'un seul son. Celui du battement cardiaque. Les Anglais appelaient ce nouveau radar à migrants le « *heart beat detector* » et son efficacité était redoutable.

Dans la poitrine de Kilani, son cœur frappait à tout rompre, presque à en faire mal, mais il restait inaudible à l'oreille. Sur l'écran de contrôle, en revanche, c'est un séisme qui s'affichait, à intervalles réguliers. Le séisme provoqué par le cœur d'un gamin mort de trouille.

– J'ai un pouls ! annonça fièrement le technicien aux douaniers.

Cette phrase, que l'on prononce normalement lorsqu'on s'apprête à sauver une vie, impliquait ici une finalité bien moins heureuse.

Les portes arrière furent ouvertes et les douaniers attendirent que leur trophée en sorte. Mais à la vue de cet unique enfant, tout le monde se regarda, plus embarrassé qu'à l'accoutumée. Kilani s'assit sur le rebord du véhicule, descendit tout seul de la remorque et se retrouva entouré de

géants. L'un d'eux lui parla en faisant de grands gestes, comme on ferait fuir un chien pour l'abandonner.

– Allez. Reste pas ici. On va pas t'adopter. Casse-toi ! *Go away !*

Mais Kilani restait là, passant d'un visage à l'autre, sans savoir si on le grondait, le menaçait, lui intimait l'ordre de ne pas bouger ou au contraire si on lui demandait de déguerpir. L'un des géants lui attrapa le bras fermement et ce geste lui fit l'effet d'une décharge électrique. Sans réfléchir, il se mit à courir, affolé dans ce dédale de béton, repassant par les premières guérites de contrôle, sursautant à chaque aboiement des chiens, traversant le faisceau des lampes torches braquées vers lui. Au loin il aperçut une grille et une file de camions qu'il longea sous le regard étonné des chauffeurs, slalomant entre les poids lourds, passant sous une remorque pour enfin se retrouver sur la route, hors du port de Calais. Les poumons en feu, les muscles de ses jambes douloureux d'avoir été comprimés pendant près d'une heure, il courut pourtant à perdre haleine, sans se retourner, sans ralentir un seul instant.

Le sang battait fort à ses tempes, son souffle devint plus court, saccadé, comme si l'air n'était plus respirable. Sa vision se troubla, sa course devint presque aveugle, et lorsque les phares d'un imposant bahut de trente-trois tonnes l'éblouirent, la lumière violente devint flammes, immenses, brûlantes, et tout autour de lui s'embrasa. Il entendit alors les cris provenant des huttes de son village, leurs toits en feu sous un nuage noir de cendres. Le claquement des mitraillettes. Son lac. Le Nil Blanc. Son océan vert en herbe grasse. Il entendit la voix de sa mère l'appeler au loin.

« Ayman ! »

Il s'écroula, inconscient, sur le bord de la route, sur une herbe jaunie, nourrie aux gaz d'échappement.

1. Appareil électronique embarqué à bord des poids lourds. Enregistre les vitesses, les temps de conduite et de repos.

Je ne m'appelle pas Kilani.

Mes parents m'ont donné le prénom d'Ayman. Le chanceux, en arabe. Même si on m'a forcé à l'oublier.

Lorsque les soldats ont quitté mon village, ils ont emmené avec eux tous les enfants capables de se battre. Contre qui ? Pour quoi ?

En échange de notre obéissance, les femmes et les aînés ont été laissés en vie. Ce jour-là, nous avons été plus de vingt enfants à être enrôlés.

Je n'ai pu qu'emporter un morceau de tissu de la robe de ma mère. De son corps inerte, le bracelet de mon frère a été arraché et m'a été donné, pour que je me souvienne...

Nous avons marché des jours entiers et avons dormi à même la terre. Même si elle cicatrisait, ma langue saignait encore et je crachais le sang pour ne pas le garder dans ma bouche.

J'ai été affamé, violé, tabassé. Comme les autres. Puis après une semaine, nous sommes arrivés au camp militaire et nous avons rencontré notre chef de guerre. Celui qui déciderait de nos vies.

Ma volonté a été brisée. Je n'étais plus Ayman. J'étais un soldat. Je n'avais plus de famille. Je faisais partie d'une armée.

*

* *

On nous a donné des armes et on nous a appris à les utiliser. Comment viser, respirer, tirer et recommencer. Charger et nettoyer notre fusil. Ne pas gâcher une cartouche sur un corps blessé. Terminer au couteau quand il le fallait. Dans le cœur, pour être sûr. Mais ce n'étaient que des entraînements.

Un matin, nous nous sommes dirigés vers Koch, un village cent kilomètres au sud du mien. Nos pas et les voitures soulevaient la poussière, formant un nuage menaçant qui nous annonçait au loin.

À une centaine de mètres de notre destination, l'un des enfants a refusé d'avancer et a jeté son fusil à ses pieds. Il s'est mis à supplier et à parler de sa sœur, mariée à un homme de Koch. Mon chef de guerre lui a alors dit qu'il pouvait aller la retrouver et prévenir le village que le président les épargnait. Il n'avait que cent mètres à faire. Deux cents pas, environ. J'en ai compté dix avant d'entendre la détonation, de voir se soulever l'arrière de son crâne et qu'il s'effondre au sol.

Sur ordre, toutes les voitures ont roulé sur son cadavre en se dirigeant vers le village. Au dernier véhicule, son corps était presque enterré.

Le temps que nous arrivions, les vaches avaient été emmenées au loin et tout le monde s'était caché dans les maisons. Mon chef de guerre a hurlé que c'était une insulte au président. Deux enfants soldats ont été placés devant la porte de chaque maison. L'un pour ouvrir et tirer en rafale, l'autre pour finir au couteau. J'avais le couteau.

Neelam, le gamin qu'ils avaient mis avec moi, s'est transformé en pierre. Paralysé au point de ne pas réussir à tourner la poignée. Mon chef de guerre a pris son fusil et s'est approché de lui, prêt à donner une seconde leçon à ceux qui n'exécutaient pas ses ordres. Alors je n'ai pas eu le choix. J'ai pris l'arme des mains tremblantes de Neelam et j'ai enfoncé la porte fragile d'un coup de pied. Je n'ai pas regardé et j'ai tiré à l'intérieur. Les cris, l'odeur de la poudre, celle du sang. Le feu qui sortait du canon à chaque coup tiré éclairait un instant les visages et les corps. Avec le recul, le fusil m'a échappé et s'est retrouvé au sol. Mon chef de guerre l'a ramassé et

a passé la sangle autour de mon cou avec un grand sourire. J'ai eu l'impression qu'il était fier de moi.

Quand j'ai quitté le village, mon ombre était double. Il y avait celle du soleil, et celle des flammes, si hautes qu'elles brûlaient le ciel. Le chef de guerre s'est dirigé vers moi et m'a dit de monter avec lui dans son pick-up. Il avait entendu parler de cet enfant qui s'était fait trancher la langue. Un soldat muet qui ne trahirait aucun secret. Et qui venait de tuer cinq familles.

À partir de ce jour-là, je suis devenu son chien, toujours collé à sa cuisse. J'étais bien traité. Je mangeais à ma faim. Sans avoir à échanger tous ces bienfaits contre du sexe.

Nous avons quitté Koch et nous nous sommes dirigés encore plus au sud pour grossir nos troupes. Les villages de Leer et Adok ont été les destinations suivantes. C'est à Adok que mon fusil s'est enrayé. J'avais déjà tiré une balle dans le ventre du berger. Il m'a regardé comme si j'étais maudit, comme si mon sort était bien plus grave que le sien. Il m'a regardé avec de la peine. J'ai éteint ce regard avec la crosse de mon arme. Il ne restait plus rien de son visage.

Le soir, au camp, quand je suis allé chercher de l'eau, les hommes se sont écartés, par respect. Ou par peur. J'étais devenu quelqu'un.

Notre troupe était maintenant composée d'assez de soldats. En grande partie des hommes. Des adolescents ou des enfants pour le reste. Moi, j'étais avec les hommes, toujours à moins d'un pas de mon maître, prêt à le défendre.

Suffisamment nombreux pour nous battre contre les rebelles, nous avons pris la route vers Bentiu, la capitale d'Unity, à deux cents kilomètres plus au nord, là où les hommes du président se battaient contre leurs ennemis. Mais certains enfants se sont mis à chuchoter la nuit, à parler de Bentiu, où il existait un camp de réfugiés qui accueillait tout le monde, sans poser de questions. Un endroit où même les soldats n'osaient pas entrer. Il suffisait de s'échapper un soir et d'aller s'y cacher pour être enfin délivré de

la guerre. Ils avaient préparé leur fuite et même volé une carte de la région sur un mort. L'un d'entre eux savait lire et avait tracé le chemin de leur liberté à la cendre sur le papier.

Je ne sais pas pourquoi j'ai volé cette carte à mon tour et encore moins pourquoi je l'ai montrée à mon chef de guerre. La loyauté, peut-être.

Le lendemain, sept des chuchoteurs étaient pendus à un arbre.

Nous avons repris la route et nous sommes arrêtés à un jour de marche de Bentiu. Nous avons installé un camp et avons attendu le retour des éclaireurs, envoyés espionner les positions des rebelles. Les éclaireurs marchaient de nuit pour éviter de se faire repérer, ils devaient donc arriver au matin du jour suivant.

Je me suis assoupi et ce sont les détonations des fusils-mitrailleurs qui m'ont réveillé en sursaut. Les rebelles avaient capturé nos éclaireurs. Il y eut un carnage. Je me suis jeté à terre et j'ai fait le mort. J'ai vu passer les chaussures devant mes yeux, j'ai vu tomber les soldats du président les uns après les autres. J'étais recouvert de sang.

Au lever du soleil, les rebelles ont entassé les corps, et même si certains hommes n'étaient que blessés, ils les ont brûlés vifs. Mon chef de guerre a été accroché à son pick-up et traîné en cercle autour du camp, sous les rafales de mitraillette célébrant la victoire.

Ils n'ont gardé que les enfants.

On nous a regroupés et on nous a pris nos armes. Un instant j'ai pensé que tout ça était terminé. Mais ils n'ont fait que vérifier leur bon fonctionnement avant de nous les remettre entre les mains.

De soldats du président, nous sommes devenus soldats rebelles et nous sommes revenus sur nos pas, pour piller à nouveau et enrôler ceux qui ne l'avaient pas encore été, grossir le rang de cette nouvelle armée et revenir au combat à Bentiu. Comme s'il ne s'agissait que d'un même jour où on recommence les mêmes horreurs, pour un chef ou pour un autre.

Mais les choses avaient changé. Je n'étais plus le chien de mon chef de guerre. Je n'étais le chien de personne et je n'avais plus aucune protection. Les regards de jalousie sont devenus des regards menaçants. Les discussions, pourtant tout bas, s'arrêtaient à mon approche. Ma mort était certaine, ils n'attendaient que le bon moment.

Cette nuit-là, j'ai fui pour rejoindre le camp de réfugiés de Bentiu. J'ai marché toute la nuit et à l'aube, il s'est dessiné sous mes yeux. Immense, interminable, intimidant.

Bentiu, c'est comme la Jungle, mais en dix fois plus grand. J'ai entendu qu'il y avait cent vingt mille réfugiés, protégés par d'autres pays, des pays d'Europe ou d'Amérique. La ville la plus grande que j'ai jamais connue. Une ville faite de tentes et de cases en bois, entièrement recouvertes de boue séchée et de poussière.

J'y ai vu des enfants, affamés, manger de la terre. Ronger des racines. Se nourrir de rats en priant Dieu et en le remerciant de sa générosité.

Le soir, je suis entré dans la tente d'une femme et de ses deux enfants. J'ai fouillé leurs affaires, j'ai cherché de la nourriture mais elle s'est réveillée. J'avais gardé avec moi un couteau et un instant, je me suis demandé s'il fallait que je la tue. Elle a baissé les yeux sur la lame, puis elle m'a tendu une bouteille d'eau et a sorti de sa poche des biscuits secs. J'ai mangé et j'ai dormi avec eux.

Son plus jeune est mort deux jours plus tard. Il souffrait tellement en toussant que je crois que c'était une bonne chose qu'il parte. Sa mère m'a offert son sac à dos, bleu et rouge. Depuis ce moment, je n'ai plus quitté cette femme, et elle avait pour moi les mêmes gestes que pour ses fils. Elle s'appelait Nosiba. Elle me parlait de l'Europe comme d'un monde magique. Son aîné m'a même appris qu'en France, un avion décollait de Paris pour diffuser du parfum dans toutes les villes. Qu'en Italie, il y avait un endroit où les habitants vivaient sous l'eau. Qu'en Amérique les gens mouraient de

trop manger. Mais le plus bel endroit, il en était sûr, c'était l'Angleterre. Ce pays dont sa mère lui parlait depuis le début des conflits.

Le camp de Bentiou n'était pas une destination pour Nosiba. Elle était maîtresse d'école avant, à la capitale. Son mari avait dû prendre les armes et elle était venue se cacher ici. Avec son fils malade, tout voyage était impossible. Maintenant qu'on l'avait enterré à la limite du camp, elle repensait à l'Angleterre. Elle savait comment s'y rendre. Elle avait de l'argent pour ses deux fils. Je prenais désormais la place de l'un d'eux.

Nous sommes partis du camp de réfugiés un matin à bord d'une drôle de camionnette, entièrement reconstruite, et où aucune pièce de carrosserie n'avait la même couleur. Nous avons roulé pendant plusieurs jours. Nosiba a payé notre voyage, parfois avec de l'argent, parfois en offrant son corps. Le soir, quand nous nous endormions, elle me chantait une comptine magique. Une comptine qu'elle avait apprise à tous ses élèves et qu'une bénévoles humanitaire anglaise lui avait elle-même enseignée. Le jour, elle la dessinait dans le sable. Cent fois je l'ai entendue, et cent fois j'ai répété ces gestes.

Nous avons traversé l'Égypte. Nous avons traversé la Libye. Nous passions de voitures en camions, mais plus l'argent venait à manquer, plus nous marchions. Parfois trente à quarante kilomètres par jour sous des chaleurs dépassant les quarante-cinq degrés, sans aucun vent, sans autre ombre que la nôtre.

À Tripoli, nous avons profité d'un abri dans les ruines d'un chantier abandonné. Nous y sommes restés une semaine, le temps que Nosiba trouve un passeur sûr pour l'Europe. Ce soir-là, elle m'a pris dans ses bras et toute la nuit, elle m'a chanté la comptine magique en me faisant promettre de ne jamais l'oublier.

Quand je me suis réveillé, ils étaient partis sans moi.

Pendant plusieurs jours, je les ai cherchés sur la plage, celle d'où partent les bateaux pour l'Italie. Un après-midi, un homme m'a remarqué. Enfant

seul, cible facile. Il était passeur de migrants et m'a proposé de m'emmener gratuitement de l'autre côté de la Méditerranée. Je n'avais, en échange, qu'à accepter de travailler pour lui pendant quelque temps dans les rues de la ville de Rome.

Grâce à lui, trois soirs plus tard, j'embarquais sur son bateau avec plus de deux cents autres personnes. J'y ai vu une femme avec sa fille, écrasée, bousculée. J'ai pensé à ma mère et à mon frère. J'ai pensé à la femme de la comptine et à son fils. J'ignore encore pourquoi, mais je me suis placé devant elles, comme un bouclier, la tête entre les genoux.

Puis la fille s'est mise à tousser.

Mon passeur a abandonné la barre pour se diriger vers nous en bousculant les passagers. La femme a collé sa main sur la petite bouche de sa fille en espérant qu'elle arrête.

– Ta petite. Tu dois la jeter, il lui a dit.

Il a fait un pas en avant, mais je me suis levé. J'ai essayé de les défendre. J'ai pris un mauvais coup de pied au visage qui m'a fait voir des étoiles. Direct dans le menton.

Arrivé en Italie, le passeur m'a hébergé quelques nuits. J'ai mangé à ma faim, j'ai dormi autant que je le pouvais. Puis j'ai dû le rembourser.

J'ai été prostitué une semaine dans les rues de Rome.

Toutes les nuits, la sueur des hommes se collait à ma peau, et pour m'évader, je me répétais la comptine magique. Il y avait mon corps, maltraité, humilié, et mon esprit, caché ailleurs.

Un soir, l'enfant soldat s'est réveillé. J'ai crevé l'œil d'un de mes clients avec mon pouce. Un de ces clients qui aiment taper. Je suis parti en pleine nuit, j'ai fait signe aux autres gamins de me suivre, mais personne n'a bougé. Ils étaient brisés, soumis, sans volonté, comme je l'avais été avec mon premier chef de guerre.

J'ai repris la route et, caché dans les camions ou en marche forcée, j'ai suivi les autres migrants pour ne pas me tromper de chemin dans un monde

dont j'ignorais tout, et je suis enfin arrivé dans la jungle de Calais, la ville juste avant *Youké*.

Isolé, apeuré, je suis resté en bordure du camp. Je ne faisais confiance à personne. Ni aux Noirs. Ni aux Arabes. Pourtant chaque proie trouve son prédateur et un groupe d'Afghans m'a choisi comme amusement. Comme il n'y avait pas de femmes dans la Jungle, les hommes devenaient fous.

Mais mon nouveau chef de guerre m'a sauvé. Il est devenu celui que je devais respecter, celui à qui je devais obéir et celui que je devais protéger.

Adam.

Sauf qu'Adam, c'est bien plus que ça pour moi.

Plus qu'un chef.

Un père.

CINQUIÈME PARTIE

Sombrer ?

Le hurlement d'un camion réveilla Kilani en sursaut. Il se retrouva un court moment entre deux réalités. Quelque part entre le Soudan et la France.

Derrière lui, il distingua les lumières du port de Calais et son rêve se dissipa entièrement.

Il avait manqué sa chance. Il savait ce que les autres avaient fait pour lui, et il avait manqué sa chance. Honteux, du plat des deux mains, il se mit à se cogner le visage, encore et encore, jusqu'à se faire saigner le nez. Ses paumes devenues rouges et le visage endolori, il arrêta de se punir. Il serra ses poings et hurla sur le monde.

Les voitures et les poids lourds passèrent devant lui, l'éclairant un instant fugace des pinces de leurs phares, et poursuivirent leur route. Il leva les yeux et au loin, rassurant comme une vieille connaissance, il aperçut le beffroi, à deux kilomètres de là.

Il se leva, réajusta son sac à dos, et se mit à marcher, frôlé par les moteurs rugissants, sur cette nationale témoin d'autant d'espoirs que de déceptions.

*

* *

Quittant la station essence où ils avaient laissé Kilani, Bastien avait proposé à Adam de revenir à son appartement, mais le Syrien avait refusé.

Conscient que les probabilités n'étaient pas toutes du côté du gamin, il préféra retourner dans la Jungle, au cas où.

Lorsque Bastien rentra chez lui, Manon et Jade l'attendaient au salon, mortes d'inquiétude. Malheureusement pour leur angoisse, Bastien put seulement leur assurer que Kilani était bien monté dans le camion. Rien de plus. Il répondit « Je l'ignore » à toutes les autres questions. Ils se préparèrent alors pour une nuit blanche.

Adam grimpa sur le haut de son bunker et s'alluma une des cigarettes offertes par Bastien. Les heures passèrent et plus elles l'éloignaient du moment où il avait laissé partir Kilani, plus il s'autorisait à penser que l'enfant avait réussi le passage. À 2 heures du matin, il en fut même persuadé. Il se leva et, alors qu'il allait rejoindre sa tente, il aperçut la petite silhouette du gamin, chancelante. En dépit d'une distance de cinq kilomètres, du port au beffroi et du beffroi à la Jungle, il lui avait fallu plus de trois heures de marche et de nombreux égarements pour retrouver son chemin. Adam courut vers lui et Kilani tomba dans ses bras, épuisé et malheureux. Il sanglota sur l'épaule du Syrien, entre rage et humiliation.

– C'est rien, fils. C'est rien.

*

* *

Le temps d'une nuit, l'espoir avait pris toute la place. Dans la voiture de la BAC, les trois flics avaient finalement laissé les CRS se débrouiller avec l'échangeur 47 et s'étaient mis à patrouiller dans les ruelles les plus perdues de Calais afin d'être certains de ne rien attraper. Erika, croyante à ses heures, avait allumé une bougie sur le rebord de sa fenêtre, dans son petit studio qu'elle ne voulait pas quitter malgré les demandes incessantes d'un Passaro amoureux. Chez les Miller, Manon avait plié les affaires sales de Kilani plusieurs fois et depuis, tournait en rond dans l'appartement, comme si elle en visitait les pièces lentement et qu'elle les oubliait au fur et à

mesure. Jade s'était réfugiée sous sa couette et son casque, musique dans les oreilles, et Bastien était resté rivé à son téléphone. Message reçu d'Adam à 2 h 10 du matin, il fut donc le premier à apprendre l'échec de leur opération. Et tout cet espace monopolisé par l'espoir devint espace vide, un trou noir aspirant le temps, la lumière et les émotions.

Levé à 6 heures le lendemain, Bastien fut au service à 7, persuadé de pouvoir profiter d'un moment de solitude. Il y retrouva pourtant Erika qui, comme lui, n'avait pas supporté bien longtemps de ne rien faire chez elle. Même Ruben Corval, lorsqu'il vit leur air attristé deux heures plus tard, se garda de tout commentaire.

Bastien ouvrit un dossier, puis un autre, tournant les pages pour donner quelque chose à faire à ses mains. Mais son esprit restait dans cette cafète d'autoroute, au moment où tout était encore possible. Il fallut qu'il survole deux fois le même procès-verbal pour constater qu'il avait devant lui les comparaisons d'autopsies des deux meurtres de la Jungle. Celui du Libyen et celui de l'Afghane. Il lut les commentaires du médecin légiste, et plus particulièrement ceux qui concernaient l'arme utilisée ainsi que les suppositions permises par rapport à l'angle et à la profondeur de pénétration de la lame.

Si Bastien se retrouvait dans un profond désarroi à la suite de leur tentative ratée, il n'osait imaginer l'état d'esprit d'Adam. Encore moins celui de Kilani. Mais le flic avait entre les mains de quoi rendre la journée du Syrien peut-être un peu moins déprimante et il se décida à l'appeler.

Dans la nuit, Adam n'avait pas retrouvé le même enfant. Son fantôme, tout au plus. Au matin, il vit Kilani assis sur le sable à près de cent mètres de lui, scrutant les côtes anglaises qui s'étaient une fois de plus jouées

d'eux. Bientôt, comme Wassim, peut-être leur crierait-il dessus. Le téléphone d'Adam, posé sur une pierre, fit en vibrant un bruit de tambour. Le Syrien salua Bastien d'une voix lourde, presque sans vie, et leur conversation, comme un engrenage rouillé, eut du mal à démarrer.

– Comment va le petit ?

– Il est assis devant la mer. Je crois qu'il n'a pas dormi. Moi non plus d'ailleurs.

– Personne, je te l'assure.

– Manon et Jade ? s'inquiéta Adam.

– Il leur faudra quelques jours. Mais je sais que ce n'est rien par rapport à la déception de Kilani.

– Le poids des tristesses ne se compare pas.

– On pourra essayer de nouveau. Je suis sûr que tout le monde sera partant de mon côté, assura Bastien.

Adam garda sa réponse pour lui. Bien sûr qu'ils pourraient tenter une nouvelle fois leur chance, mais la violence de l'échec ne disparaît pas en un jour et il faudrait du temps pour que la volonté et l'espoir reviennent.

– Il faut surtout que je nous trouve une occupation pour les jours à venir, préféra-t-il dire.

Bastien parcourut le dossier ouvert sur son bureau. Il ignorait s'il s'agissait là de la meilleure manière de lui changer les idées, mais Adam lui avait assez répété qu'il était un flic et qu'il ne savait faire que ça.

– Tu avais raison, pour les meurtres, se décida-t-il à avouer. Il s'agit de la même arme. Et probablement du même assassin.

– Les rapports d'autopsie ?

– Oui, on les a comparés. Tu vois, je t'ai écouté. Mais ça ne va pas vraiment t'avancer.

– J'aurais du mal à avancer moins, ces temps-ci. Alors dis toujours.

Bastien lut mot à mot, pour ne pas trahir le professionnalisme du légiste avec des approximations.

– Les trois plaies présentent les mêmes caractères de profondeur. Le cadavre 73/2016, le Libyen donc, a subi une perforation du foie et une perforation du cœur. Le cadavre 85/2016, la femme afghane, a subi une perforation du cœur. Ils ont été perforés, et non pas transpercés de part en part, comme ils l’auraient été avec un coup porté avec plus de puissance. Cette absence de profondeur peut donc laisser envisager un auteur de faible force, comme une femme, un adolescent ou simplement un homme gringalet. Ou fatigué.

Adam leva les yeux vers la plage d’où Kilani n’avait pas bougé.

– Tout le monde est fatigué, ici, fit-il remarquer.

– Je t’ai prévenu que ça n’allait pas loin. Je continue ?

– S’il te plaît.

– Concernant l’arme c’est plus intéressant. Les trois plaies sont identiques, définies comme contuses et semi-circulaires. C’est donc bien une arme blanche. Une arme blanche à lame courbe.

Les mots de Bastien devinrent un frisson tout le long de l’échine d’Adam. Pour la seconde fois, le regard du Syrien se posa sur Kilani, immobile.

Un auteur de faible puissance.

Une lame courbe.

Dans la Jungle, pour le Libyen.

Au camp des femmes, pour l’Afghane.

– Tu vois ? conclut Bastien. C’est pas avec ces infos que tu vas clore l’affaire. Quoi qu’il en soit, je vais avertir la PJ.

Le silence le fit se répéter, sans plus de résultat.

– Adam ? Tu es toujours là ? Adam...

Du bunker éventré, Adam sauta à terre, avec déjà comme des fourmis rouges dans le cœur, des parasites devant les yeux. Il s’agenouilla et, avec ses mains tremblantes, se mit à creuser le sol frénétiquement, à l’endroit exact où il avait vu Kilani enterrer son sac à dos bleu et rouge. Une lanière

ensablée apparut en premier et au lieu de continuer à creuser, Adam tira dessus d'un coup sec. Il dut s'y reprendre à deux fois pour faire glisser la fermeture Éclair tant ses doigts semblaient ankylosés. Enfin, là, dans ce sac d'enfant, la lame courbe de la machette de Kilani refléta une partie du visage du Syrien. Une petite machette en forme de serpe, si particulière qu'Adam n'avait pas vu son égale après plus de deux mois passés ici.

Le Libyen, l'enfant l'avait croisé. Et l'Afghane avait été dans le camp des femmes avec lui, au moins pour une nuit. La nuit où elle avait perdu la vie.

Mais tout cela n'avait aucun sens. Aucun.

Malgré cette arme sous les yeux qui lui assurait le contraire, malgré les victimes et les lieux, quel aurait pu être le mobile ? Cet enfant n'était pas un monstre, Adam aurait pu le jurer. Cet enfant était...

La main du Syrien fouilla plus profond dans le sac. Un carré de tissu imprimé, un bracelet de cuir et dessous, caché au fond, une boule violette avec deux grandes oreilles. L'estomac d'Adam se souleva, sa respiration s'arrêta net. Doucement, presque à contrecœur, il tira sur une des oreilles, terrorisé à l'idée de ce qu'il allait découvrir. Il entendit la voix de Maya. Il revit son visage flouté par la buée de la vitre du taxi qui l'emportait. Sa fille et sa peluche serrée entre ses bras. Monsieur Bou.

Monsieur Bou au fond du sac de Kilani et maintenant entre les mains d'Adam. Immédiatement, ses yeux s'embuèrent de larmes. Incontrôlables, elles couraient le long de son visage alors qu'au contact de la peluche, les souvenirs affluaient de façon anarchique. Une rage sombre embruma son cerveau. L'incompréhension. La trahison. Cet enfant qu'il avait protégé comme un fils... S'il avait tué deux personnes dans la Jungle, qu'avait-il fait à Nora et à Maya ?

Il les avait obligatoirement croisées quelque part. La peluche de Maya le prouvait. Or jamais sa fille ne se serait séparée de monsieur Bou ! Il les avait tuées, c'était certain. Enfin, il savait ! C'était presque un soulagement.

Comme si le fait d'avoir trouvé un coupable le libérait de toute cette angoisse que l'attente avait transformée en torture.

Mortes. Elles étaient enfin mortes.

La digue fragile qui avait réussi à le maintenir éloigné d'une folie assurée céda sans plus de résistance qu'un barrage d'allumettes face à un torrent.

Peluche dans la main, il marcha vers la plage.

Arrivé à dix mètres de l'enfant, il hurla son prénom comme on accuse un assassin.

– Kilani !

L'enfant se retourna et ses yeux tombèrent sur le lapin violet.

Nora et Maya.

Comment expliquer à Adam qu'il avait tenté de les protéger ? Comment lui dire qu'il n'avait pu garder que cette peluche, tombée des mains de Maya, lorsqu'elle avait été jetée par-dessus bord ? Comment lui avouer qu'il n'avait rien pu faire quand Nora, à son tour, avait été poussée dans la mer déchaînée...

Adam n'était que haine. Fureur. Violence.

Et dans son regard brûlait une promesse de mort.

Au lieu de se raidir de peur, ou même de fuir, Kilani resta assis sur la plage, relâcha ses muscles, abaissa ses épaules et courba l'échine devant son maître.

Devait-il espérer une autre fin ? N'était-ce pas tout ce qu'il méritait ?

Le premier coup qu'il reçut fut une gifle avec la paume, et elle le projeta directement au sol, visage dans le sable.

Adam brandit monsieur Bou.

– Tu lui as volé ! hurla-t-il. Comme tu m'as volé leur photo, je le sais !

Cette photo, Kilani n'aurait même pas osé la froisser. Il se redressa mais garda la tête baissée, en signe de soumission. Il ne se battrait pas. Pas avec Adam.

– Tu as tué le Libyen pour qu'il ne puisse pas m'aider, c'est ça ?

Adam cherchait à recoller toutes les pièces du puzzle, même si elles ne s'imbriquaient pas.

Il frappa une seconde fois, poing fermé cette fois-ci. Kilani fut sonné. Lèvres en sang. Adam l'attrapa par un bras et le traîna vers la mer.

– Pourquoi cette femme ? vociféra Adam. L'Afghane ? Pourquoi elle ? Et Nora ? Et Maya ? Tu leur as fait quoi ? Elles sont mortes ? Je sais qu'elles sont mortes !

Adam fit un premier pas dans la mer, serrant toujours le bras de l'enfant à lui en briser les os. Kilani eut de l'eau aux mollets, à mi-cuisse, puis jusqu'au ventre. Il se laissa traîner sans opposition.

Devant lui, il vit les côtes anglaises. Il avait failli réussir.

– Elles sont mortes ! Tu les as tuées ! Je le sais !

Puis Kilani ne vit plus rien, la tête entièrement immergée. Les yeux pourtant ouverts, dans un calme sous-marin, comme s'il acceptait la sentence.

Il avait tellement tué. Plus de cent personnes peut-être. Pourquoi Dieu aurait-il souhaité son salut ?

L'oxygène manqua et son cerveau lui envoya une flopée d'images. Peut-être par réflexe, pour le calmer avant qu'il meure.

Adam le prend dans ses bras et sort de la tente, machette à la main, prêt à se faire tuer pour un gamin inconnu. Ce soir où leurs destins s'étaient entrechoqués.

La photo de Nora et Maya, au sol, lorsqu'elle lui avait échappé des mains et qu'il avait vu leurs visages pour la première fois. Cette fois où il les avait reconnues.

Adam lui releva la tête et rugit encore.

– Pourquoi elles ? Comment as-tu caché le diable en toi ? J'aurais dû le voir !

Il avait été son protecteur, il était maintenant son bourreau. Adam le replongea sous l'eau, plus longtemps cette fois-ci. Et d'autres images s'imposèrent.

Ce Libyen qui avait jeté Maya par-dessus bord. Kilani n'avait jamais oublié son visage, et lorsqu'il l'avait vu arriver dans la jungle, et même parler avec Adam, il avait tout de suite su ce qu'il lui restait à faire. Il avait gratté à sa tente la nuit, comme un petit animal sauvage qui fouille et

fouine. L'homme était sorti. Il était grand, très grand, mais Kilani en avait assassiné des plus imposants. Un premier coup planté dans le ventre, et le Libyen était tombé à genoux. Un second coup, droit au cœur. Une mort quasi immédiate. Presque trop clément. Les chiens de la Jungle avaient fait le reste.

Trop longtemps privé d'air, l'enfant commença à être pris de soubresauts incontrôlables. L'instinct de survie. Adam ne voyait de Kilani qu'une silhouette floutée par l'eau, les vagues, et le sable en volutes épaisses au fur et à mesure des convulsions.

Cette Afghane, dans le camp pour femmes. Celle qui avait poussé Nora. Il l'avait reconnue à la première seconde. Rien d'autre n'était alors plus important que de venger son chef de guerre, son ami, son père.

Encore une convulsion. Une lumière intense. Kilani vit le soleil à travers les flots.

Une dernière image.

Avec Manon et Jade. Avec Bastien et Adam. Tous ensemble dans la même maison. Assez d'amour reçu pour remplir plusieurs vies. Assez d'amour reçu pour mourir aujourd'hui.

Dans l'après-midi, Manon était allée faire développer ses photos en ville. Bientôt, elle installerait sa propre chambre noire dans leur appartement et elle apprendrait à Jade à s'en servir. Sa fille lui avait demandé tant de fois de le faire, et trop de fois elle avait répondu par « demain ».

Un thé noir brûlant sur la table basse du salon, Manon dispersa les clichés devant elle. Patchwork de moments volés.

Bastien et Adam, en conversation sérieuse sur le monde...

Jade assise sur le pouf à côté d'eux, les yeux et les oreilles grands ouverts, passionnée...

Kilani et son sourire indestructible...

Le soir tomba doucement et Jade rentra du lycée, un peu morose. Impossible pour elle de raconter l'histoire de ces flics qui avaient un soir décidé de faire ce qui était juste. Interdit de crier combien elle était fière de ses parents. Malgré le résultat si décevant.

Elle se cacha dans sa chambre et se perdit dans ses devoirs. Au bout d'une heure, elle en ressortit, tomba dans les bras de sa mère et y resta un long moment. Comme ça, sans raison. Juste pour être proches.

Soudain, elles entendirent toquer à la porte de l'entrée...

Manon regarda sa montre, Jade son portable. Il était trop tôt pour que Bastien rentre, il avait de toute façon ses clés, et elles n'attendaient personne.

Elles ouvrirent la porte et durent baisser les yeux pour découvrir Kilani, épuisé, encore trempé dans sa tenue noire de ninja, un petit sac à dos bleu et rouge sur les épaules.

Adam n'avait pas eu le cœur d'aller jusqu'au bout.

*
* *

Manon tira sur le bras de Bastien pour l'emmener dans leur chambre. Jade les suivait à un pas de distance. Le flic venait juste de rentrer à la maison et avait encore sur lui sa veste et son arme.

Manon poussa doucement la porte du pied, révélant Kilani endormi sur le lit.

– J'ignore totalement comment il a fait pour retrouver notre adresse, mais on peut dire qu'il a un sacré sens de l'orientation.

– Merde, souffla Bastien.

Sa réaction ne fut pas celle qu'attendait Manon, et elle en fut un brin décontenancée. Elle tenta de relativiser une situation qui ne lui semblait pas si catastrophique que cela.

– C'est pas grave. Il n'a qu'à rester un peu et dîner avec nous. Tu appelleras Adam pour qu'il vienne le chercher. Ou on le déposera.

– Tu ne comprends pas, répondit Bastien, toujours sombre.

Il traversa la chambre et s'agenouilla au niveau de l'enfant assoupi. Il lui secoua l'épaule doucement.

– Kilani. Kilani, répéta-t-il pour le réveiller.

Le gamin ouvrit un œil et sortit totalement de son sommeil lorsqu'il reconnut Bastien.

– Adam ? demanda le flic, sans attendre.

Le menton de Kilani se mit à trembler et il fit simplement « non » de la tête. Puis il sauta dans les bras de Bastien, qui, déséquilibré, se retrouva contre le mur, avec un gamin en larmes à consoler. Manon sentit qu'une partie de l'histoire lui échappait.

– Bastien, qu'est-ce qui se passe ?

La main du flic caressait la nuque de Kilani qui retrouvait doucement son calme.

– Adam lui a appris le chemin de la Jungle jusque chez nous. Depuis le premier soir.

– Mais pourquoi ? demanda Jade.

– Parce qu'il se sentait en danger. Kilani ne devait venir ici qu'au cas où Adam se ferait...

Il n'eut pas besoin de terminer sa phrase.

Jade tenait dans ses mains le sac à dos aux couleurs criardes et à l'intérieur, elle trouva, roulé en boule, le sac à dos noir que Manon avait acheté en même temps que le reste. Dans la poche avant de ce dernier, elle découvrit, froissé mais encore lisible, le numéro de téléphone de l'association Sunchild. Elle le tendit devant elle.

– Eh ! Les parents.

*
* *

21 heures et quelques. Jade avait accompagné Kilani dans sa chambre, l'avait bordé dans son propre lit. Puis elle s'était assise à même la moquette épaisse, juste à son côté, et lui avait chanté une chanson en lui tenant la main. Et comme elle ne connaissait aucune comptine, le gamin eut droit à *Mad World* en boucle, la version douce de Gary Jules.

Manon, elle, tournait en rond dans le salon.

– Arrête de faire la toupie, supplia Bastien.

– Je m'en fous. On le fait. Tu l'as dit toi-même, c'est plus facile et moins dangereux. Les simples touristes en voiture sont cent fois moins contrôlés que les chauffeurs et leurs camions.

– J'ai dit que c'était moins dangereux pour les migrants. Pour nous, c'est autre chose. Tu sais combien d'années de prison on risque ? On sera

beaux, tous les deux, en cabane, avec Jade chez ta mère ou à l'Assistance publique ! Faire passer ce gamin, je ne sais même pas si c'est bien... ou si c'est lâche. On l'aide ou on s'en débarrasse ? On n'est même pas sûrs qu'il ait de la famille en Angleterre.

– Et tu veux lui demander en quelle langue ? Et il te répond comment ?
s'emporta Manon. Ce dont on est sûrs c'est qu'ici, il n'y a rien pour lui !

– On est quand même en France !

– Justement ! Tu le sais, et mieux que personne ! En plus, je l'ai pas inventé ce numéro de téléphone ? Il y a bien quelqu'un de l'autre de côté de la Manche qui est prêt à le recevoir ?

– Mais qui ? On ne sait rien de cette association.

– J'm'en fous ! J'm'en fous ! J'm'en fous ! Adam leur faisait bien confiance, non ? Tu comprends pas que si on fait rien, on va pas se le pardonner ? Tu réalises qu'on n'a pas le choix ? On serait des connards égoïstes, on y survivrait, mais là, c'est juste impossible. C'est facile d'oublier quand ça passe aux infos, mais quand ça débarque dans ton propre salon ?

– Ils sont près d'un demi-million par an à échouer en Europe et tu veux que je mette en danger ma famille pour un seul d'entre eux ? C'est dérisoire ! C'est presque ridicule tellement c'est infinitésimal.

– Infinitésimal ? Le gamin qui dort dans le lit de ta fille, c'est infinitésimal ? Peut-être qu'on changera rien dans l'ensemble, mais pour lui, ça changera tout ! Et c'est ici que le destin l'a planté ! C'est notre histoire à nous ! Alors tu veux quoi ? Qu'on le ramène dans la Jungle ?

– Ce que je ne veux pas, c'est que Jade reçoive un coup de fil d'un officier anglais qui l'informe que ses parents ont été interpellés comme passeurs de migrants !

Jade s'immisça dans la conversation, avec la délicatesse légendaire de la famille Miller.

– J’espère que vous vous foutez de moi ? Vous êtes pas sérieux ? Vous croyez que je vais rester là, à vous attendre ? Si on le fait, on le fait ensemble !

Abasourdi et amoureux, Bastien regarda ses deux nanas en souriant.

– Ok, vous êtes folles.

*

* *

C’était, d’entre eux, Jade qui avait le meilleur niveau d’anglais et c’est elle qui fut chargée de téléphoner à l’association Sunchild. De son côté, Bastien s’était isolé dans la cuisine, un verre de vodka glacée dans une main, son téléphone dans l’autre et une cigarette aux lèvres.

– Je suis désolé pour ton ami, dit Erika, sincère.

– J’essaie de laisser ça de côté pour l’instant, mais le retour de bâton va être dur.

– Tu sais que vous serez tout seuls sur ce coup ? On ne pourra rien faire pour vous.

– Et c’est très bien ainsi. Je mets déjà assez de monde en danger comme ça. Je voulais juste te prévenir que si ça tourne mal, je n’aurai droit qu’à un seul coup de fil, et ce sera pour toi. Je te laisserai raconter toute l’histoire au commissaire Dorsay.

– Mais ça n’arrivera pas ?

– Non. Ça n’arrivera pas.

La voix d’Erika se chargea d’émotion.

– Tu sais... La première fois que je t’ai vu...

– Oui ?

– J’ai tout de suite su qui tu étais. Passaro aussi. Ne me demande pas de mettre des mots sur cette impression. Je suis simplement heureuse de te connaître.

– Rassure-toi, je compte revenir au service et mettre Corval au pas, ironisa Bastien. Et maintenant, dis-moi à quoi je dois m’attendre au ferry.

*
* *

Dans le salon, la famille réunie faisait le point. La dernière fois que Bastien avait participé à une réunion de ce genre, c'était avec la BAC, et pour les mêmes raisons. Cette fois-ci, il impliquait sa femme et sa fille et les conséquences étaient bien plus effrayantes.

Bastien répéta les informations données par Erika et Jade fit un résumé de sa conversation anglaise avec Sunchild.

– L'association n'est pas à proximité de la mer, mais plus au nord du pays, vers Leicester. Ils passent deux fois par semaine à Douvres. On est samedi, ils y seront demain soir à 21 heures et le vendredi suivant, même heure.

– Pour demain, ça fait court, non ? estima Manon.

Pas dupe, Bastien la regarda avec un sourire.

– Je comprends que tu veuilles qu'il reste encore un peu. Moi aussi ça me ferait plaisir, mais il faut penser à la manière dont il comprendrait les choses. Si on le garde six jours, il va croire que c'est définitif. Il sera complètement déstabilisé de se voir encore ballotté. Même si c'est violent, il faut faire au plus vite, comme on arrache un sparadrap. Demain, ce sera parfait. On aura toute la journée pour le préparer.

Puis il se tourna vers sa fille.

– Tu les as informés qu'il était muet ?

– Oui. Ça n'a pas eu l'air de les inquiéter plus que ça. Ils m'ont juste dit qu'il suffirait de lui apprendre la langue des signes.

– Et tu as une adresse précise, sur place ?

– J'ai tout noté.

Voix déterminée et attitude volontaire. Il prit alors conscience que, quelle que soit l'issue de leur entreprise, Jade en ressortirait définitivement changée. Presque adulte.

Port de Calais.

Zone d'enregistrement.

18 heures.

L'idée de prendre la voiture de Manon, une Renault 5 rouge d'époque qui défiait le temps et la mode, avait été rejetée. Ils empruntèrent donc la moche et spacieuse Renault Espace de sa mère, laquelle trouva d'ailleurs qu'un petit aller-retour sur les terres de la Queen Elizabeth était une délicieuse idée qui leur ferait beaucoup de bien.

Ou ce serait juste une cascade d'emmerdements, avait pensé Bastien.

Et c'est donc dans ce carrosse qu'ils s'insérèrent dans les files d'attente de P&O Ferries, juste une heure avant l'embarquement.

Bastien au volant. Manon à son côté. Jade à l'arrière.

Et les bagages dans le coffre.

Face à eux, derrière les guérites de la compagnie maritime, ils aperçurent le poste français de contrôle douanier. Premier obstacle.

Bastien montra ses billets à l'employé de P&O et répondit merci au bon voyage que ce dernier lui souhaita. Puis il roula au pas jusqu'aux douanes.

– On se tient comment ? s'inquiéta Jade.

– Nous, on fait les amoureux, répondit Manon. Et toi, t'as quatorze ans, t'as qu'à faire la gueule, le nez plongé dans ton portable, ton casque sur les oreilles.

– Ouais, je change rien, quoi.

Bastien lui fit un clin d’œil dans le rétroviseur et avança dans la file. Deux voitures devant. Plus qu’une. Et ce fut à son tour.

– Quelque chose à déclarer ? demanda le douanier en se baissant à leur niveau.

– Ouais, fit Bastien en indiquant les sièges arrière. Une ado difficile, ça compte ?

– Malheureusement, non, monsieur, rit le douanier. Je vais vous demander vos passeports, s’il vous plaît.

Le contrôle fut rapide et se solda même par un sourire. Bastien redémarra et roula jusqu’au deuxième point de contrôle : la police aux frontières.

Policier blasé. Passeports survolés. Regard rapide à l’intérieur du véhicule. Visiblement, l’agent n’était pas en phase de zèle et se reposait sur les Anglais pour assurer une vérification plus poussée. Et justement, « U.K.B.F. » s’annonçait en grandes lettres sur un bâtiment en métal à vingt mètres d’eux. United Kingdom Border Force. Le troisième et dernier point de contrôle avant le bateau.

L’officier anglais avait visiblement oublié son sourire dans son cottage et le regard qu’il leur lança souffla le froid dans l’habitacle. Chemise blanche, gilet pare-balles bleu et, cousu sur ses épaulettes, la couronne de la reine.

– *Anything to declare ?*

Et comme Bastien était incapable de répéter en anglais sa précédente blague, il se contenta d’un « *no* » laconique.

– *Please wait in the car*, ajouta le douanier avant de s’éloigner vers sa guérite.

Bastien attendit d’être hors de portée d’oreille.

– Erika m’a assuré qu’ils ne vérifiaient qu’une bagnole sur dix, chuchota-t-il. Ce serait un comble que ça tombe sur...

Mais avant qu'il ne finisse sa phrase, le douanier les désigna du doigt à son collègue, resté à l'écart jusque-là. Ce dernier se rapprocha d'eux, une tige métallique d'une cinquantaine de centimètres à la main, dont l'embout plat et rectangulaire était recouvert d'une sorte de mini-chaussette en coton.

– *Hands on your knees, please.*

– Il te demande de mettre tes mains sur tes genoux, papa.

Bastien s'exécuta et le douanier frota la chaussette sur tout le pourtour du volant avant de disparaître dans son poste de contrôle. Bastien avait reconnu le matériel, identique à celui des aéroports.

– Tout va bien. Ils cherchent des particules d'explosifs ou de drogue. On n'a rien à craindre, ok ?

Les derniers mots étaient pour Jade, et Bastien se retourna pour les lui répéter.

– On n'a rien à craindre, ok ?

Puis il regarda les mains de sa fille.

– Tu trembles, chérie. C'est pas bon. Pose ton portable, glisse tes deux mains entre tes cuisses. Dans une minute on est sur le bateau. Ils n'ont aucune raison de fouiller plus avant et encore moins de nous faire ouvrir le...

– *Unlock the boot of your car, please.*

– Sérieux papa, va falloir que tu te taises parce que j'ai comme l'impression que t'invoques les ennuis avant qu'ils arrivent. Le gars te demande de déverrouiller ton coffre.

Bastien actionna le levier sous le volant, le douanier ouvrit la porte verticale arrière et constata la présence de trois bagages. Dont un, volumineux, qui avait servi à Bastien tout au long de sa scolarité d'élève officier. À l'intérieur, Kilani était dissimulé, recroquevillé et entouré d'une fine couette pour donner un aspect régulier.

– On va aller en prison, on va aller en prison, on va aller en prison, on va aller en prison... psalmodia Manon tout bas.

Le douanier passa la tige de prélèvement sur le tapis de sol, sous les bagages et le long des fermetures Éclair. Bastien tenta de s'empêcher de l'épier dans son rétroviseur, mais peine perdue, ses yeux ne s'en détachaient pas.

Lorsque l'Anglais claqua le coffre, les trois occupants soufflèrent comme s'ils sortaient d'une apnée prolongée.

La chaussette de coton n'avait prélevé aucun produit stupéfiant ou explosif et ils furent invités à poursuivre leur route. Évidemment, Bastien cala en démarrant, regarda bêtement le douanier et relança le moteur.

Avant qu'ils entrent par le cul du bateau en se mettant dans la file des autres véhicules, Jade se retourna, ouvrit le sac noir d'un tiers et une petite main en sortit. Elle la saisit et l'embrassa.

Dans une heure et demie, ils seraient à *Youké*.

*

* *

Sur le ponton du ferry, Manon et Jade s'étaient accoudées aux balustrades, en prise au vent, profitant des embruns salés parasités par une légère odeur de pétrole, un sourire idiot de fierté collé sur leur visage. Par ce temps venteux, les robes claquaient et les chapeaux se tenaient à la main.

– T'as ouvert le sac ? demanda Manon.

– Le temps de la traversée, oui, confirma Jade. Il est juste sous la couette que j'ai dépliée.

– Tu lui as donné l'eau et les gâteaux ?

– T'inquiète, maman, tout va bien.

D'un pas mal assuré, Bastien sortit de la cafète, trois Starbucks entre les doigts. Il manqua de tout renverser sur un couple âgé avant de retrouver sa famille.

– Y avait pas de vrai café ? demanda Manon.

– Désolé, juste une imitation. On survivra.

Ils soufflèrent sur leur boisson chaude, le regard rivé sur les côtes. Jade, entre ses deux parents, se sentit à ce moment tout simplement invincible.

– J’ai lu sur Internet qu’on avait 208 fois plus de chances de gagner au Loto que de naître en bonne santé, dans un pays démocratique et en paix, avec un toit sur la tête.

– Alors profite, rétorqua son père. C’est injuste, mais profite.

Douvres – Grande-Bretagne.

20 h 30.

Jade avait renseigné l'adresse sur le GPS de son téléphone, comme elle l'avait notée au téléphone la veille.

Alkham Road, le parking entre Russel Garden et Kearsney Abbey.

Kilani était désormais assis à l'arrière, sa main dans celle de Jade, découvrant un nouveau paysage. Le sable, les tentes, les cabanes et la violence de la Jungle avaient été remplacés par des champs, des bois, des prés et des jardins bien entretenus. Beaucoup trop de verdure pour y voir passer une patrouille de police, ce qui expliquait certainement le choix du rendez-vous.

La nuit commençait à tomber lorsqu'ils se garèrent sur le parking, en pleine campagne anglaise et avec quelques minutes d'avance.

À 21 heures précises, un van blanc bifurqua d'Alkham Road, se gara devant eux et éteignit ses phares. Et pourtant, personne ne bougea et les deux véhicules restèrent face à face.

– On fait quoi ? demanda Jade.

– Je crois qu'ils ne sortiront pas tant qu'ils ne verront pas l'enfant. Leur association est hors la loi, ils prennent des précautions.

– Alors on fait quoi ? répéta Jade.

Bastien se tourna vers elle, le regard triste.

– Et bien... J’imagine qu’on sort de la voiture et qu’on lui dit au revoir.

Manon passa l’une après l’autre les lanières du sac à dos noir sur les épaules de Kilani. Elle lui posa d’abord les mains sur la taille, puis sur les joues, elle craqua enfin en l’enveloppant tout entier, comme si elle voulait le faire disparaître dans ses bras. Et les larmes se mirent à couler.

Jade n’eut pas plus de retenue, mais cette fois-ci, Kilani essuya maladroitement ses joues mouillées.

– Tu vas me manquer, p’tit ninja, souffla l’adolescente.

En face, le van ouvrit ses portes et une femme et un homme dans la soixantaine en descendirent. Elle avait une tête de mamie confiture avec des cheveux blancs en couronne et lui, un air de prof à la retraite, barbe en collier et lunettes de vue bas sur le nez. Pas vraiment menaçants, ni inquiétants. Bastien prit l’enfant par la main et se dirigea vers eux.

– *Is this Kilani ?* dit la femme en les accueillant avec chaleur.

L’homme s’approcha, s’accroupit pour être au niveau du gamin et lui parla en arabe. Juste quelques mots, mais ils suffirent à faire sourire Kilani qui acquiesça de la tête, comme s’il avait appris une bonne nouvelle. Puis il pointa du doigt la famille Miller. L’homme lui parla à nouveau en arabe mais il avait, cette fois-ci, un air navré. Kilani comprit alors qu’il poursuivrait son chemin sans eux.

– Il y a mille euros, pour le petit... euh... *Thousand euros for the kid ?* dit Bastien en tendant une enveloppe à la femme.

– *That won’t be just for him. It will be for all the children,* répondit-elle.

Jade traduisit à son père, un peu dépassé.

– Elle dit que ce ne sera pas que pour Kilani. Que l’argent sera pour tous les enfants de l’asso.

Bastien regarda cette femme, et sa réponse lui plut.

– Dis-lui que ça me va.

L’homme lui tendit une carte de visite portant le logo de Sunchild Association, mentionnant un numéro de téléphone fixe et une adresse.

– *Can we visit ?* demanda Bastien.

– *Whenever you want, sir.*

– Quand on voudra, traduisit Jade.

Le prof à la retraite se baissa vers Kilani et lui assura qu’il reverrait tout le monde s’il le souhaitait. La porte latérale du van s’ouvrit et il grimpa. Manon et Jade gardèrent les lèvres serrées, s’interdisant de pleurer encore. Kilani leur offrit une dernière fois son sourire désarmant.

Le couple âgé s’apprêta à remonter dans le van, mais avant qu’ils disparaissent, Bastien attrapa son portable, actionna le flash et, sans leur demander leur avis, prit d’eux une photo. Le parking s’illumina un instant, puis Bastien s’adressa à Jade, et au fur et à mesure de sa phrase, sa voix se fit de plus en plus autoritaire.

– Dis-leur qu’on viendra le voir. Dis-leur que je suis flic. Dis-leur que si l’adresse est mauvaise ou que si le numéro de téléphone est faux, je les retrouverai. Où qu’ils soient, je les retrouverai. Dis-leur !

Mamie confiture l’observa avec bienveillance...

– Pas besoin, papa. Je crois qu’elle a compris.

Puis, pour le rassurer, la vieille dame posa doucement la main sur le bras de cet homme qui, même s’il n’avait pas montré ses émotions, n’était pas loin de craquer à son tour.

Les Miller regardèrent alors le van partir, laissés sur le bord de la route, comme s’ils avaient été abandonnés.

ÉPILOGUE

Commissariat de Calais.

Octobre 2016.

Deux mois plus tard.

Le gouvernement, en fin de mandat, avait décidé du démantèlement complet de la Jungle. Une tache sur la carte du pays, devenue trop visible, trop gênante pour une réélection.

Neuf mille adultes et mille enfants à recaser, à saupoudrer entre les départements français, à diluer le plus possible pour ne presque pas les remarquer.

Dix mille personnes qu'ils éloignèrent de leur but premier, toujours le même, l'Angleterre.

Le président avait promis que personne ne serait laissé de côté et pourtant, malgré l'invention des centres d'accueil et d'orientation, rapidement débordés, sans moyens ni personnel, des mini-Jungles se reformaient ici et là sur le territoire français. Et un bon millier des migrants étaient même revenus à Calais.

Parallèlement à l'annonce du démantèlement du camp et pour la première fois depuis des années, quelques nouveaux postes avaient été ouverts au commissariat de Calais et ce matin, le groupe de la brigade de sûreté urbaine recevait enfin un effectif supplémentaire, le gardien de la paix Foued Smadja. Petit costume pas cher. Neuf, pour faire bonne

impression. Produit des banlieues nord de Paris, fils d'immigrés de la deuxième génération, venu faire le flic dans le nord du pays.

Après avoir été présenté à Dorsay, il fut escorté au bureau de la BSU où son chef de groupe le reçut.

– Je te présente tes équipiers : Erika Loris et Ruben Corval.

Ses deux nouveaux collègues le saluèrent d'un geste de la main.

– Et moi, c'est lieutenant. Pas Bastien, pas Miller, pas monsieur, juste lieutenant. On verra plus tard pour les familiarités.

Erika adressa un clin d'œil amusé à Corval au moment où Passaro entrouvrit la porte du bureau.

– Désolé Bastien, j'ai un appel de la patrouille. Ils sont dans la Jungle.

– Il n'y a plus de Jungle. Qu'est-ce qu'ils foutent là-bas ?

– Ils ont été appelés par les ouvriers. Une pelleteuse qui a déterré un cimetière.

Miller s'organisa mentalement.

– Ok. Vous filez en premier sur place, je vous retrouve là-bas avec Corval. Smadja, tu restes avec Erika. On vous tient au courant.

– Je peux pas vous accompagner ? demanda la nouvelle recrue, pleine de bonne volonté.

– Non. Toi, tu passes la journée avec Erika. Elle me dira ce que tu vaux. J'ai plus confiance en son analyse qu'en la mienne.

*

* *

Les pelleteuses avaient dévoré les cabanes et les tentes, les réduisant à l'état de débris pour en faire, un peu plus loin, des montagnes de plastiques, de tissus et de vêtements qui seraient anéantis par le feu lorsque le vent se serait calmé.

Il ne restait plus rien sur cette lande de ce que l'espoir y avait construit. Rien, excepté ce trou autour duquel les ouvriers se tenaient toujours, bêtement hypnotisés par l'horreur.

Corval gara la voiture de service à l'entrée de la Jungle et avant même qu'il ne coupe le moteur, un goéland se posa sur le capot.

– Putain de rats volants ! fulmina Bastien. J'en peux plus de ces bestioles.

Corval dégagea l'oiseau d'un geste du bras et ils se dirigèrent vers l'équipe des policiers primo-intervenants.

– Ça te dérange de prendre les infos, Ruben ? Je voudrais faire quelques pas dans la Jungle.

– Pas de souci, Bastien. Prends ton temps, je me charge de tout.

Au lendemain du passage de Kilani en Angleterre deux mois plus tôt, Bastien était revenu au camp de réfugiés. Il avait emporté avec lui une photo en noir et blanc d'Adam, une de celles prises par Manon. Il l'avait montrée à travers toute la Jungle, mais personne ne lui avait parlé. Ici, personne ne parlait aux flics.

Il était de retour, aujourd'hui, sur ces terres entre deux mondes où les dunes avaient retrouvé leur calme. Plus de migrants, plus d'humanitaires, comme si d'un coup de baguette magique, le problème avait été résolu. Probablement le plus bel enfumage de la décennie.

Corval le retrouva, quelques minutes plus tard, son calepin à la main.

– Apparemment il y a plusieurs corps, pas tous complets. Je me suis permis d'appeler directement la PJ de Coquelles, ils envoient leur identité judiciaire.

– Aucun témoin de quoi que ce soit, j'imagine ?

– Pas grand-chose. Juste un type bizarre avec une machette qui est sorti du bois et qui a foutu une trouille bleue aux ouvriers. Il a même touché les corps. Mais il a disparu dans la forêt.

– Description ?

Ruben tourna les pages de ses notes.

– Ouais, j’ai ça, attend... Grand, arabe, la quarantaine, sale, flippant, machette, balafre.

Bastien tiqua sur le dernier mot.

– Balafre ? Où ça la balafre ?

– J’ai un ouvrier qui me dit sous l’œil gauche, sur la pommette. Et un autre qui me dit que c’est à droite, sur la tempe.

Bastien regarda la forêt qui bordait la Jungle. Il avait cherché des jours entiers, photo en main. Et même s’il ne l’avait pas trouvé dans le camp, ils étaient amis, et Adam serait venu à lui. Le Syrien avait balisé son adresse, de la Jungle jusqu’à sa porte brûlée, laissant une marque que Bastien n’avait jamais osé nettoyer depuis...

Mais surtout, et de cela le jeune flic pouvait en jurer, Adam n’aurait jamais abandonné Kilani.

– Alors, chef ? Ça te dit quelque chose ?

Bastien tourna les talons. Une dernière fois, il regarda la forêt.

– Non. Je ne crois pas aux fantômes.

JE REMERCIE...

Ousmane, mon ami, mon protecteur... où que tu sois. Le « military man » te salue, même si je sais que tu ne liras jamais ces lignes.

Adam, ce gamin qui pensait qu'un hélicoptère diffusait tous les matins du parfum sur Paris. J'espère que tu es désormais heureux.

Nosiba, la femme à la comptine magique.

La BAC de Calais, qui m'a accueilli comme un frère d'armes.

Ludovic, devenu Passaro... Dans la série des flics avec des couilles et du cœur.

Thomas Dagbert, du journal *Littoral Nord*.

Myriam Berghe, journaliste belge qui m'a donné le courage d'aller vivre dans la Jungle.

Monsieur X, homme de l'ombre, flic de terrain, entre deux feux ici ou à l'étranger, de ceux dont vous ne verrez jamais le visage et dont le courage ne sera jamais révélé.

Karim et Hélène, qui m'ont ouvert les portes de la Syrie.

Dorothee, elle sait pourquoi. Merci pour tes secrets calaisiens.

Ma famille. Mon équilibre. Mes racines. Martine, Claude, Victor, Corinne et Bruno. Toujours.

Michel Lafon, mon éditeur que j'ai fait pleurer deux fois en 2017.

Huguette Maure, qui me tient la main, roman après roman.

Béatrice Argentier, notre vigilante correctrice.

Margaux Mersié, experte en combat et en protection de ma personne. Rappelle-moi de ne jamais t'énervé.

Claire Germouty, par qui tout a commencé. Chaque page écrite vient de notre rencontre.

Pocket et France Loisirs, qui m'accompagnent depuis le début et qui offrent une deuxième et troisième vie à mes romans. Charlotte, Carine, merci d'être là, si pros et si simples.

Mathieu Thauvin, pour tes couvertures formidables et ta patience.

Dominique Noviello, shérif de Bobigny, le cran de sûreté de ma plume, mon amie.

Valérie B., capitaine à la Crime, indic de choix pour mes scènes de crime, mais surtout merci pour ton amitié, ton humanité et ton sourire.

Mes potes du commissariat de Bobigny et ceux du SDPJ 93. Héros du quotidien.

Mes primo-lecteurs : Martine, Dominique, Valérie, Bruno, Victor, Claude, Julie, Karim, Dorothee, Danièle, Ludovic, monsieur X, Virginie, Lili La et Morgane.

Danièle Lanoë, soutien officiel d'un auteur en manque de sucre et de cartes postales.

Les libraires dont le combat quotidien pour exister force le respect. Lorsque nous n'aurons plus de librairies, nous n'aurons plus que l'annuaire à lire.

Les blogueurs. Pour les petits blogs, les grands, ceux avec de l'émotion, ceux avec des fautes, ceux avec du cœur, ceux avec de la poésie, ceux qui deviennent plus que de simples connaissances, ceux qui parlent de tous les auteurs, ceux qui font tenir leurs murs avec des PAL, ceux qui te disent quand c'est mauvais et ceux qui t'accompagnent sur les Salons. Les vrais journalistes chroniqueurs du polar, c'est vous !

Les lectrices qui ont fait de moi leur lauréat pour le grand prix *Elle*.

Le journal *Le Point*, qui a fait de moi son lauréat pour son prix du polar européen.

Ollivier Pourriol, philosophe décalé qui me rend plus intelligent à chaque rencontre.

Bernard Hugues Saint Paul et Philippe Boscus, mes compagnons journalistes du Sud, pour qui apéro et interviews vont de pair. Et j'aime ça !

Jamix, mon pote cinglé qui rattrape le temps oublié.

Julie Casteran, spécimen rare de baleine blanche d'Amérique du Sud. Je te vois sur mon sonar.

Sébastien Tourillon, je pense à toi. J'ai gardé ton écharpe. Tu peux être fier de tes parents.

Ange Basterga, qui va bientôt tout exploser ! Et ça va faire mal !

Benjamin pour nos apéros brainstorming.

Manu, mon ami, 2018 c'est ton année ! Suffit les vacances !

Ma choupette de Marianne qui pousse trop vite. Bientôt tu voudras un scooter...

Xavier et Chloé, à qui je ne fais pas assez attention.

Julie et Emmanuel Merle, dont la famille s'agrandit d'un petit Victor, prénommé d'après un certain Coste. Un grand honneur.

Message subliminal : lisez *Police* de Hugo Boris !

Lulu, Loulou, Michel, Bernard, Yves... Difficiles années, mais de toute façon, on se retrouve tous de l'autre côté. C'est juste une histoire de timing...

Aux autres auteurs de polars. Cette famille qui m'a accueilli avec tant de bienveillance et que je retrouve à chaque Salon avec autant de plaisir. Sauf pour Lebel.

Marion Tarneaud, R.I.P. miss... Merci pour tout ! Bienvenue, Alain !

Enfin, mes amis de toujours, Mathias, Sébastien, Marie-Cha, Johanna N. et Aline.

Victor Coste, t'inquiète, je ne t'oublie pas.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Code 93, 2013.
Territoires, 2014.
Surtensions, 2016.

Face à la violence de la réalité,
je n'ai pas osé inventer.
Seule l'enquête de police, basée sur des faits réels,
a été romancée.
Je remercie les flics de Calais,
ceux des Renseignements, les Calaisiens,
les journalistes, mes sources du CNRS et de Sciences Po, les bénévoles humanitaires mais par-
dessus tout, ces hommes et ces femmes qui, fuyant l'horreur
des guerres, ont accepté de se livrer.

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2017
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Photographie de couverture : © Wennie Lun / Unsplash
Portrait de l'auteur : © Bruno Chabert

ISBN : 978-2-7499-3507-2

Ce document numérique a été réalisé par PCA